LE THEOREME DE MADONA ET AUTRES NOUVELLES MATHEMATIQUES.



_Et si l’Univers entier avait commencé sur l’air de ‘Return to Sender’ ?

_ Et si une simple formule découverte par Aristide dans un lycée perdu de province détenait la clef cachée des âmes et des corps ?

_ Et si les frères Bogdanov étaient tout prêts de voir au-delà du miroir des origines ?

_ Et si tout ceci n’était qu’une vaste galéjade orchestrée par Pascal Obispo lui même?

Nous vous invitons à entrer dans ce mystère et à suivre l’étrange chemin, qui, de Valladolid à l’Estaque, va conduire le professeur Eigenheimer de surprise en surprise jusqu’à la révélation finale.

Public visé : Toute personne physique ayant un jour ou l’autre et inévitablement détesté ou adoré son professeur de mathématiques.

Préface.

Aristide Eigenheimer enseigne depuis les années 70 dans un lycée français. Pour des raisons de sécurité évidentes nous tairons sa véritable identité et le lecteur perspicace qui à l'issue d'une longue traque sur Internet découvrirait le véritable personnage derrière ce nom d'emprunt est prié de garder cette information bien au secret.

Pour qui n'est pas complètement désemparé devant un calcul mental élémentaire, il apparaît de manière limpide en cette année 2007, qu'Aristide approche de l'échéance inéluctable de la retraite. Cette constatation plonge notre héros dans de sombres méditations. Tel Faust vieillissant il est rongé par le doute sur le sens de son long parcours pédagogique et s'interroge avec angoisse sur l'action qu'il lui reste à mener.

Je vous invite à partager ses tourments, ses méditations, ses expériences diverses, ses réflexions sur l'enseignement de cette matière si particulière et ingrate qu'est la mathématique. Vous découvrirez aussi avec étonnement comment le destin l'a soudain frappé de manière inattendue un jour à Valladolid et la transformation stupéfiante qui en a résulté jusqu'à le conduire, au risque de se perdre, vers des horizons insoupçonnés.

Enfin vous verrez au fil des pages que les rêves sont souvent plus puissants que la réalité et finissent quelquefois par sourire à qui sait garder un peu de candeur et d'innocence d'enfant.

Nous rassurons d'emblée le lecteur, il ne trouvera pas de formules mathématiques dans cet ouvrage, exceptée, car que serait Einstein sans son $E=mc^2$, l'étincelante égalité qui éblouit un jour béni Aristide au terme d'un long périple dans le désert du Ténéré.

Mais pendant que je vous parle j'aperçois Aristide en train d'effectuer son jogging du vendredi sur son chemin favori juste au-dessus de sa belle ville du midi. Il vient de poster son manuscrit et comme à son habitude il ne tarde pas à s'évader vers son monde imaginaire. C'est le moment idéal pour faire un peu connaissance avec notre homme, soyons donc indiscret et entrons avec lui dans cette salle de rédaction des éditions Delose……

_ Alors Michel, tu as lu le bouquin, ton avis ?

_ Le best les gars, on tient le best, j'ai pas lâché le livre de la nuit. Franchement je ne pensais pas qu'un prof de maths pouvait être si génial.

_ Oh petit, tu y vas fort, depuis le père Vian il n'y a plus de pointures dans ce domaine, Allègre les a ratatinés, atomisés, laminés à la ségolène, ils sont tous rentrés dans le rang avec leur règle à calcul où je pense.

_ Eh Georges, je vais pas te chanter le déserteur non, y a encore des francs tireurs, c'est vrai que c'est pas du grand Boris, mais on sent une influence.

_ Tu nous les brises Georges, ne ramène pas toujours les grandes marques, après tout il y a encore des artisans qui font du bon boulot.

_ Oui, j'ai bien connu un auteur qui avec deux faits divers foireux et une demi-douzaine de nègres tirait à cent mille, et les gens en redemandaient.

_ J’en ai connu un autre qui tirait le double, juste avec du graveleux et des nibards bien placés sur la couverture.

_C’est vrai, je me souviens d’une cuvée de 69 qui avait vraiment de la cuisse.

_ Oui mais y avait des accidents, il faut prendre soin de la clientèle, ta femme te surprenait avec le bouquin et c’était la gueule de bois assurée pour quinze jours !

_ Y en a même qui devenaient sourds, le fait est bien connu.

_ Dis donc Michel, ton prof, il donne pas un peu dans le vicelard aussi ? Je vous mets en garde Messieurs, les avocats de Madona sont féroces, notre boîte ne supportera pas les frais. J’entends déjà gueuler le boss.

_ Vous n’avez pas senti un parfum de Pomme ?

_ Y en a ! Mais attention aussi, Jean-Claude risque de nous réclamer des droits d’auteur, va falloir rester Aware.

_ Et le parfum mystique vous l’avez senti aussi ? Avec le Benoît Z en tête du marathon de Rome, ça va salement rugir chez les intégristes, c’est la fatwa assurée.

_ Moi je me la jouerais bien bodyguard avec lui, si la boîte me paie les frais d’hôtel.

_ Oh toi bien sûr Brigitte, dès que tu renifles un pur intello….

_Cela va être dur Brigitte de te mettre au jogging, car vous avez vu, le mec c’est un peu Forrest Gump, à part que c’est un intello qui court !

_ Oui mais en attendant Michel, un intello qui court ça fait plus de chemin que dix abrutis assis, bande de jaloux.

_ Oh ça va Brigitte, prends pas la mouche, bon celui-là au tiroir, on passe au bouquin suivant ?

Aristide sort lentement de son rêve, il est maintenant presque en haut du col. Surgit à toute vitesse un groupe de lycéens en maillot noir qui dévalent la pente poursuivis par leur prof de gym. Echanges de saluts, d’encouragements réciproques, la jeunesse restera à jamais généreuse pense Aristide. Ce sont les tout premiers jours d’Automne, une nouvelle année scolaire a débutée il y a peu, une des dernières de la carrière d’Aristide, mais une des plus surprenantes aussi qu’il s’apprête à vivre……

PS. Je remercie chaleureusement Jean-Claude Vandamme, Madona, Chico, Le Golum, Superman, Pascal Obispo, les pilotes de tous les ports, Frison Roche, Colombo, Poulidor, Igor Slonovitch, Wendelin Werner, Ramirez Stolen, le commandant Cousteau, la très sérieuse académie des sciences et bien d’autres connus ou inconnus sans qui mon cours aurait été bien triste et ma recherche n’aurait peut être jamais vu le jour.

‘Un professeur triste est un triste professeur’ (Anonyme)

SOMMAIRE

La tardive révélation d'Aristide.

C'est sur les bancs d'un Amphithéâtre, quelque part dans Valladolid, qu'Aristide eut enfin sa révélation. Ceci au mois d'avril 2004, après quelques paroles du professeur Yan -Ba -Chuan et le débat qui s'ensuivit.

Aristide aurait pu terminer tranquillement sa carrière de professeur de Lycée, satisfait du travail accompli avec zèle sur de nombreuses années mais le destin, le destin…

Ses débuts d'enseignant remontaient aux années 70, âge d'or des mathématiques modernes. Ah le plaisir des théories bien construites, l'axiomatique pure et dure, les démonstrations sans faille ! Jeune prof, le monde est à lui, son monde, celui des structures apprises à l'école Bourbaki . 'Du Paradis qu'a construit Cantor pour nous, nul ne pourra nous en chasser'. Ses élèves peinent mais sont ravis, la beauté est universelle. Sa passion séduit la classe et les vieux collègues, mais comment les regardais-tu ?

Puis le virage dans les années 80. Le petit epsilon est banni, proscrit, interdites l'Analyse fine, la définition précise de limite, exit la continuité. Bientôt le structuralisme triomphant est attaqué. Parents rassurez-vous, le grand soir est arrivé, l'Algèbre vacille déjà.

Et le vent qui tourne apporte les mathématiques douces, biodégradables, écologiques. Les inspecteurs l'affirment, ne tourmentez plus les élèves avec vos formules, utilisez les calculatrices, ne leur parlez plus de théories fastidieuses, hors de portée de leur compréhension. Le mot clef est ‘faire’ des mathématiques. Mais qui sait vraiment ce que cela veut dire ?

Aristide est choqué, fait un peu de résistance mais se plie aux directives. A l'est d'Eden il veut croire encore à un monde de vérité intangible, mais victime de la mode…. Quelquefois il est triste en classe. Il reprend ses cours de Fac, revoit avec effroi des choses qui lui semblent étrangères maintenant, inutiles.

A nier ses origines, sa particularité, on perd ses libertés essentielles. Bientôt les mathématiques s'affichent comme au service des autres sciences. Il faut travailler en équipe, en complémentarité, œuvrer pour la Physique, les Sciences de la Nature, l'Economie, …Mais paradoxalement dans ces matières, les théories les plus modernes font leur apparition.

Et voilà les années 2000, Internet, les logiciels de calcul formel ! Il faut encore s'adapter, sujets à Q.C.M, travaux personnels encadrés. Encadré est le mot juste. C'est l'emballage qui prime, le copier- coller, les belles pages WEB.

Aristide a vieilli, fatigué. Les jeunes collègues arrivent en force dans le lycée. Ils n'ont pas l'arrogance qui était la sienne. Plus murs, réalistes, pas moins idéalistes pourtant. Aristide s'accroche, coopère. Sa classe de terminale fera le concours Kangourou cette année.

Cette décision nous ramène enfin à Valladolid. La classe de TS3 a gagné le premier prix, Aristide va donc partir en compagnie de Sylvestre et Jérémie, ses deux plus brillants élèves, pour assister à une conférence internationale.

La séance d'ouverture a pour thème " Mathématiques : Unité et Diversité". Bien sagement au fond de l'Amphithéâtre, avec les précieux badges d'invités, le professeur et ses élèves découvrent les plus brillants chercheurs.

Yan- Ba- Chuan de l'Université de Pékin, spécialiste de théorie des nombres dirige les débats. Son discours commence par un Haï -Ku, dans la plus pure traduction Zen : 'La rivière Lu dans le brouillard du matin. Je m'y suis rendu et n'ai rien trouvé d'autre, que la rivière Lu dans le brouillard du matin"

' Nous autres Orientaux, sommes habitués à la diversité des choses. Que voyez-vous chers confrères dans l'égalité que j'écris là ? '. Et à la grande surprise d'Aristide, Yan Ba- Chuan calligraphie malicieusement la formule élémentaire de la somme des termes d'une série géométrique.

Pendant que Yan se rassoit, Sylvestre signale avec joie à son professeur qu'il a reconnu la formule, mais que le Chinois a oublié de mettre le terme source en évidence ! Aristide n'a pas le temps de répondre qu'il s'agit sans doute d'une intention volontaire du Maître Yan, que déjà un intervenant se manifeste.

C'est Igor Slonovitch, de Bakou, qui vient d'achever la classification des mesures de densité quasi périodiques.

_ Cherrr Ba- Chuan, je te remerrrcie de cette pierre dans mon jarrrdin. Ta forrmule camarrrade est l'expression la plus simple des fondements même des probabilités : additivité, conditionnement, tout est limpide, c'est bien de mesure de chance que tu nous parles là….

Steeve Hallmark de Californie l'interrompt un peu rudement.

_ Mon vieil Igor, tu as encore de la Vodka dans les yeux, c'est le groupe des homothéties-translations que veut évoquer Yan ici. C'est une affaire de géomètre, pas de vulgaire statisticien à la solde du pouvoir.

Quelques cris commençaient à jaillir. Yan frappa sur le bureau. Il réclama le silence pour donner la parole à Ramirez Stolen, de Barcelone, très connu pour ses travaux sur les équations de Navier-Stokes.

_ Vous vous moquez du monde, personne n'a encore reconnu la fonction exponentielle ? C'est elle qui transparaît dans cette égalité, Chuan fait référence à elle, c'est sûr, il l'a simplement dissimulée avec Laplace, comme sa rivière Lu dans la brume!

_ C'est un scandale, on oublie toujours les Algébristes dans ces congrès, hurla une blonde sur la gauche. C'est une inversion de série formelle dont nous parle Chuan. Le produit de convolution, tout est là!'

Un gros bonhomme se mit à hurler : « Hilbert revient, ils sont devenus fous, ils ne voient pas ton opérateur des premières différences ! Télescopage ! Télescopage ! »

Un anglais flegmatique à côté d'Aristide sussura: “My Taylor is rich enough to explain this fact, it's an integral formula of course ’’

Les interventions se multipliaient maintenant férocement.

Rominakian, de New Delhi : 'Chuan nous renvoie à Euclide, c'est un produit scalaire qu'il évoque, mais tu as raison Ramirez, j'y vois un soupçon de ton exponentielle'

Bonvoisin de Toronto ; " C'est comme on dirait chez nous un déguisement du binôme en habit du Dimanche, c'est à Newton que Chuan pense c'est sûr"

Un Africain hilare assura qu'il voyait une somme de résidus dans le calcul d'une intégrale Eulérienne.

Un Logicien Iranien la dénomma la 'Mère de toutes les récurrences'

Un belge: ' C'est le schéma du point fixe, plutôt deux fois'.

Un Japonais : ' Chuan évoque les spectres, c'est une histoire de fantômes Chinois'.

Laurent Blanc, célèbre mathématicien Français: ' C'est la base de la théorie des fonctions analytiques!'

Une suédoise à longs cheveux roux déclara : 'Et les formes multilinéaires les mecs ? C'est un déterminant circulant, un point c'est tout!'.

S'ajoutant à tout ce vacarme quelqu'un d'invisible scandait d'une voix stridente : ' Polynômes, polynômes ! '

Enfin Yan - Ba -Chuan réclama et obtint le silence.

Devant l'assistance calmée il se leva et dit simplement.

_Au commencement les montagnes sont les montagnes, ensuite les montagnes ne sont plus des montagnes, mais à la fin les montagnes redeviennent des montagnes.

Un éclair traversa Aristide. L'unité et la diversité. Pour la première fois cette dualité lui apparaissait aussi clairement. Il en était maintenant sûr, là à Valladolid, les formules avaient bien une âme. Il regarda ses deux élèves avec appréhension, pensant lire un reproche certain dans leurs yeux.

Comment avait-il pu oublier à ce point cette unité fondamentale ? Pourquoi n'avait-il utilisé cette égalité que pour de tristes calculs de sommes si peu raisonnables ! Pourquoi s'était-il laissé berner par ces programmes castrateurs, par tous ces interdits, au point de ne plus voir lui-même les liens évidents avec les différentes parties de son cours.

Dans quels coins de sa mémoire gardait-il inutilement ces théories qui l'avaient passionné dans ces années d'étudiant ?

Mais la jeunesse n'est pas rancunière. Plus tard, dans un café, Aristide fit le point avec ses fidèles. Sylvestre avait bien perçu l'interprétation probabiliste, à travers le schéma d'épreuves répétées. Jérémie avait reconnu l'action d'une homothétie mais butait sur le point fixe. Aristide pensa : 'Ce sont de bons élèves et tu les as un peu gâchés'. Mais quelques bières aidant, et devant l'enthousiasme de ses disciples, il retrouva un peu de courage et de gaieté.

C'était décidé, les quelques années d'enseignement à venir, il ne les raterait pas. D'abord il fallait reprendre toutes les bribes d'idées évoquées dans la conférence. C'était un dur travail de synthèse mais il se sentait prêt à s'y atteler.

Il chassa la petite voix de coin qui lui disait : inutile, inutile, personne ne s'intéresse plus à comprendre et à réunir, la toile même est hypocrite.

Mais il se voyait comme le héros capable d'affronter la matrice. Tout au fond de son âme il entendit : ' Il est revenu dans la maison du Père'.

Ce qui suit est le début de sa quête. Un étrange parcours s’ouvre devant lui, où le doute et la peur vont le traquer sans relâche mais qui va le conduire bien au-delà de ses rêves les plus fous.

'Du Paradis que Cantor a créé pour nous, nul ne pourra nous en chasser'.

Le théorème de Madona.

La tache fut rude mais Aristide fut fier du travail accompli. Toutes les pistes des conférenciers avaient été reprises et développées avec soin. La diversité d'apparition de cette formule dans des domaines apparemment si étrangers que les probabilités, la théorie des transformations géométriques ou le calcul d'intégrales par la méthode des résidus le fascinait. A la racine de toutes ces théories elle siégeait en majesté, point de convergence étincelant d'une permanence mathématique au-delà de l'humain. En même temps une impermanence latente lui donnait une fragilité et une fluidité grâce à laquelle elle se coulait avec élégance dans ces moules divers sans rien perdre de son potentiel.

Aristide, comme tout professeur aimait le partage. Il diffusa donc quelques exemplaires de son analyse à ses plus proches collègues. Nous raconterons plus tard par quelles péripéties ce travail se retrouva en ligne sur un site Internet qui fut l'objet de bien des attaques et piratages divers.

Celui parmi vous qui s'est déjà essayé à éclairer une pseudo apparence sait qu'il n'est pas toujours bon de bousculer les habitudes de pensée. Les réactions, on s'en doute furent donc très diverses et particulièrement acerbes du côté de ses collègues enseignant dans des classes plus élevées, ou galonnés de diplômes prestigieux. Aristide ne fut blessé que par les attitudes négatives de ceux qu'il avait en haute estime sur le plan humain. Cependant, 'the show must go on', an 'it is my way' étaient les refrains qui lui redonnaient toujours l'énergie de rebondir. Aussi Aristide continua, imperturbable, de tisser le fil de ses réflexions.

Voulant appliquer la découverte de Valladolid à d'autres champs, il essaya naturellement de la transposer sur le plan de la pédagogie générale. Parmi la diversité des méthodes enseignées, il y avait aussi certainement un point d'orgue, une unité indissoluble qui devait mettre d'accord tous les courants d'enseignement, rallier tous les maîtres à penser d'Augustin Freinet à Allègre ! En bon scientifique il décida d'analyser un item particulier, que sa déjà longue carrière et les changements de programme multiples lui avaient permis d'observer sous différents états. Oui, mais quelle situation simple d'apprentissage conviendrait le mieux ?

Tout comme Proust le souvenir lui revint un matin au petit déjeuner par le biais d'une brioche odorante. En un flash il se retrouva sur les bancs de l'école de son village, vers les Années 60… Beaucoup de choses étaient simples à cette époque. Il n'y avait par exemple que deux chaînes de télé que l'on regardait chez le vicaire, au patronage du jeudi. Très peu de frigos et de salles de bain, quasiment pas de téléphones. Un matin l'instituteur entra dans la classe porteur d'un sac de viennoiseries diverses, cadeau du boulanger Faruggia.

Il sortit d'abord six brioches qu'il annonça aller distribuer aux dix élèves de la rangée de gauche. Cependant il divisa ceux-ci en deux groupes de cinq, donna trois brioches à chacun des deux groupes et leur demanda si le partage était équitable. Il conclût enfin qu'une fraction ne changeait pas si on divisait le tout et la partie par le même nombre.

Et comme l'aurait écrit un autre enseignant célèbre, ravis de tant de science, pendant qu'au dehors les cigales chantaient, nous partagions goulûment le gâteau de la connaissance.

Oui vraiment beaucoup de choses étaient simples à l'époque, même faire comprendre les subtilités du calcul sur les fractions.

Mais dix ans plus tard le monde avait singulièrement changé. C'était le grand vent de 68, les interrogations métaphysiques sur le sens de chaque chose et la remise en cause de toutes les valeurs séculaires. Les mathématiques n'échappèrent pas au tourbillon et d'aucuns diront sournoisement qu'elles en ont été un facteur non négligeable. Soit, la fraction de papa et grand papa avait vécu, il fallait effacer des photos officielles cet objet obsolète, la redéfinir avec précision au sens des mathématiques de Bourbaki et Lichnérovitch. Voici à peu près, sans trop caricaturer ce qu'elle devint :

Un couple (*a*, *b*) sera dit relié au couple (*c*, *d*) si et seulement si on a l'égalité $a \times d = b \times c$. Cette relation est d'équivalence au sens où elle est réflexive, symétrique et transitive. Le rationnel 6/10 n'est alors rien d'autre que la classe d'équivalence du couple (6, 10) pour cette relation.

Quant à la bonne règle de partage des brioches elle s'énonce ainsi : Soit un couple (*a*, *b*) tel qu'il existe un entier *k* satisfaisant aux égalités $6 = a \times k$ et $10 = b \times k$, alors les rationnels de représentants respectifs (*a*, *b*) et (6, 10) sont égaux.

Aristide garde maintenant en lui comme une faute collective d'avoir participé à véhiculer ces programmes et pourtant, jeune prof à peine sorti des bancs de la fac il avait adoré l'algèbre abstraite pure et dure. Il faisait partie de la jeune garde rouge mettant à bas toutes les vieilles doctrines sans la moindre auto critique sur le bien fondé de la nouveauté.

Mais dix ans encore ont passés. Les mathématiques modernes sont rentrées dans le rang, comme beaucoup de révolutionnaires. Il a bien fallu cette fois encore s'adapter à l'air du temps et aux nouvelles générations. L'arrogante théorie devait maintenant faire profil bas et laisser place à la mathématique concrète, utile, en prise directe avec les contingences de la société. La mathématique se décoinçait enfin, et on vit même avec stupeur quelques inspecteurs avant-gardistes troquer la sérieuse cravate contre une discrète boucle d'oreille.

L'idée n'était pas mauvaise d'apporter un peu de fantaisie dans ce temple sacré de la rigueur. Ainsi le vénérable théorème d'encadrement reçut-il l'appellation oh combien plus poétique de 'théorème des gendarmes', terminologie qui fut aussitôt adoptée avec entrain par tous les éditeurs de manuels de l'époque. Vous allez me dire, oui mais les fractions, les fractions, comment furent-elles enseignées à cette époque ?

Aristide se souvient encore, on lui avait vanté les prouesses dans ce domaine d'un jeune collègue du nom de Duranteau exerçant dans une banlieue difficile. Toujours soucieux de se perfectionner il se rendit un mardi après-midi dans son établissement afin d'assister à une séance et espérant obtenir quelques clefs pédagogiques précieuses. Dès le début du cours une effervescence proche du chahut agita la classe, mais les calculs proposés, de plus en plus complexes semblaient parfaitement assimilés par les élèves et un intérêt évident pour les exercices se manifestait dans le brouhaha. Dans la confusion générale Aristide ne discernait pas tous les arguments invoqués mais il lui semblait que revenaient souvent des expressions comme 'on a' ou encore 'maldonne'. Une accalmie soudaine lui permit d'entendre enfin un extrait de la subtile dialectique utilisée. Duranteau exaltait sa troupe : 'Allez les gars, qui me simplifie régulièrement la fraction deux fois trois divisé par deux fois cinq ?' Une forêt de doigts s'éleva : moi, moi msieu, moi, fastoche msieu, ouais théorème de Madona msieu. Un grand gaillard dénommé Youssef émergea victorieusement de la meute pour passer au tableau.

Avec jubilation il saisit la craie et biffa joyeusement le facteur commun deux au numérateur et au dénominateur. « Voilà msieu, comme vous nous l'avez dit msieu, théorème de Madona : j'enlève le haut, j'enlève le bas ! »

Aristide fut stupéfait par la hardiesse de la métaphore, la simplicité de ce raccourci, et troublé par cette sensualité déroutante qu'il n'avait jamais entrevue dans le calcul fractionnaire. Il n'y avait pas plus concis, plus dépouillé, plus direct.

Cependant nous le reconnaissons, il y avait là un terrain glissant et Aristide malgré l'efficacité constatée de la méthode ne se décida pas à la développer personnellement. Duranteau eut beau lui montrer avec enthousiasme toutes ses variantes : la version plus hard, avec tag personnalisé et agréée par le ministre de l'époque : 'nique ta fraction !'. La version plus cool genre rap mais un peu trop longuet et intello :

_ Je suis une fraction minoritaire de cette société,

_ Six dixièmes c'est mis au pis c'est même hyper mais trop pis !

_ Six double trinité et 10 double quintuplé,

_ J'en ai assez d'porter les chaînes de cette dualité,

_ J'ai dit au facteur deux : bouge de là, bouge de là. Bouge de là.

Rien n'y fit et Aristide reparti certes déstabilisé mais vaguement conscient d'une faille cruelle dans ce système. De plus il se rendit compte avec effroi qu'il n'oserait plus maintenant demander à ses élèves filles de déterminer la position du point G, appellation pourtant classique dans tous les sérieux livres de géométrie pour le centre de gravité.

Encore une décennie et nous voici à l'ère de l'informatique triomphante. Le calcul se décline maintenant en méga bits, en très haut débit, avec les logiciels les plus sophistiqués : MAPLE, MATHEMATICA, etc….

Mais pour entrer dans ce monde il faut montrer patte blanche ! L'accès à la salle informatique est souvent un parcours de combattant, chacun son créneau, attention aux étourdis, puis il y a le login, les élèves oublient presque toujours le mot de passe, ou bien le réseau ne fonctionne plus car les spécialistes sont en-train d'installer la dernière version, avec tous les nouveaux bugs en prime…Dernières nouvelles des étoiles : Le Ministre veut réintroduire le calcul mental à l'école. Au Japon il y aurait parait il des concours de vitesse entre calculateurs sur machines et utilisateurs de bouliers.

Epuisé de fatigue Aristide s'endort. Il n'a pas trouvé trace d'un quelconque équilibre, d'un point d'ancrage commun, d'un socle sûr pour unifier toutes ces bonnes volontés, tous ces essais qui semblent toujours voués à l'échec. Aristide s'endort et rêve.

Dans un village reculé, sur un sentier désert, un vieil homme chemine. Il est traqué par tous les inspecteurs pédagogiques du monde mais ne s'en soucie guerre. Cette route vers la grande maison là bas, il l'a faite suffisamment. Son temps est compté mais il sait aujourd'hui que ses disciples sont assez nombreux pour continuer son œuvre. Il pousse maintenant la porte et regarde en souriant les enfants assis heureux et tranquilles. Dehors on entend les grillons. Il sort six gros gâteaux de son sac et les dépose sur la table… Alors toute la classe entonne 'like a virgin…' tandis que par la fenêtre on voit soudain passer au ras des sommets un vol lourd et inquiétant de calculatrices noires en formation serrée. Rêve Aristide, rêve, tu n'es pas loin d'accéder à l'ultime secret.

Le seigneur des Anneaux.

Dans le subconscient d'Aristide, le théorème de Madona avait fait sournoisement sa place. Un changement notoire de ses choix pédagogiques montrait l'influence évidente de la méthode Duranteau, et même sur un plan plus intime, la seule évocation d'une fraction déclenchait souvent à l'improviste un trouble qui ne manquait pas d'étonner la femme de notre ami.

Comme Esope et La Fontaine l'avaient fait pour les animaux, il n'eut donc cesse d'essayer d'humaniser les êtres mathématiques éthérés et leur donner une consistance et une apparence plus accessibles au commun des mortels.

Ainsi le très sentencieux principe de raisonnement par récurrence fut il illustré par Aristide tantôt en une chute interminable d'une procession de dominos en enfilade, tantôt en l'évocation d'une lignée de grandes familles se transmettant de père en fils un précieux titre de noblesse, ou encore en la propagation inéluctable d'un redoutable gène de génération en génération. Un même sort transforma l'énigmatique nombre imaginaire '*i*' en un héros doté de super pouvoirs mais devant se plier aux règles habituelles en usage chez les réels. En découlaient des hybrides mythiques, molécules de nombres complexes qui se multipliaient ou divisaient selon une harmonie des plus naturelles sur fond de guerre des étoiles.

Pour expliquer le rôle fondamental d'un changement d'inconnue dans la résolution d'une équation, l'argument d'Aristide était simple : ' Si vous avez un dragon pour femme, l'appeler mon doux zéphyr du couchant ne résoudra pas votre problème mais contribuera seulement à une meilleure lisibilité de la situation dans le couple'.

On le voit clairement la dérive d'Aristide par rapport au cours académique était tangible et ne cessait de s'accentuer. Pour secouer sa classe après une interrogation écrite où les élèves avaient manqué singulièrement de réflexion, d'attention et d'imagination minimale, il écrivit sur tout le tableau devant les élèves interloqués : 'BE AWARE !'. Jean Claude Van Damme, si tu lis ces lignes, soit fier que les qualités que tu prônes soient reconnues maintenant par toute une génération d'élèves comme indispensables à l'attitude mathématique.

S'éloignant des pontifes classiques, Aristide puisait de plus en plus dans l'imaginaire de la télévision, du cinéma ou de la bande dessinée. Fallait-il stimuler les élèves avant un devoir écrit, Georges Clooney venait écrire au tableau, enveloppé de son nuage de café :'Think different, what else !'. Devait il au contraire les dissuader efficacement de leur attitude passive et répétitive face aux exercices proposés, les inconnus étaient mis à contribution, main sur le buzzeur dans leur sketch mythique 'Vous m'avez dit de dire Hardy…. !'.

Pour démystifier la très difficile notion de morphisme, transfert de règles de calculs d'un espace à un autre, Aristide avait abandonné ses remarques intellectuelles ringardes sur les anamorphoses pratiquées autrefois par des peintres facétieux. Non, il faisait simplement remarquer que dans le film culte 'Matrix', un des personnages clefs s'appelait Morphéus et il n'hésitait pas à invoquer Dark Vador pour illustrer la très délicate orientation d'un plan de l'espace. Et sur leur copies, les élèves étonnés découvraient marqué au tampon qu'Aristide s'était confectionné pour souligner les étourderies nombreuses, le visage de Gaston Lagaffe s'exclamant 'M'enfin !'.

Mais une inquiétude sournoise commença à poindre chez les parents d'élèves et certains collègues. Sur le point d'aborder le difficile cap du calcul différentiel, Aristide s'aperçut que tout était contenu en fait dans quatre formules essentielles, exprimant les comportements limites de formes indéterminées mettant en jeu les fonctions usuelles les plus connues. Toute l'Analyse différentielle développée par Newton et Leibniz se forgeait alors à partir de ces simples égalités. Pour Aristide le parallèle s'imposa immédiatement, il y avait là un lien évident avec la saga du seigneur des Anneaux, œuvre magnifique de Tolkien magistralement mise à l'écran à l'époque en plusieurs épisodes. Aristide décida de frapper un grand coup. L'idée était forte mais les conséquences évidentes furent désastreuses. Après avoir présenté habilement les quatre limites fondamentales, (les anneaux légendaires, pour aider le lecteur ayant du mal à suivre), il se glissa derrière son bureau et surgit soudain grimaçant dans l'attitude convulsée du Golum rongé par sa faute originelle. Tout en montrant les formules sacrées, il déclama à la face de Dechavanne, son plus proche élève : 'Mon précieuuuux, il est à moiii, rien qu'à moi'. Puis balayant d'un geste l'auditoire médusé : ' Et les méchaaants hobbits n'y comprennent rien'.

Il fallut évacuer rapidement Dechavanne, pris de convulsions subites, à l'infirmerie. L'autonome de solidarité à laquelle adhérait heureusement Aristide parvint à étouffer l'affaire et éteindre assez rapidement la grogne naissante.

Aristide aurait donc pu ainsi sombrer dans un Bénignisme total comme le montre un autre épisode tout aussi triste pour la santé mentale de notre courageux pédagogue. Pour expliquer la nécessité d'aborder une nouvelle méthode de résolution d'équation différentielle il n'hésita pas à parodier la publicité célèbre d'Universal Mobil qui passait en boucle sur le petit écran en ce temps là. Mais oui, les publiphiles doivent se souvenir de Chico : 'Tu as déjà un forfait Universal Mobil qui fonctionne bien et tu voudrais changer..……'. On vit donc un beau matin Aristide pénétrer dans la cour du lycée habillé en Brésilien et l'imitation de Chico est encore dans les mémoires de bien d'un lycéen de l'époque. (De là peut être aussi la rumeur trouble sur les orientations sexuelles de notre auguste professeur, qui le poursuivit très longtemps).

Heureusement la dérive d'Aristide s'arrêta brusquement quand celui-ci s'aperçut que ces expériences trop ponctuelles, apportant certes un véritable satori mathématique chez certains esprits éveillés de son auditoire ne pouvaient se généraliser en une méthode sûre et reproductible sur un échelon académique.

Pour les profs seulement, imaginez un moment votre inspecteur pédagogique régional mimant devant les stagiaires Chico ou le Golum : instant de détente assuré n'est ce pas ? Et dites vous bien que les sournois qui pensent que certains ont déjà des têtes de Golum ou de Chico ou qu'on leur en a déjà fait de pires sur le plan des instructions officielles ne passeront pas au grand choix cette année. (Vous trouverez seul des variantes pour les autres professions).

Notre héros remisa donc un peu à regret pour un temps son habit de clown et après quelques rechutes que nous vous conterons rentra provisoirement dans le rang. La seule rescapée de sa longue suite d'expériences fut la parabole du pilote du port qu'il contait chaque année avec grande nostalgie lors de la délicate introduction à l'algèbre abstraite. Replongeons nous donc encore un moment avec lui dans ses chers souvenirs d'enfance. Mais peut-être n'était ce encore qu'un de ses rêves fabuleux.

Le pilote du port.

C’était il y a déjà bien des années, un dimanche de Printemps. Aristide petit garçon avait enfin eut la permission et la joie d’accompagner son grand père François à la pêche. Les voilà tous les deux sur les quais de Toulon, indicibles moments de bonheur et d’harmonie parfaite. Aristide émerveillé savoure goulûment la brise marine, les cris des oiseaux de mer, les vaguelettes, les filets, les voiles, les rochers. Il s’émerveille de la dextérité avec laquelle son pépé prépare les lignes, l’épuisette, cherche le meilleur emplacement. Déjà il imagine sa première prise, ne serait ce qu’un vulgaire gobi, il ne s’agit pas de rater le moment tant espéré où le bouchon frémira et fera entrer en résonance le cœur du petit homme. Patience fébrile, clapotis, reflets éblouissants.

Mais soudain François saisit vivement le bras de son petit-fils. Té, té Aristide regarde là bas, le bateau, vé c’est Marius dans la pilotine. Au large encore approche de la passe le gros ferry-cargo de corse, le Napoléon. A toute vitesse vogue à sa rencontre une embarcation rapide. A son bord il y a Marius, ami de longue date du grand-père. Marius est pilote du port. Aristide écoute avec admiration François parler de ce métier qui le fascine aussitôt.

Tu t’imagines Aristide, aucun capitaine, même s’il a fait dix fois le tour du monde ne peut mener son bateau à quai sans l’aide de Marius. Lorsque le pilote monte par l’échelle de coupée, c’est lui maintenant le seul maître à bord. Il s’installe à la barre, au milieu de tout l’équipage et dirige seul la manœuvre, se jouant avec facilité des dangers des fonds imprévisibles au voisinage de la côte.

Aristide admire l’élégance avec laquelle Marius passe vivement de son esquif ballotté au cargo géant. Il l’imagine arrivant au poste de pilotage, aussitôt en action, l’œil vif, le geste assuré, plaisantant avec le second, dirigeant avec aisance le vaisseau dans le chenal salutaire. La nuit venue, c’est sûr Aristide se rêvera en Marius, il n’y a pas plus beau métier au monde à espérer à présent.

Dix ans ont passés. Aristide est maintenant jeune étudiant. Il a la chance d’avoir toujours son grand-père et même si leurs rencontres sont plus espacées elles sont toujours aussi riches d’émotion partagée. Ce matin c’est François qui s’est déplacé chez le jeune homme. Il le trouve affairé devant un gros boîtier métallique d’où sort une multitude de câbles électriques.

_ Oh Aristide, qu’es acco ? Un projecteur de ciné ?

_ Ah bonjour Papé, non c’est mon nouvel ordinateur, viens je vais te montrer comment ça marche, tu vas être content, j’ai fini les branchements et j’ai même installé le pilote du port.

_ Mais ça alors par exemple, Marius est revenu au pays et il n’est pas passé me voir, mais dis-moi où l’as-tu donc installé, dans le petit cabanon de derrière ?

Aristide vacille, inquiété par cette évocation soudaine et incongrue.

_ Marius ? Mais Papé pourquoi tu me parles de Marius ? Il n’est pas question de lui !

Mais sa phrase n'est pas achevée que son visage soucieux s'éclaire d'un grand sourire. Comme le fameux commissaire Bourrel sur l'écran noir et blanc des années 60, Aristide se frappe le front : 'mais oui, c'est bien sûr Papé, le pilote du port ! Tu as raison, c'est Marius !'

C'est au tour du grand père de s'étonner, mais l'arrivée des verres à pastis et de la tapenade que son petit-fils sort vivement du placard centenaire amène comme toujours dans notre grand sud une paix de l'esprit immédiate. Alors commença comme l'aurait écrit un autre professeur célèbre déjà évoqué, saluée par le charmant tintement des glaçons dans la carafe de Ricard, la première leçon d'Algèbre structurelle d'un jeune élève de soixante-dix ans.

_ Dis moi Papé, c'est quoi pour toi un port ?

_ Un port, comment ça ? Je sais bien ce que c'est un port, ça fait assez longtemps que je vis à Toulon, non ? Et toi cougourdin tu sais plus ce que c'est un port ? Va, pourtant je sais que tu y vas bien souvent en ce moment, Honoré m'a dit que tu fais une espèce d'enquête de qualité sur tous les bars de la basse-ville, que si ta mère le sait elle en fait une attaque, en tout cas essaie de courir plus vite que la maladie de Sardou mon petit!

_ Tu ne m'as pas compris Papé, ce que je te demande c'est comment tu le définirais, comment tu expliquerais le port à quelqu'un qui n'en a jamais vu.

_ À un Bédouin par exemple, ou à un eskimo, ou même peut être à certains Lyonnais. Et bien je lui parlerais des pécheurs, des filets, du bar de la marine, des voiliers, de la jetée, du Ferry de Corse, des dames accueillantes que tu connais bien, du port quoi !

_ D'accord, c'est bien, mais là tu en fais une peinture, tu ne le définis pas, définir c'est en fait donner le sens essentiel d'une chose. Dis moi Papé pourquoi les hommes ont-ils bâti des ports ?

_ Pour protéger les bateaux pardi, des tempêtes, des pillards.

_ Encore d'accord avec toi, mais qu'est-ce qu'ils font les bateaux, est ce qu'ils restent toujours à quai ?

_ A part celui d'Escartefigue ou le ferry boat de Marseille, non, ils viennent ils s'en vont, quelquefois ils coulent, comme celui de Monsieur Brun té.

_ Oui Papé, et pourquoi ils arrivent et repartent ?

_ Oh tu me fatigues Aristide, ils apportent des marchandises de tous les coins du monde, ils en expédient partout, même en Corse, ils promènent les touristes, les croisiéristes, les hommes d'affaire, les matelots, ça entre et ça sort sans arrêt !

_ Tu y es presque Papé, il suffit que tu résumes tout ça en disant que le port est un lieu d'échanges, comme tu le dis : ça entre, ça sort. Depuis la plus lointaine Antiquité c'est par les ports qu'ont circulés les denrées, les hommes, les coutumes, les idées, les secrets et les intrigues, les amitiés et les discordes. Et Marius, il est l'élément indispensable de ces échanges car sans lui rien ne rentre, rien ne sort, sans lui le port serait aussi encombré qu'après le sabordage de la flotte à Toulon. Et bien tu vois Papé, dans mon ordinateur il y a aussi un pilote du port, mais il n'a pas de casquette comme Marius et tu aurais du mal à l'apercevoir grimper à l'échelle.

_ Explique-moi petit, où il est ton pilote ?

_ L'ordinateur tu vois il a beaucoup d'utilités, on peut s'en servir pour calculer, pour écrire des documents, remplir des tableaux de statistiques, ou encore jouer.

_ Oui, c'est comme un gros flipper sur lequel on a greffé une calculette et une machine à écrire. Peut-être même qu'on va y mettre le téléphone et un frigo.

_ Pour le frigo on attendra un peu, remarque il y a quand même un ventilateur. Mais pour le téléphone, c'est fait, il y a dedans un modem que l'on branche sur la ligne téléphonique, avec le câble que tu vois là, et qui permet de communiquer avec n'importe quel ordinateur du monde entier. Seulement tu sais, les signaux que l'on transmet ils ne sont pas simples à coder et à décoder !

_ Je te crois petit, au service militaire on avait fait une journée de stage de morse et on n'a jamais pu comprendre le moindre mot des messages qu'on s'était expédiés, tu parles d'une rigolade et de la colère du gradé de service pour l'exercice !

_ C'est pareil pour l'ordinateur Papé, pour échanger l'information il faut un système électronique que l'on appelle le port de communication, par lequel vont transiter les signaux, et un fichier expert, qui contient le mode d'emploi pour ce transit. Comme Marius il sait réguler le trafic et éviter les embouteillages.

_ J'ai compris petit, c'est donc lui le pilote du port ! Mais le pôvre, il ne boit pas son pastis le soir chez Nono ni ne fait sa partie de boules le Dimanche.

Et voici donc comme Aristide fit découvrir la délicate notion de structure à son grand père, et c'est par cette même histoire que beaucoup plus tard, à chaque année scolaire, il inaugurait son délicat programme d'Algèbre, guettant parmi la classe étonnée le sourire du premier élu saisissant soudain le parallèle.

Ensuite il enchaînait : nous avons déjà travaillé ensemble sur des domaines très divers : les nombres complexes, les suites arithmétiques, les équations différentielles linéaires du deuxième ordre à coefficients constants, les fonctions affines, la géométrie plane. Et bien nous allons voir maintenant que, au sens de l'Algèbre, tous ces champs se rejoignent à travers une certaine unité de fonctionnement, qui leur donne une parenté surprenante pour qui sait voir au-delà des premières apparences.

Ainsi sont les algébristes, ils ne se soucient pas de l'aspect, des habits, des couleurs et saveurs. Seuls comptent à leurs yeux la finalité essentielle, la règle qui préside à tout. Aussi identifient ils sans problème des objets mathématiques aussi éloignés que peuvent être Marius et son homologue informatique.

Cependant, au fil des cours, il y avait toujours à un moment, par exemple lorsque Aristide demandait de calculer l'angle de deux polynômes, ou la norme d'un tableau carré de nombres, quelques élèves qui cherchaient désespérément et vainement quelles étranges règles ou rapporteurs allaient bien pouvoir leur venir en aide.

Alors Aristide leur disait simplement : 'ne cherchez plus la casquette de Marius dans votre ordinateur', et tout s'éclairait à nouveau pour un temps.

Quelque chose de Jean Reno

Aristide malgré l'âge avait gardé une certaine énergie, une vitalité souvent proche de l'agitation. Aussi ne supportait-il pas la passivité dont faisait preuve quelquefois sa classe, notamment lors des redoutables devoirs surveillés. Il les voyait entrer dans la salle à pas lents, comme en pantoufles, s'asseoir résignés d'avance à leur place, sortir mollement leurs affaires et attendre l'œil vide et triste le jugement qui allait les frapper. Il bouillonnait de les voir si amorphes et se désolait, malgré tous ses discours motivants, de ne pouvoir les dynamiser efficacement. Aristide, bien qu'assez introverti avait cependant cette hardiesse qui pousse les timides dans des entreprises les plus folles. Nous l'avons déjà vu à l'œuvre dans ses débordements et il serait dommage de ne pas vous le montrer ce matin où il se mit à vociférer dès son entrée en classe, les sujets à la main.

_ Non mais, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible, vous vous étonnez d'avoir encore et encore de sales notes, vous vous êtes vus dans la glace ce matin ? Vous avez mal digéré votre banania ? Qu'est ce que j'ai en face de moi, Oui-Oui au pays des bisounours ? Tous les cousins de Doc Gyneco en congrès ? Mais je veux des guerriers aujourd'hui, je veux entendre votre Haka de combattant, je veux voir le Hulk qui sommeille en vous depuis trop longtemps.

_ Vous n'êtes pas au lycée aujourd'hui, vous êtes à la star académie, à la nouvelle star, pour le casting décisif, vous êtes à Fear-factor, à fort Boyard, pour envoyer valser le père Fourras, vous êtes devant le speed -dating le plus flippant de votre vie.

_ Je veux vous voir en appétit féroce devant ce festin que je vous propose, je veux vous entendre gueuler comme Reno dans les visiteurs :

_ Où sont les injections rôties, où sont les savoureux complexes, où sont les bateleurs d'intégrales et les jongleurs de logarithme, ah je me souviens d'une équation que nous avait présentée ce bon Léonard en mille quatre cent quatre vingt huit, il a fallu la changer trois fois d'inconnue pour pouvoir enfin la résoudre, dans les souterrains du château. Ah mon Jacouille, on savait faire de belles mathématiques en ce temps-là.

_ Eh toi mon fillot que veux tu, ah je vois, tu n'a pas encore ton menu, tiens prends ce parchemin, mange énergiquement et que tes ancêtres soient fiers de toi.

Et après ce dernier sujet distribué théâtralement, Aristide revint brusquement à son état normal et lança d'une voix tout aussi assurée :

_ Le premier qui dit « où sont les infirmiers ? », je le passe par la fenêtre.

Malheureusement, il faut avouer pour les didacticiens friands d'expériences pédagogiques nouvelles, que cette entrée en matière, si elle provoqua bien sûr le séisme attendu dans l'esprit endormi de ses élèves, ne donna pas au final de notes meilleures qu'à l'habitude, au désespoir de notre grand précurseur. Il dut donc se contenter d'avoir un moment entrevu au cours de son envolée téméraire, des visages plus réjouis que d'habitude, plus attentifs et passionnés, et cela était déjà une juste récompense de son dévouement à la cause et de son admiration pour notre Jean national.

Le bonnet d’Obispo.

Aimante et attentionnée, Angélique, la tendre épouse d’Aristide ne manqua pas d’être très inquiétée par le comportement fébrile de son mari et décela rapidement des signes évidents d’une dépression imminente. Il fallait agir promptement pour le ramener vers des horizons plus sereins.

La conjonction presque parfaite d’un anniversaire de mariage et du passage de Pascal Obispo en tournée de province fut l’occasion parfaite pour un traquenard qui se voulait salvateur. Si Aristide, on l’a vu, était friand de cinéma et télévision, il n’était pas fan de ces grands rassemblements d’inconditionnels hystériques. Son expérience en ce domaine se limitait à un seul concert donné par un Bécaud vieillissant vers les années 70. Il fallut donc ruser, et avec la complicité de ses filles qui offrirent les billets en cadeau, notre homme dut se résoudre à abandonner à regret son confort douillet et se préparer à affronter la foule.

Les voilà donc un beau soir d’été en route vers le mythique Zénith. Malgré un départ bien avant l’heure, la longue file de voitures garées à proximité de la salle laissait présager le pire. Une place enfin trouvée, les voilà lancés dans une course insolite avec des groupes épars et tout aussi véloces de quidams pour essayer de regagner un peu de temps perdu. Car, on ne vous l’a pas dit, si les tarifs de Pascal sont très populaires, il n’y a pas de places numérotées !

Enfin le dôme se profile au loin. Comme on le redoutait, l’approche finale ressemble au péage d’une autoroute vers le midi, un week-end du quinze août. Au bout de chacune des files parallèles, des ‘men in black’, colosses intransigeants prêts pour filtrer et fouiller le flot des intrépides spectateurs. Effarant pense Aristide, trois quarts d’heure encore avant l’ouverture des portes et ils sont déjà presque tous là, et devant nous !

Cette longue attente est pour lui une épreuve redoutable et malgré les efforts désespérés de sa dame pour le distraire et le réconforter, Aristide sent à nouveau son esprit glisser vers de sombres méditations. L’enthousiasme de ce public vibrant d’une joyeuse impatience lui renvoie en négatif quelque chose de trouble qu’il n’arrive pas encore à saisir. Mais soudain une frêle silhouette noire coiffée d’un bonnet s’agite derrière les portes vitrées, déchaînant une vague d’enthousiasme dans les premiers rangs. Une hola s’improvise tandis que la foule se met à scander Pascal, Pascal,… et que les premiers chants s’élèvent à l’unisson.

Un rideau noir se déchire et Aristide atterré revoit soudain défiler ses mille et une entrées en scène au lycée, dans une transparence totale, tristes entrées d’artiste autiste, au milieu de silences goguenards ou de gloussements agressifs. Combien de fois avait-il du ressortir de sa classe et rappeler sa présence au public indifférent, combien de fois ces regards sceptiques et interrogateurs l’avaient-ils paralysé au début de son show, lui avaient fait perdre tout l’enthousiasme qui le portait vers eux et toute l’énergie du savoir qu’il voulait tellement leur communiquer. Quelquefois seulement il se souvient de les avoir vu intéressés, agités, mais c’était suite à des retards imprévus, des ratés involontaires dans sa rigide ponctualité qui laissaient entrevoir un instant une absence inespérée. La déception à son arrivée ces jours de fêtes manquées n’en était que plus tragique et lourde de reproches mal contenus.

Aristide sortit de ce trou noir à l’entrée de la salle. Les gens couraient fébrilement vers les dernières places assises entrevues ça et là, mais malgré quelques essais désespérés, il apparût

que la station debout restait la seule issue maintenant possible. La discrète Angélique prit alors l'initiative et tirant vivement son mari par la main tenta de se frayer un chemin vers l'avant-scène, promontoire magique qui laissait espérer une approche plus intimiste de la vedette adulée.

La bousculade fut rude mais couronnée de succès. Blottis l'un contre l'autre, ballottés par les vagues des nouveaux arrivants ils goûtèrent un moment avec délice le plaisir d'être redevenus jeunes, identiques à tous ces inconnus insouciants qui riaient autour d'eux joyeusement.

Bientôt pour calmer l'impatience, les premiers clips de 'love united' défilèrent sur l'écran géant, et les chants s'élevèrent, dans une synchronisation parfaite, ponctués par les ovations accompagnant chaque apparition fugitive d'une image de l'homme au bonnet.

Aristide était littéralement sidéré. Tous ces refrains à l'unisson, parfaitement maîtrisés, ces mélodies modulées sans la moindre fausse note, par quel prodige l'artiste avait-il pu galvaniser ses disciples pour qu'ils répètent avec tant d'énergie et de perfection cet impressionnant florilège de son répertoire ? Lui qui avait tellement de mal à leur faire apprendre correctement les deux hypothèses essentielles du théorème des valeurs intermédiaires, qui n'avait de cesse de leur trouver des moyens mnémotechniques simplistes ou amusants pour qu'ils retiennent enfin quelques maigres mais pourtant indispensables formules de calcul intégral, non vraiment tout cela dépassait notre bon professeur qui fut pris soudain d'un total respect pour l'immense talent pédagogique de l'ami Pascal.

Arrivé à mi-concert, un mouvement soudain plus pressant de la foule autour laissa présager quelque événement important. Dévisageant les personnes agitées les plus proches, Aristide étonné reconnut nombre de visages familiers mais qu'il n'arrivait pas à identifier clairement. Soudain sa mémoire fut délivrée par un nom clamé à son oreille et il les reconnut enfin, eux, les gladiateurs de sa ville, oui, il y avait là, agglutinée fébrilement autour de l'avant scène, la quasi-totalité du pack de rugby de Toulon, lourds guerriers prêts pour une mêlée sauvage et dissonante dans ces circonstances.

Aristide imaginait le pire, quelle parole indécente ou imprudente de Pascal au détour d'un couplet, quelle rime mal interprétée avait pu susciter la colère et l'appel à la vengeance de ces courageux joueurs au sang chaud ? Il se rappelait de l'affrontement célèbre de Gainsbourg avec la légion, sur fond de marseillaise reggae et tremblait de se retrouver bien malgré lui au centre d'un épisode d'une titanesque violence. Il était heureusement bien loin de la vérité, mais ce qui allait se passer, ce qui allait lui arriver, à lui, Aristide, dans les minutes qui allaient suivre, jamais il n'aurait pu le deviner.

Mets-toi à sa place un moment ami lecteur, quelle aurait été ta stupéfaction si voyant le film à rebours de la soirée de ce spectacle auquel tu assistais en paisible et anonyme spectateur tu te voyais soudain sur scène, en habit de lumière, le micro à la main, à côté de cette star inaccessible qui te tient maintenant familièrement par les épaules, non cela ne peut être, une telle discontinuité dans le fil des événements atomiserait définitivement l'esprit le plus rêveur et le plus facilement enclin à croire au merveilleux.

Non tu ne rêves pas Aristide, le destin va à nouveau te frapper violemment et le merveilleux te submerger comme l'ouragan Stéphanie avait dévasté en son temps les ondes paisibles de la radio.

Rassurez-vous, nous n'allons pas obliquer vers le conte fantastique et engager notre Aristide dans les couloirs du temps ou la cinquième dimension. Non, ceux qui connaissent la légendaire générosité d'Obispo pour son public l'ont déjà compris. Il n'y a pas d'explication surnaturelle à la suite de nos événements, simplement une suite logique d'occurrences raisonnables bien qu'affectées d'une faible probabilité. Dans sa nouvelle tournée, Obispo avait incorporé la venue impromptue sur scène d'un inconnu choisi dans la foule des admirateurs anonymes. Ceux près de l'avant-scène étaient bien sûr privilégiés dans ce tirage aléatoire de Pascal, et on le comprend donc, Aristide partait déjà sans le savoir avec de bonnes chances de sortir dans la lumière. Encore fallait-il être l'élu, comme Néo dans la matrice ou Noé dans son arche.

Le destin rigolard qui était de service ce soir-là fit basculer le choix vers Aristide par un contre-pied facétieux du chanteur. En effet, au moment de lancer dans la foule son précieux bonnet, passeport pour une gloire certaine, Pascal bloqua subitement son bras et balança son couvre-chef sous un angle des plus inattendus. Le pack de rugby au complet, complètement dans le vent avait déjà sauté d'un seul homme, comme pour une touche désespérée à vingt centimètres de la ligne de but des All- Blacks, dans les trente dernières secondes de la finale.

Lorsque près d'une tonne de muscles reprit contact bruyamment avec le sol, faisant trembler le parquet, le bonnet fila juste au dessus des mains encore désespérément tendues des gaillards d'avant. Pris d'une inspiration subite, ou était ce simplement par mimétisme spontané, Aristide se détendit brusquement et retrouvant ses réflexes enfouis de chasseur traquant la queue de mickey sur les manèges agrippa à la volée l'inestimable trophée.

Hélas, un pack entier de rugbymen de Toulon ne s'avoue pas facilement vaincu. Retrouvant également ses réflexes conditionnés, la tonne de muscles se jeta avec rage sur notre héros qui s'écroula devant les yeux horrifiés de la douce Angélique sous une montagne vociférante.

Heureusement les équipes de sécurité veillaient, toujours prêtes à des débordements inévitables sous ces latitudes. On releva les hommes tombés, un à un, et apparût enfin prostrée, mais serrant toujours fébrilement sur son cœur le précieux objet, la silhouette intacte d'Aristide. L'essai était acquis définitivement et les 'men in black' de service entraînèrent le prof vers les coulisses.

Voici donc pourquoi, dix minutes plus tard, après une brève interruption du spectacle, Aristide métamorphosé fit son entrée irréelle sur scène en compagnie d'Obispo. Notre talentueux et habile artiste, après quelques mots échangés avait rapidement saisi l'ego intime et les frustrations de son complice d'un soir. Aussi improvisa t-il avec bonheur une variation sur la chanson qu'il avait coutume de reprendre en duo.

Il faut imaginer Aristide heureux, oui écoutez-le un instant chanter, rayonnant comme un enfant ravi au matin de noël, cherchant dans la foule sa tendre Angélique au bord des larmes, oui écoutez le chanter avec Pascal….

A qui l'tour

Qui veut entrer

Dans la classe à cours

Pour se faire remarquer.

Une éclaircie dans l'ordinaire

Même si ce qu'il explique ne sera qu'éphémère

En un éclair il nous éclaire.

L'professeur idéal

Professeur idéal

Qui vous fait Gummi Gummi Gummi love,

Etcetera

Professeur idéal

Pédago universal

Qui vous play Gummi Gummi Gummi love

Tous avec moi,

Everybody

Tous avec moi.

L'professeur idéal…..

Il ne fait aucun doute que ces quelques minutes de gloire que revendiquait âprement Andy Warhol pour chacun d'entre nous balaya définitivement toute l'amertume d'Aristide sur ses rendez-vous manqués avec son auditoire. Cette nuit là il dormit paisiblement, rassasié d'amour et de bonheur dans les bras de son aimée, sa groupie inconditionnelle depuis tant de belles années.

Au matin il se releva gonflé à bloc, débordant de confiance en soi et de courage, certain que maintenant il voyait clairement devant lui, grâce à Pascal, le chemin sûr pour enfin toucher les cœurs et éveiller les esprits. L'idée d'installer un prompteur dans sa classe l'effleura un moment mais le rappel des derniers propos de l'intendante au discours de rentrée l'en dissuada très vite. La perspective des rappels en fin de séance n'était pas non plus bien conforme au plan judicieusement ordonné d'enchaînement des heures de cours. N'importe, il était lancé et plein d'enthousiasme.

Portant fièrement le bonnet de l'idole il franchit d'une démarche assurée le portail de son lycée, ignorant les visages ahuris ou inquiets de collègues découvrant la marque évidente d'une chimio ravageuse, ou de l'appartenance à un ghetto suspect, méprisant les remarques glapissantes du proviseur adjoint : 'Monsieur Eigenheimer, le règlement intérieur interdit le port de tout couvre-chef dans le lycée, vous donnez un bien mauvais exemple à vos élèves !'.

Au fur et à mesure de sa marche décidée, Aristide se relevait progressivement, jetant à chaque pas un peu plus de ces charges négatives qui avaient pesées sur ses épaules toutes ces années passées, respirant à pleins poumons cette liberté nouvelle. On pouvait l'entendre chantonner : 'l'important c'est d'aimer, de tout donner….'. Quand il entra enfin dans sa classe il avait trente ans.

Les classes fantômes

Chaque profession a son lot de cauchemars récurrents qui cristallisent les angoisses profondes de tous leurs membres. La nuit venue, par des chemins connus d'eux seuls, ils se retrouvent dans ce monde imaginaire où repasse indéfiniment le même film de leurs aspirations et désespoirs communs. Je ne saurais vous dire quels sont les tourments nocturnes d'un violoniste, d'un parlementaire, ni même ceux de mon plombier ou de ma boulangère. Mais je peux vous parler de ceux d'un professeur, car Aristide s'est souvent confié à moi sur ce sujet.

Le plus pénible est celui de la 'classe oubliée'. Aristide erre dans son lycée à la recherche de cette classe. Les lieux sont toujours les mêmes, un escalier sombre, en colimaçon comme il est de bon ton dans ce genre là, un long couloir, et enfin une vaste pièce au plafond élevé. En fait les jeunes sont là, patients, attendant dans le calme la venue de leur maître, un peu étonnés seulement de le voir arriver. Car en effet Aristide n'est presque jamais venu voir ces élèves. Pourtant la section est bien dans son emploi du temps, il connaît les créneaux, le programme à couvrir, mais il ne leur fait pas cours, ou pratiquement jamais. La raison, il ne la connaît pas, seul est réel et implacable le remords de les abandonner ainsi, peu à peu, de laisser filer le temps, de manquer tous ces rendez-vous, d'accumuler chaque semaine un retard qui va bientôt devenir gouffre béant et éloigner définitivement tout espoir d'atteindre les objectifs essentiels. Aristide sait qu'il a en charge d'autres sections, de niveau plus élevé que cette classe délaissée qui a en fait peu d'heures de mathématiques, et dans lesquelles sa présence et son action sont des plus efficaces, mais ceux là, oui, pourquoi ne parvient-il pas à les rejoindre, pourquoi cette fuite et devant quoi en fait, pourquoi cette culpabilité oppressante, telle est l'énigme qui lui revient régulièrement dans ces nuits difficiles.

Vous connaissez certainement ce conte d'Alphonse Daudet où le pauvre Don Ballaguère est condamné à redire à chaque noël et jusqu'au jugement dernier ces trois messes basses qu'il a jadis trop vite expédiées, pressé par sa gourmandise et un sacristain diabolique lui décrivant les ripailles à venir après la célébration. Aristide lui, fut condamné à passer et repasser sans cesse ses épreuves d'agrégation. L'agrégation on le sait est le bâton de maréchal des professeurs du secondaire, elle est garante d'un statut assez privilégié, celui qui en est galonné est garanti pour toute sa carrière d'un prestige et d'une tranquillité confortables. Il n'y a pas si longtemps on pouvait encore trouver dans certains établissements respectueux de bonnes traditions des salles de professeur séparées : agrégés, certifiés.

Bien qu'ayant fait d'assez brillantes études universitaires, comme on le verra plus loin en détail, Aristide avait eu du mal à obtenir ce redoutable titre. La faute en était un peu à mai 68 qui l'avait privé de bien des cours indispensables, de sa découverte un peu tardive des jeux de l'amour, et d'une sourde appréhension à quitter définitivement le statut insouciant d'étudiant pour la réalité et les inconnus d'un métier réputé difficile. Bref Aristide dut s'y reprendre à plusieurs fois et lorsqu'il réussit le concours ce fut avec un rang relativement médiocre. Aristide ne s'en soucia absolument pas à l'époque, car le début de son idylle avec Angélique comblait suffisamment le monde de ses désirs.

Cependant dès le début de son enseignement, les premiers rêves émergèrent. Aristide se voyait dans ces grandes salles d'examen, aux prises avec ces redoutables épreuves de six heures. Quelquefois cela se présentait mal, et il transpirait abondamment dès les premières questions voyant le temps s'écouler et le peu de gain obtenu. Mais le plus souvent cela se

passait très bien, il avançait résolument, déjouant pas à pas les pièges accumulés, gagnant peu à peu au prix d'un dur combat ce territoire vierge dont l'occupation définitive lui donnerait cette fois avec tous les honneurs les clefs de cette place forte prestigieuse. Son allégresse ne durait pas. L'angoisse venait alors de ces interrogations pernicieuses : allait-il oui ou non rendre sa copie ? En avait il le droit, pouvait il prétendre à effacer sa faute passée et sortir vierge de cette épreuve ? Que se passerait-il si on découvrait qu'il était déjà agrégé, risquait il de perdre son titre s'il venait en fait à échouer à cette nouvelle épreuve ? Tout cela restait bien sûr sans réponse et au matin Aristide se réveillait avec cette déception de l'athlète ayant perdu définitivement ses dernières chances de médaille olympique.

Gardons pour la fin le songe le plus angoissant. Aristide se voit élève dans une classe de mathématiques supérieures. Il sait qu'il est Aristide, professeur compétent, et même assez bon mathématicien, il l'a déjà largement prouvé en fac, collectionnant les vingt sur vingt aux partiels des professeurs les plus exigeants, et a été souvent major de promotion. Le professeur est une femme et Aristide affronte avec ses jeunes compagnons un devoir surveillé. Aristide attend sa note maximale habituelle, il ne peut en être autrement, c'est dans l'ordre des choses et le programme est pour lui si élémentaire qu'aucun doute ne lui vient. Mais pourtant, inexorablement, à chaque remise de cette interrogation onirique, Aristide se voit rendre une copie raturée, certes non nulle mais toujours entachée de quelques faute de raisonnement ou de calcul dont il a du mal à assumer la paternité.

Cher Aristide, parmi les enseignants qui liront ces lignes, j'espère que l'un d'entre eux pourra enfin te délivrer, te dire simplement : mon frère, ne reste plus dans les ténèbres, vois comme j'ai pu affronter avant toi la cause de toutes nos errances nocturnes, elle n'est pas bien lourde ta faute, mais c'est celle qui nous accompagne et nous assiste à la fois tout au long de notre carrière. Et laisse les psys novices ou chevronnés se régaler et se répandre en mille hypothèses sur ton cas.

Rêve encore Aristide, ne te lasse pas, il n'est pas encore temps de renoncer.

Distorsions temporelles

Le collégien Aristide se chagrinait beaucoup d'avoir de vieux enseignants. Mais le monde entier des adultes n'était-il pas vieux à cette époque là ? Le général était vieux, de même que le Pape et les présentateurs de télévision, le curé et le vicaire de la paroisse, l'épicière, le facteur du village et les coiffeurs, les chanteurs vedettes et les acteurs, bref il semblait que l'on ne pouvait être pris au sérieux et digne de considération dans cette société qu'après un nombre considérable d'années de vie, gage assuré d'une respectabilité unanime. Vous me direz il y avait bien pourtant les premiers déferlements de la nouvelle vague, les fauteuils brisés, les starlettes dénudées, le temps des copains à la télé, Le King…Bien sûr, mais ces fantassins du désordre étaient vite diabolisés ou canalisés par les parents, censures et autorités morales diverses. On m'a dit à ce sujet que récemment à la Sorbonne a été présentée une thèse intéressante et fort bien documentée analysant sous un angle marxiste les impacts sociologiques de la représentation des fesses en public, sur une vaste période allant de Michel Polnareff à Michael Young en passant par Botero.

Une seule exception dérogeait à cette sombre règle d'équivalence entre âge et compétence : un héros Racinien qui annonçait un renversement imminent de ces valeurs, qui montrait aux nouvelles générations sous son charme qu'il était possible comme Alexandre l'avait fait bien avant lui de dominer le monde avec fermeté et sagesse sans l'apport du moindre cheveu blanc. Mais il paya hélas trop vite, tout comme James Dean, l'audace d'être monté si haut. Oui, comme tous les adolescents de sa génération, Aristide se souvient toujours avec précision de l'endroit où il se trouvait lorsqu'il apprit que J.F.K avait été assassiné. Il se revoit avec ses camarades, devant les grilles du lycée, autour du journal déployé, de ce refus d'y croire, de cet ultime espoir apporté par un communiqué de radio, mais surtout de cette stupeur générale qui les frappait tous. L'avenir leur apprendra ses défauts, ses fautes, ses errances tragiques, qu'importe, ne les avait-il pas sauvés du péril atomique, affrontant vaillamment, lui le jeune combattant au visage d'ange, le vieil ours russe dans une partie de poker qu'Aristide avait suivie à la télé, le cœur battant devant le visage inquiet de ses parents ?

Aristide en est persuadé, cette malédiction portée sur une jeunesse éclatante a contribué plus que tout autre facteur politique au déferlement de mai 68. Il fallait qu'ils vivent, comme le chantait divinement Balavoine, tout et très vite, avant d'être vieux. Mais où se situait au juste cet horizon tragique, combien d'années restait-il avant de franchir cette limite qui laisserait définitivement derrière lui le champ immense des possibles. Cette question tourmente beaucoup l'étudiant Aristide, et il craint que l'échéance ne soit plus proche qu'il ne pense.

Car toutes ses interrogations multiples sur l'avenir commencent à se cristalliser en des certitudes rigides entre lesquelles ses rêves ne peuvent plus glisser et les merveilleux et imprévus 'cornets surprise' se font de plus en plus rares. Bientôt 25 ans, il en est brusquement sûr, c'est là le passage redouté : il sera prof, il ne fera jamais le tour de France, il rencontrera sans doute une fille touchée par sa fragilité, mariage, enfants, carrière, tout est écrit, Marius ne quittera pas son bar de la marine et Meaulnes n'entendra jamais l'appel de Frantz le bohémien, là-bas vers la forêt.

La logique de ces évènements était implacable, et tous les calculs montraient à Aristide la suite des aléas converger, quel que soit le mode topologique utilisé, vers un équilibre d'une effrayante sérénité. Un jour en particulier l'angoisse et la stupeur l'avaient terrassé, car il lui

sembla alors avoir sans s’en apercevoir, franchi la terrible frontière. Avec son ami Christian, apprenti prof comme lui, ils avaient donné quelques cours de soutien à un joyeux trio d’élèves de terminale. Ils avaient été efficaces, même trop semble t-il, au point d’avoir résolu de redoutables exercices sur lesquels avait séché le prof en titre de la classe. Pour récompenser leurs généreux et habiles précepteurs et fêter dignement la réussite au bachot, ces jeunes gens organisèrent une fête, (on ne dit plus une boom maintenant n’est ce pas), avec force boissons et musiques diverses. On écouta en particulier de super disques des Beatles et Aristide stupéfait se vit poser par un de ces jouvenceaux la question fatale :

_ C’est super non, m’sieur, mais dites-nous, à votre époque, vous écoutiez quoi ?

Aristide resta sans voix car il ne connaissait pas encore Coluche ou Biggard, il aurait pu alors répondre du tac au tac : « Ouvrard mon p’tit gars », ou « Jean Sablon Ducon », mais là non, c’était trop et le coup asséné risquait d’être fatal au moral de notre ami. Heureusement quelques jours plus tard, entrant timidement dans un sex shop de la Canebière il entendit l’auguste gardienne de ces lieux lubriques lui demander sévèrement s’il était majeur, et même si l’âge permettant d’accéder aux plaisirs interdits était plus élevé que de nos jours, Aristide fut rassuré pleinement par cet épisode, cependant il réalisa que de dix sept à vingt trois ans il y avait de sérieux séracs sur le glacis du temps.

Sprintant dans les derniers lacets du col d’Eze, un jeune homme affronte un Dieu vivant, un belge extra-terrestre qui domine outrageusement depuis des années le monde du cyclisme. Seul le courageux Ocana a pu un moment faire vaciller cette idole mais lui aussi paiera durement son intrépidité. Aristide fasciné recueille avec ferveur sur sa caméra muette super 8 l’image de ce jeune homme de 36 ans qui va battre le cannibale Merckx dans un contre-la-montre de légende et remporter un Paris Nice à jamais gravé dans la mémoire des suiveurs.

Raymond Poulidor ne saura sans doute jamais qu’il a fait ce jour là, à travers cet exploit, modifier avec bonheur toutes les données topologiques d’Aristide et certainement de beaucoup d’autres inconnus, sur la frontière du pays de Jouvence. On pouvait donc avoir près de quarante ans et affronter victorieusement les champions du monde les plus glorieux. Aristide en fut illuminé et empli de joie et d’espérance nouvelle. Le ciel des chimères s’ouvrait donc à nouveau loin devant, la route était encore longue et ce pouvoir que prenait et revendiquait âprement la nouvelle génération ne serait donc pas, comme une tragique logique des arguments le laissait pressentir, qu’une éphémère embellie.

Longtemps donc Aristide fut jeune car il avait après quelques nouveaux exploits de Raymond sur le tour, repoussé à quarante ans le couperet fatidique. Mais cet âge arrivé il fallut bien réagir et trouver un plan B!

Le sport encore vint le tirer d’affaire. Oui, Aristide était sportif dans l’âme. Cela remontait loin, aux images des champions cyclistes tirés des boites de ‘vache qui rit’ et qu’il collectionnait dans les années 55, et il revoit comme dans Amélie Poulain les figurines en carton : Bobet, Charly Gaul, Anquetil. Puis il y avait eu le premier vélo, la première sensation inouïe de liberté sans les deux petites roues arrière sur la place des Arcs, et bientôt après les courses dans les rues du village de Lorgues, les après-midi de patronage, organisées par le curé dévoué et bienveillant. La récompense était symbolique, un verre de limonade tiède tirée du placard de la cure, mais déjà certains trichaient à la grande irritation d’Aristide qui se voyait doublé par ceux, ricanants, se faisant ‘cambaler’ sur le vélo de leurs copains.

Aristide se souvient aussi d'un prix d'excellence, l'année de la première. On y décrit de grands exploits sportifs et il est fasciné par l'histoire du premier tour de France, il découvre les Garin, Pellissier, Augereau, les étapes de 500 kilomètres. Au détour d'une page relatant l'étape vers Marseille il défaille presque d'émotion sur une banale phrase où l'on évoque l'avancée de ces gladiateurs sur la route, la nuit venue, dans le mistral. C'est certain maintenant, Aristide sera cycliste, champion cycliste bien sûr.

Cycliste il le devient, durement, avec patience, application. Il apprend à grimper et à vaincre les monts du Toulonnais, braquet 44x21 sur son lourd vélo de route : Faron, Mont Caume, Coudon. Puis un jour c'est le grand saut : l'ascension du mont Ventoux qu'il termine à bout de souffle, dans la peur, craignant de subir le sort de Tom, le courageux anglais mort au champ d'honneur un triste jour d'été. Puis viendra l'Izoard, le Galibier et autres cols de légende. Aristide a gagné ses galons de cycliste. Champion il le sera aussi, dans ses rêves bien sûr mais certains sont été si forts, si réels qu'il a eu du mal au matin à réaliser que cela n'a pas été. Il lui reste un doute que dans une autre dimension bizarre, en d'autres temps inconnus des hommes, il était bien là, dans cette gigantesque bataille des Alpes, lui Aristide aux côtés des Merckx, Poulidor, Thévenet, au sommet de ces cols redoutables et qu'à sa grande surprise il a franchi tous ces juges de paix avec gloire et honneur. Oui vraiment, quelque part, cela a été.

Mais sortons de ces couloirs du temps pour retrouver notre héros à l'aube de sa quarantaine : après une longue pratique du vélo, Aristide, lors d'un séjour sur la Costa Brava se tourne, entraîné par son ami Patrick vers le monde tout nouveau pour lui des courses pédestres. On le verra beaucoup plus loin, l'Espagne est un lieu privilégié où se croisent les futurs d'Aristide. Celui-ci ne s'en étonne pas trop, on l'a souvent pris pour un espagnol, lorsqu'il débarquait à la gare de Lyon à Paris, bronzé, sa valise en carton à la main pour passer les oraux des Capes et Agrég, et deux coureurs rencontrés lors d'un semi marathon à Nevache l'ont formellement reconnu comme un habitant de leur village dans lequel notre héros n'a, 'pense t-il', bien sûr jamais mis les pieds.

Les apprentissages de la course sont durs, Aristide aurait plus d'une anecdote savoureuse à nous décrire mais elles nous éloigneraient trop de notre propos et il y a encore beaucoup trop de choses à raconter. Nous n'en retiendrons qu'une où Aristide effleura et déflora un peu ses rêves une fois de plus. Nous sommes à Sisteron, en 1991, et ceux qui ont couru le semi marathon de cette époque s'en souviennent certainement, un orage d'une rare violence déferle sur la région, obligeant les organisateurs à modifier même le parcours et les concurrents à passer quelquefois d'imprévus torrents à gué. C'est le premier semi auquel participe Aristide, quelques mois à peine après le début de son entraînement. La course est dure et Aristide termine dans les derniers bien sûr, mais il l'a fait. Trempé mais heureux, tenant son T-shirt de finisher à la main, il déambule dans la grande salle des fêtes. Et soudain, face à lui, un homme à cheveux blancs, un visage connu bien qu'un peu vieilli, Aristide n'en croit pas ses yeux, c'est Raymond Poulidor, l'idole de sa jeunesse. La poignée de mains est irréelle tandis que Aristide s'entend dire gauchement, « mon modèle qui m'a donné le goût du sport ! ». Poulidor sourit, un peu étonné par ce bonhomme bizarre, les témoins de la scène hochent la tête, gravement, tout est dit, une boucle du temps s'est remise en place, tranquillement sur son orbite stable comme il était écrit dans le grand livre des rencontres improbables et nécessaires.

Aristide a bu à nouveau à la source et repart rajeuni vers de nouvelles aventures. La décennie qui suit sera flamboyante, nous en aurons bientôt des échos et tant pis si à l'arrivée d'une de ses courses magnifiques où il devance allègrement dans une foulée aérienne, dans un sprint magnifique, une foule de jeunes inexpérimentés ou mal entraînés, tant pis dirons nous si soudain il entend glapir des admiratifs mais accablants « allez Papy !». Aristide est loin déjà.

Parfums du large

Dans ces années 70 les premières années d'un professeur ou d'un jeune marié n'étaient pas un long fleuve tranquille. Les préparations pédagogiques ou nuptiales généreusement dispensées de nos jours étaient fort rares à l'époque et il fallait se jeter à l'eau et naviguer à l'instinct. Certains trouvaient rapidement les bonnes clefs, mus par un instinct animal sûr ou quelques conseils d'amis et amies bienveillantes, toujours prêts à se dévouer corps et âme à cette époque de la parenthèse enchantée. Aristide était resté assez primaire au sujet de ces deux horizons fondamentaux. Son éducation religieuse et l'enseignement des maîtres de ses écoles lui avaient donné une vision très schématique et simpliste de ce qu'était la femme et l'élève. Pour faire court il y avait deux catégories bien opposées, comme il se doit dans tout catéchisme de base, qu'il soit laïc ou spirituel, la maman contre la putain et le bonnet d'âne s'opposant au lauréat. Cette dichotomie élémentaire l'avait longtemps satisfait, tant que la pratique restait éloignée de la théorie, mais au pied du mur il dut se résoudre à envisager des nuances plus subtiles, des compromis et des aménagements en souplesse pour affronter dignement une implacable réalité.

Peu à peu donc sa pédagogie se forgea, sur le tas, et il appris dans sa classe, faux-pas après faux pas à asseoir son autorité sans déchaîner l'hostilité, à rassurer l'inquiet et protéger le surdoué, à dégraisser des programmes indigestes sans nuire aux contenus essentiels, tandis que dans son doux foyer il essayait de réconcilier définitivement la troublante Barbarella de ses fantasmes éternels avec sa très chaste Yvonne de Galais de toujours.

Tout ce long travail souterrain sur sa libido ou son intellect nécessitait beaucoup d'énergie, et Aristide dépérissait un peu, s'épuisant quelquefois dans d'interminables conflits dont il redoutait de sortir enfin apaisé et libéré. Il y avait heureusement des havres paisibles, petites vacances où son esprit reprenait des forces et entrevoyait au loin l'île bleue tant espérée. Une de ces étapes salutaires est restée dans son souvenir comme un appel du large puissant et libérateur. C'était à une fin d'année scolaire, Aristide comme tout enseignant en classe de terminale se devait de faire passer les épreuves du bac, et le sort l'avait amené dans un lycée des Alpes. Le voilà donc parti, seul, pour quatre ou cinq jours, en pré-vacances studieuses, dans un cadre magnifique en cette saison. Les promenades le soir, dans la ville de Gap, dans la brise légère, la lune glissant des montagnes vers la cathédrale, les bruits des cafés alentours. Jamais avant ces jours là il n'avait vraiment ressenti toute la force et la beauté des vers de Baudelaire : 'le vent se lève, il faut tenter de vivre', ni saisi l'exceptionnelle lumière de la nuit étoilée de Van Gogh. Oui, tout sonnait vraiment comme un départ.

Au cours de ce séjour, deux événements avaient aussi frappé Aristide. Il se souvient de ce candidat, un matin, habillé en militaire. Il est sympathique, souriant, on le dirait presque déguisé en comique troupier tant son œil pétille de malice. Il ne cherche pas à ruser et avoue franchement qu'il ne connaît presque rien au programme de maths, il se présente en fait en candidat libre et voudrait bien décrocher son bac car son désir le plus intense dit il est de 'devenir un nez', c'est-à-dire un expert parfumeur, et bizarrement, mais Aristide ne se souvient plus très bien de la raison, il a vraiment besoin de ce diplôme pour intégrer l'école qui doit le former à ce délicat métier. Aristide n'hésite pas, devant une telle candeur et spontanéité il ne se sent pas de briser un tel élan, il pose donc quelques questions simplistes, calculs à la portée de tout conscrit de base, et notre homme ressort heureux de la salle avec en poche la note minimale lui assurant son succès et des rêves plein la tête. Aristide est heureux.

Faute professionnelle vont crier les censeurs ! Oui, mais imaginez un instant qu'une rigide rectitude ait conduit ce jour là Aristide à ajourner notre fringant militaire. Pensez alors à toutes ces femmes privées soudain de cette divine effluve que notre bidasse n'a certainement pas manqué de découvrir dans les années qui ont suivi, voyez toutes ces séductrices manquant par l'intransigeance d'Aristide la conquête et l'amour éperdu qui les comble à présent, oui imaginez leur colère si elles venaient à découvrir la cause de leur échec amoureux, oui il est clair que toutes ces dames, de la plus tranquille épouse à l'impétueuse Messaline traqueraient sans relâche notre héros pour lui faire expier son entêtement ridicule. C'est certain, si Aristide avait ajourné ce nez-là, aucune femme au monde ne lui aurait accordé son pardon.

Poussons maintenant la porte de ce restaurant où Aristide est attablé avec d'autres collègues de son Jury. Un des personnages l'intrigue au plus haut point. C'est un professeur de philosophie, pas loin de la retraite, et qui a beaucoup bourlingué dans sa lointaine jeunesse. Il a, dit-il, navigué sur la Calypso et raconte forces anecdotes sur le Commandant Cousteau. L'une-d'elle amuse beaucoup Aristide. Une amphore avait été ramenée à bord, miraculeusement intacte et hermétiquement close. Le précieux nectar clapotait à l'intérieur. On ne pouvait manquer l'occasion de trinquer avec un vin de deux mille ans et Cousteau fit mettre en perce le précieux réceptacle. Vaguement inquiet quand même nos courageux goûteurs trempèrent timidement leurs lèvres dans un minuscule godet. Arriva ce qui était prévisible, tous furent bien malades, l'homme au bonnet compris, sauf notre petit professeur de philosophie qui quarante ans après riait encore à pleines dents de ses talents d'héroïque buveur.

Le repas terminé Aristide s'attarde un peu avec son nouvel ami et, devant une tasse de café, ils devisent longuement. Aristide ne croisera plus jamais la route de cet étonnant professeur, mais bien des années ont passées et il revoit toujours en face de lui son regard amical et il entend encore l'écho de son appel au départ. « Il faut vous lancer jeune homme, vous devez bien avoir une idée à vous, quelque chose de personnel à apporter, un projet particulier qui vous tient à cœur, ne vous laissez pas enfermer, il faut bouger, progresser, jetez-vous à l'eau, si l'esprit décide, tout le reste suivra »

Ainsi fut fait, Aristide s'embarqua un an pour les îles sous le vent puis s'enfonça un jour dans la jungle hostile et redoutable d'une Bourgogne inconnue où il devait passer sept années décisives, apprenant patiemment comme tout apprenti Jedi à maîtriser la force en lui. Mais cela est une autre histoire que nous verrons plus loin.

Légendes lycéennes

De tout temps, dans tout établissement, on trouve toujours un enseignant brusquement marqué par la tache indélébile d'une rumeur naissante. Victime passive ou consentante il devra alors subir des années durant une diabolisation ou idéalisation tenace, grossie indéfiniment par de nouveaux arrivants et de perfides ou innocents collègues.

S'il existe un gène prédisposant à cette sélection fatale, à coup sûr Aristide en était porteur. Son caractère timide, autant que ses excès de bravoure, son côté marginal et son besoin de reconnaissance, bref toutes ses nombreuses fêlures le disposaient naturellement à être un de ces élus tragiques. Heureusement dans le subtil tirage au sort entre le Yin et le Yang, c'est le rôle du prince vaillant qu'il fut forcé d'assumer et c'est ainsi qu'Aristide devint grand.

Cela commença à la fac, Aristide avait bûché en profondeur le polycope de topologie et notamment un théorème sur l'équivalence des normes dans un espace de dimension finie. Il avait adoré relire celui-ci car l'année précédente il avait trouvé seul une preuve de ce résultat dans un cas qui se généralisait immédiatement. Aristide était très fier de cela car la preuve était assez astucieuse. Mais là n'est pas l'essentiel. Notre étudiant fut en fait étonné de ne pas lire dans le cours de sa prof l'énoncé de la réciproque du théorème en question, laquelle était en fait absolument évidente et ne nécessitait aucune astuce particulière. La preuve prenait trois lignes d'une banalité déconcertante. Aristide en avisa son voisin de table car il n'osait pas intervenir directement dans le vaste et solennel amphithéâtre. La question fut donc posée par un intermédiaire débonnaire qui fit dévaler de sa voix puissante la troublante requête jusqu'à l'estrade tout en bas. Un court instant déstabilisée, la mandarine en titre affirma que ce résultat n'était pas encore établi et était un des nombreux champs de recherche ouvert dans cette délicate théorie.

On imagine la stupéfaction d'Aristide, la reine était nue et personne que lui ne le voyait. On était pourtant en 68, aux sommets de la contestation triomphante, mais il n'était pas rouquin, et n'avait pas non plus le look Guevarra. Aussi il eut beau montrer et remontrer sa preuve à tous les cadors de la promo, rien n'y faisait, Aristide n'était pas crédible face au poids de l'académisme et du vénérable polycope imprimé. Heureusement comme dans toute foule, il est toujours des quidams prêts à croire au merveilleux et au premier gourou farfelu qui va enfin les sortir de l'ordinaire. Le bruit se répandit donc dans les couloirs de la fac qu'un génial étudiant venait de démontrer un colossal nouveau résultat révolutionnant les théories topologiques les plus récentes. Aristide en fut profondément mortifié et honteux, car lui connaissait la petitesse de sa remarque.

L'histoire se termina heureusement en franche rigolade quand les assistants s'étant rendus comme les rois mages dans le bureau du grand ponte en Analyse pour relater le miraculeux événement se virent jeter avec perte et fracas par le grand maître ahuri devant tant d'aveuglement et d'ignorance. Ce brave père Fourras qui malgré ses grosses lunettes avait reluqué immédiatement la nudité imprudente de la mandarine sauva donc notre bon Aristide qui de ce jour acquit une Aura magnifique pour avoir démontré une évidence. Mais n'est-il pas encore aujourd'hui difficile de faire remarquer que la reine est nue ?

Quelquefois la rumeur va naître de la bouche même de celui qu'elle atteint. Aristide fut bien malgré lui l'objet de cette cruelle récursivité, mais certains nous diront qu'il n'était peut être

pas si innocent que cela. On l'a vu, notre homme avait été frappé par l'emprise terrible qu'exerce la chose écrite et incitait constamment ses élèves à poser un regard critique sur toutes les affirmations gratuites assénées comme autant de slogans et arguments incontestables. Lors d'un cours de logique, il écrivit fermement au tableau deux propositions dont il demanda d'examiner la validité. Il s'agissait de locutions, liées disait il, à son expérience personnelle. On pouvait lire ainsi, pour la première : « Je suis le meilleur mathématicien », et pour la suivante : « J'ai battu un médaillé olympique dans une course officielle ».

Aristide fut surpris de ne pas les voir étonnés, mais cela confirmait son jugement sur l'équivalence entre écriture et validité, depuis Moïse l'écriture ne domine t-elle pas le monde ? Et puis, on sait très bien que plus le mensonge est gros et plus il devient crédible. Notre professeur réveilla cependant leur scepticisme en précisant que la première affirmation était trop ambiguë pour être décidable et ajouta qu'elle était en fait vraie si on ajoutait à la fin comme il l'écrivit malicieusement « …de cette classe ». Pour la deuxième il assura qu'elle était parfaitement vraie mais il précisa les circonstances de l'événement : c'était sur la célèbre course Marseille-Cassis vers les années 90, et Aristide bien qu'ayant fait un temps médiocre avait largement devancé notre généreux et illustre Alain Mimoun, médaillé olympique de marathon aux jeux de Melbourne en 1956. Le calcul est vite fait, Alain n'était plus de prime jeunesse et à vaincre sans péril, vous connaissez la suite…

Tous les enseignants le savent bien, l'élève ne retient presque jamais les subtils détails qui ravissent son professeur, qui font que tel théorème pourra ou non être utilisé, que tel changement de variable est possible, non, toutes ces fioritures lui semblent verbiages inutiles, il a besoin d'un raccourci trivial, d'une formule sobre, d'une arme sûre qu'il pourra dégainer facilement sans sommations au premier traquenard du devoir. De là découlent en partie ces grands problèmes de communication entre les intellects des jeunes et de leurs mentors.

Cette pratique du plus court chemin, de l'ellipse, tout le monde l'applique avec plus ou moins de retenue suivant le niveau d'attention que nécessitent les propos entendus. Ainsi quelques uns des élèves, les moins attentifs ou les plus blasés, gardèrent seulement en mémoire qu'Aristide était un ancien champion de Marathon doublé d'un génie de la mathématique.

Ce bruit se répandit donc relativement vite, et gagna en importance, amplifié par de multiples indices. Certains jugèrent qu'Aristide avait couru sur le circuit de formule 1 de Paul Ricard, d'autres l'avaient vu sur l'hippodrome de Hyères ou de Cagnes sur Mer, et c'étaient en fait choses vraies. Une année, vers la Noël, un groupe d'élèves demanda timidement à Aristide de participer à une équipe pour effectuer une course en relais de 24 heures. Cela aurait pu être l'occasion pour Aristide de tomber son masque de champion, mais notre homme avait encore de beaux restes et l'inexpérience des jeunes gens aidant il sortit encore glorifié de ce piège dangereux. Une autre fois c'est lui qui sollicita la présence à ses côtés d'élèves courageux et motivés pour effectuer la classique et redoutable course de côte du mont Faron. Il ne renouvela pas l'expérience, car l'un des téméraires ayant absolument voulu suivre la foulée de son vénéré professeur termina le parcours à bout de souffle dans l'ambulance, à la grande angoisse de tous.

On le voit, le prestige sportif d'Aristide ne cessait de croître, et les anciens chuchotaient dans la cour aux nouveaux arrivants de septembre, que non content d'exiger une rigueur et efficacité en mathématiques, le prof imposait des épreuves physiques proches de celles des commandos d'élite et dont ne sortaient intacts que quelques valeureux. Ainsi la classe voyait-elle arriver avec appréhension l'ouverture de la saison des courses pédestres et espérait qu'une

tendinite perfide ou quelque mousson imprévue dans ces régions viennent contrecarrer miraculeusement les plans diaboliques de ce Spiridonien.

Alerté par quelques remarques de parents inquiets et de collègues un peu jaloux, Aristide qui n'aimait pas tricher vivait un cruel dilemme. Sa probité lui poussait à révéler une vérité somme toute assez honnête, mais il savait qu'il n'était pas bon de casser le merveilleux, l'imaginaire. On connaît le triste sort qu'enduraient dans l'antiquité les annonciateurs de mauvaises nouvelles ! Et puis, qu'adviendrait-il de leur motivation pour la mathématique s'ils découvraient que leur maître était un vil usurpateur de titres et de trophées ? Certainement leur enthousiasme disparaîtrait aussitôt faisant place à une sourde défiance pour toutes les démonstrations de son cours.

Il résolut donc de ne rien dire mais d'essayer de rejoindre l'image idéale accrochée à sa personne. Il redoubla donc d'énergie à l'entraînement, perdit du poids, et s'accrocha dans toutes les courses avec un courage que l'on peut saluer. Tous ces efforts furent amplement récompensés quand, la cinquantaine arrivant et par là même un changement de catégorie, il accéda enfin à un premier podium inespéré quelques années auparavant. Il pensait : ce sera le seul, non, bientôt ce fut une première place qui le vit enfin léviter rayonnant, pour quelques minuscules secondes, quelques centimètres au dessus du sol, sur la plus haute marche du podium. Les succès et les places d'honneur se succédèrent au grand désespoir d'Angélique qui voyait son meuble d'entrée se couvrir de coupes diverses, preuves de la vaillance de son époux, mais de bon goût souvent discutable. Les progrès se succédaient et on vit Aristide qualifié pour divers championnats de France et lauréat trois années de suite de l'éprouvant challenge Spiridon portant sur 20 redoutables épreuves.

Hélas pour autant Aristide ne pouvait revendiquer le titre glorieux que lui attribuaient ses élèves, de 'Champion de Marathon'. Mais le destin, on le verra tout au long de ce livre est patient et obstiné. Voici donc comment notre homme parvint, à l'insu de son plein gré, au statut glorieux de champion.

Non rassurez-vous il n'utilisa pas quelque pot belge puissant que lui aurait confectionné le collègue de chimie, pas plus qu'il ne prit un raccourci involontaire, bien que son sens de l'orientation soit alors très défaillant. La réalité est plus simple bien qu'autrement improbable et vous allez en juger très vite. La saison de course 2003 a été dure pour Aristide : des blessures, trop de compétitions. Toutes ces années de course d'un engagement intense l'ont épuisé, et c'est assez fatigué et avec un entraînement moindre qu'il se présente au marathon de Carqueiranne, support du championnat du Var cette année là.

Il a décidé de calquer sa course sur une collègue, Jackie, championne sur longue distance qu'il a accompagnée l'an passée avec bonheur sur le même parcours. Hélas dès les premiers kilomètres Aristide voit qu'il n'est pas dans le coup, son cardio est en sur régime, et il a peine à suivre la foulée aérienne de Jackie. Arrivé au semi ses forces le trahissent d'un coup, il est vidé et pour la première fois de sa carrière de coureur pense à l'abandon. Le retour vers le port sera un long calvaire, Aristide est doublé inexorablement par la longue file de tous ceux que, d'habitude, il domine facilement. Il ne tient que par l'idée de cette médaille de finisher qui l'attend au bout du combat, et cette promesse qu'il s'est faite il y a très longtemps de ne jamais faillir dans l'épreuve. Enfin c'est l'arrivée, sur la ligne ses camarades de club lui improvisent comme il est de bon ton dans ces moments là une hola ironique sous les cris de 'champion du monde !' mais il trouve l'élégance de faire naître un mince sourire sur son visage ravagé par l'effort. Après la douche et le ravitaillement il jette un coup d'œil furtif au classement, catastrophe, il est trente neuvième de sa catégorie, c'est la Bérésina !

Nous questionnons donc le lecteur, puisque la situation est claire et que les dés se sont arrêtés, quelle chance a maintenant Aristide ouvrant le journal au petit déjeuner du lendemain de découvrir qu'il vient de décrocher le titre de champion du Var sur une course qu'il a ratée complètement, au point de finir dans les profondeurs du classement ? Aucune me direz vous et bien sûr c'est ce que pense notre ami en découvrant dans la rubrique sportive l'article et la phrase en question.

Cela l'amuse fort car il pense aussitôt à une facétie informatique involontaire du préposé à la composition. Certainement un copier coller malheureux a fait perdre une liste entière, et Aristide se réjouit en pensant aux blagues que cette coquille va lui permettre de lancer. La réalité est tout autre, Aristide est bien champion du var, c'est ce que lui confirme le président du comité le lendemain, car la fédération est stricte, seuls sont pris en compte dans le classement les coureurs régulièrement licenciés à un club affilié à la FFA, à jour de leur cotisation, ayant couru avec les couleurs de leur club et s'étant bien sûr inscrits en tant que membre de ce club. Aucun des 38 prédécesseurs d'Aristide ne satisfaisant à ces critères impitoyables, c'est donc bien lui qui endosse régulièrement ce jour-là cette tunique de champion.

Et c'est ainsi vous le croirez ou non qu'Aristide entra définitivement et honnêtement dans la légende sportive de son lycée. Cependant tout n'était pas encore accompli, il restait à notre héros bien des échelons à franchir, bien des épreuves à réussir, et ce que nous découvrirons plus tard est encore bien plus invraisemblable que l'histoire pourtant véridique de ce championnat perdu gagné.

Gourous et rebouteux.

Avant d'aborder la suite des événements, et pour mieux décrypter l'étrange aventure qui va bientôt saisir Aristide, il apparaît nécessaire de faire encore un tour dans le passé, de s'enfoncer dans cette préhistoire où s'est forgé son destin de professeur de mathématiques. Comme on le verra, ce ne fut pas un long fleuve tranquille et plus d'un lecteur trouvera sans doute dans ce récit des échos profonds de son parcours personnel.

Nous gardons tous gravés en mémoire des instants apparemment dérisoires pendant lesquels nous avons cependant eu la conscience aiguë d'effleurer la part la plus intime et mystérieuse de ce que nous sommes. Voici trois souvenirs de petite enfance qui, pour Aristide, sont des portes plus que des clefs vers les racines fondamentales de son être.

Le premier s'est presque totalement évaporé de sa mémoire. Cela se passe dans un train, avec sa mère, et il y a là un jeune garçon qui consulte un livre de vocabulaire. Je crois qu'il est anglais, le livre ou le garçon, Aristide ne saurait vraiment le dire. Ce qu'il lui reste, c'est le perçu d'une admiration et envie intenses de lui ressembler, et qu'il y avait là, dans cette aspiration même, quelque chose d'essentiel pour sa vie à venir.

Le deuxième n'est pas lié à l'intellect. C'est une belle fin d'après midi et il remonte le chemin vers la maison, sur son petit vélo d'enfant. Aristide a jeté son pull sur son épaule. Il est seul. Un sentiment de liberté infini le bouleverse soudain.

Le dernier enfin : Aristide a passé un après midi de rêve et d'insouciance à jouer dans la campagne avec ses camarades, dans un petit village ensoleillé du haut var. Un dernier jeu leur fait découvrir un scorpion sacré aussitôt gardien d'un trésor improvisé dans un vieux mur délabré. Les voilà chevaliers en guerre. Fait prisonnier et pour prix de sa liberté notre héros doit dénouer un paquet de fils trouvé à terre. Il commence à défaire les liens avec bonheur mais soudain c'est son père qui vient le délivrer pour rejoindre la table familiale. Ici aussi dans cet épisode anodin et inachevé reste une impression d'avoir entrevu quelque chose de fondamental, la vision d'une dette ancestrale et inexpliquée et qui mettra beaucoup de temps à être réglée.

Aristide avait adoré l'école primaire et la découverte du calcul et collectionnait les premières places. Pour l'écriture et la lecture c'est sa mère qui s'en était chargée, à la suite d'une forte demande de sa part et à l'aide de la célèbre méthode Boscher. Aussi ne passa t-il qu'une brève matinée au cours préparatoire, rentré le matin par la porte des petits il fit le soir une sortie triomphante de la cour des grands. L'introduction de la multiplication fut l'objet d'un premier blocage dans l'apprentissage. Il contesta vigoureusement la venue de cette nouvelle opération qui allait selon son instituteur devancer largement cette brave addition à laquelle il s'était trop bien habitué. Le maître eut bien du mal à lui faire reconnaître sa supériorité.

Ce refus devant les nouvelles méthodes, Aristide le retrouva souvent avec étonnement tout au long de son parcours mathématique. Il n'aimait pas découvrir qu'il y avait mieux que les théories qu'il avait déjà apprivoisées, au prix de longues analyses et de pénibles efforts et était très critique et méfiant devant des nouveautés sophistiquées.

Un choc affectif important eut lieu à l'entrée en sixième. D'abord la révélation inévitable qu'il y avait au sein même de son village, à quelques rues de sa maison, des élèves bien plus doués que lui. Puis un premier problème sur les fractions le dérouta complètement. Son père réussit

cependant à bien le lui expliquer ce dont il fut très fier, car littéraire de formation il avait toujours gardé une certaine distance avec la mathématique, distance faite d'un subtil mélange de respect et d'indifférence. Aristide partageait donc avec lui cette opinion qu'il y avait dans cette discipline des élus et qu'il n'y avait à tirer ni gloire ni déshonneur dans ces luttes inégales avec les nombres. Ainsi dirigea t-il ses efforts pendant toutes les années collège vers des matières plus franches et plus nobles en regardant du même œil indifférent aussi bien ses échecs dans la science du nombre et de l'espace que quelques compréhensions fulgurantes.

En début de troisième il eut un étrange professeur. Il traînait avec lui une réputation de génie de la mathématique. Toute une partie de la classe l'avait pris pour Gourou et l'adulait. Il avait mis au point un test infaillible lui permettant de déceler le germe précieux du mathématicien potentiel. Aristide rata complètement cette épreuve mais cela ne l'alarma pas trop. Il pressentait une grossière erreur de discernement chez ce mage illuminé et l'avenir lui donna raison. Quand au magicien en question, il fut surpris, dit-on, tenant sur ses genoux une des élèves précoces qui s'éveilla soudain à la science jusqu'à accéder à la première place du classement. Erreur judiciaire ou non il ne termina pas l'Année dans cette classe.

Ce qui rassurait Aristide c'est qu'il n'avait jamais perdu totalement pied dans cette matière étrange. Il comprenait quelquefois très bien les raisonnements, surtout ceux de la géométrie, discipline reine à l'époque, mais souvent il se perdait complètement, en particulier dans les marécages des calculs algébriques. Le verdict du gourou ne fit donc que l'amuser.

Les deux premiers trimestres de seconde furent très chaotiques. Sa grande passion à l'époque était le 'flipper', et il gaspillait temps et argent de poche précieux à jouer au billard électrique dans les établissements accueillants de la basse ville de Toulon. Les résultats chutèrent donc de manière alarmante dans toutes les matières. Heureusement, en route vers une perdition certaine il connut son chemin de Damas. A la suite d'une réunion de parents Aristide appris que son père avait plaidé sa cause auprès des professeurs mécontents, argumentant du fait qu'il était encore petit. Cela le toucha beaucoup en pensant à la peine qu'il devait occasionner à ma famille, à l'image qu'ils avaient de lui et qui pouvait se briser douloureusement. Il résolut donc de me remettre sérieusement au travail.

Un deuxième point fut décisif. Alarmé par ses résultats très faibles en mathématiques ses parents se décidèrent à lui faire donner des cours particuliers. On leur conseilla un renommé professeur en retraite, dispensant industriellement tout au long de la journée ses conseils précieux. Ce brave homme n'était pas je pense un pédagogue plus doué que la moyenne. Le professeur en titre de la classe déployait beaucoup plus d'énergie et de patience pour enseigner les subtilités du calcul algébrique. Mais les faits étaient là : à un trimestre de la fin de l'année Aristide n'était pas fichu de factoriser correctement une expression.

Au premier rendez vous chez cet homme providentiel, celui ci demanda d'abord ce qu'Aristide ne comprenait vraiment pas.
«La factorisation ».
« Ah bon, et bien la factorisation, c'est ça… »
Suivirent quelque exemples, (pas plus percutants que ceux de son prof), quelques exercices (pas plus originaux que les classiques, car sortis tout droit des manuels habituels).
Mais là aussi les faits sont éloquents, cet homme avait en un tour de main redressé son dos malmené par des années de doute mathématique. Aristide sortit de ce rebouteux en sachant factoriser et à la grande surprise de son professeur, il termina le trimestre en tête de classe !

Sa classe de première fut exemplaire. Il travaillait en ascète, dans toutes les disciplines, avec acharnement et presque mysticisme et obtint le prix d'excellence.

Cependant il n'était pas dans la meilleure première du lycée, à cause de ses égarements de seconde. La physique qu'il venait de découvrir le passionnait également encore plus que les mathématiques. Il traînait encore de grosses lacunes dans ce domaine, pensant par exemple au grand désespoir de son prof qu'il y avait deux sortes deux nombres π, celui égal à 3.14 et le 180 degré !

La terminale fut très dure. A son époque (en 1966), seulement 30 pour cent environ des élèves de Math-elem eurent la chance d'avoir leur BAC en Juin.

C'est cette année-là qu'Aristide commença à vraiment aimer comprendre les choses en mathématiques et à suivre les raisonnements mentalement, sans l'aide de papier et crayon. Cet entraînement particulier qui s'est imposé ensuite naturellement au cours des années comme démarche indispensable dans cette discipline fut décisif pour sa progression.

C'est également à cette époque que se situe le vrai virage et où il commence à se définir pour la première fois plus scientifique que littéraire.

La Math-Sup était la suite naturelle de la terminale. Classe redoutable par la somme d'efforts imposés en maths et physique. Il comprenait assez bien tous les aspects théoriques mais il me fallait plus de temps pour être à l'aise dans les techniques de calcul.

A l'époque le prof de math semble lui aussi sur une autre planète. L'image de l'élu est encore ancrée dans son esprit : Cet extra terrestre, on peut lui présenter n'importe quel exercice, il sait tout faire ! Aristide ne sera donc jamais prof de maths. A la rigueur prof de physique, ça oui, cela semble plus à sa portée.

En tout cas pas ingénieur. Il est définitivement nul en dessin industriel et de construction. (En dessin d'art aussi d'ailleurs, et il revoit son prof de sixième qui avait consciencieusement fait sur le bureau deux tas des premiers dessins rendus : encore un couperet tombé prématurément !).

La décision est donc prise en fin de Sup, ce sera la fac, pour briguer un poste au concours d'élèves professeurs car son prof de maths de prépa a fini par rassurer les parents et lui donner confiance: si il pas l'étoffe d'un normalien, il peut espérer réussir au concours d'élève professeur du secondaire. Le voici donc parti pour la fac.

Ces années à la faculté Saint Charles à Marseille, de 67 à 73 sont pour Aristide sur le plan intellectuel resplendissantes. Un cours polycopié du professeur Raumel a joué un rôle essentiel. Toute la force de la théorie mathématique transpirait dans chaque page. Il y avait tout : les fondements de la théorie des ensembles, les concepts essentiels de l'Analyse élémentaire, les irrationnels, la construction des réels, tout !…

Et ce tout y était présenté conformément au grand courant Bourbakiste de l'époque avec rigueur, je dirais même excès de rigueur, et cela a orienté pour un bon bout de temps sa vision de la mathématique.

La rigueur, c'était donc cela qu'il venait chercher dans ce domaine : Des certitudes, des fondements, des bases solides, des règles précises et indiscutables. Accepté ce cadre rigide tout s'enchaînait merveilleusement, se mélangeait, s'ordonnait avec grâce. On voyait se construire la cité mathématique et on avait l'impression d'y participer activement, chacune des démonstrations comprises étant une pierre de plus à ce magnifique édifice.

Même l'axiome du choix si contesté, il l'apprit plus tard, par les constructivistes apparaissait comme un pivot inébranlable de ce royaume. Aristide remercie ses profs de ne pas leur avoir parlé alors de Gödel car cet élan qui le portait à cette époque aurait pu être définitivement brisé. Il est bon à certains moments de sa vie d'ignorer des choses trop profondes.

Aristide se souvient parfaitement de la première démonstration originale qu'il avait trouvée seul. C'était sur le théorème des valeurs intermédiaires et ce n'était en fait qu'une variante d'un schéma classique mais il apportait sa touche personnelle par l'intervention d'une suite bien choisie. A cette époque les tags n'existaient pas et avec un collègue ils avaient déclamé ce théorème des valeurs intermédiaires en déambulant dans les rues de Toulon. Moments d'exaltation et de jeunesse heureuse ! Comme on le lui avait dit depuis tout petit, la connaissance était la richesse essentielle et Aristide se réjouissait de s'enrichir chaque jour un peu plus.

Il devint vite très doué pour la recherche de démonstrations. A la fin de la première année de fac, sans la moindre indication sur une quelconque méthode, il établit facilement la preuve de l'équivalence des normes dans un espace de dimension finie. Plus tard, en maîtrise, il pouvait étudier tout un livre sur la théorie de la mesure en lisant seulement les en-tête de paragraphe, les énoncés de théorème et en imaginant avec succès toutes les démonstrations. On le voit, à force d'entraînement, de travail et de passion il était devenu un étudiant assez brillant, collectionnant mentions très-bien et souvent major de promotion.

Lorsque des tourments de la vie affective vinrent bouleverser ses certitudes, Aristide eut un moment la tentation de se réfugier à jamais dans ce monde abstrait où rien ne venait déranger une harmonie parfaite. L'idée l'effleura, heureusement vite repoussée, que la seule fréquentation de ces théories suffirait à combler ses attentes. Il aurait pu alors se perdre définitivement, comme ces navigateurs ou alpinistes en quête d'absolu, dans ce paradis blanc qui intriguait tant Michel Berger. L'intrusion magnifique d'Angélique dans sa vie bouleversa complètement et heureusement les données.

Il vit cependant avec tristesse arriver le temps des derniers certificats et l'échéance inévitable du métier. Peu préoccupé par la réalité il ne se soucia que tardivement des programmes effectifs du CAPES et de l'agrégation, ce qui eut pour conséquence des premiers essais peu concluants dans ces concours. Enfin il réussit à décrocher les précieux bagages, mais pas avec le brio que laissaient présager ses résultats d'étudiant.

Un autre point le chagrina également en fin de ce cursus. Il comprit bien tardivement qu'il gardait un esprit trop scolaire, passif, devant les connaissances engrangées. S'il avait de bonnes facultés pour circuler avec aisance dans des théories déjà élaborées, il n'avait malheureusement aucune capacité apparente pour imaginer quelque chose de neuf. Au dessus de lui le ciel de la création semblait désespérément vide !

L'année de stage en tant qu'élève professeur vint à son secours. Une des épreuves pratiques mettait dans l'obligation de composer un sujet pour une classe de Terminale. Une idée lui vint assez vite et il rédigea une progression assez originale, même un peu trop originale aux yeux d'un professeur chevronné qu'il avait consulté pour avis. Il mit donc au point un sujet plus modeste mais sa surprise fut grande quelques années plus tard de découvrir dans les annales du bac le premier essai pratiquement inchangé.

Aux catégories des gourous et rebouteux, il fallait donc rajouter comme dans toute profession celle des moines copistes enlumineurs. Aristide n'oublia pas la leçon.

Il comprit vite aussi qu'il était assez habile dans cet exercice particulier d'imaginer des jeux de piste ludiques et enrichissants pour les élèves. Il n'utilisa donc pratiquement jamais d'exercices tirés droit d'un recueil classique et une grande partie de son travail de professeur a consisté tout au long de ces années à faire du 'sur mesure' pour ses classes.

C'est ainsi qu'Aristide grandit et parvint à combler son vide créatif.

En 1976 le voilà jeune marié, jeune professeur au lycée Edgar Quinet à Marseille, juste en face de sa chère Université. Par un hasard de circonstances on lui propose d'effectuer un remplacement au pied levé d'une collègue de Terminale à l'autre bout de Marseille. Cette enseignante est en fait intégrée à une équipe de recherche pédagogique dans le cadre des I.R.E.M (instituts de recherche en enseignement mathématique). Ces centres ont été dans ces années glorieuses pour les mathématiques un creuset exceptionnel où les jeunes professeurs du secondaire ont pu côtoyer avec bonheur des chercheurs émérites dans un climat des plus convivial et enrichissant.

A l'I.R.E.M de Luminy une personnalité rayonne de manière exceptionnelle. Ceux qui ont eu le bonheur de rencontrer et d'écouter le professeur Jean Devaert à cette époque en ont été à jamais transformés. Professeur à l'Université puis en classe préparatoire, auteur de manuels renommés et d'articles pour l'encyclopédie Universalis, il possède une culture mathématique immense et éblouit son auditoire. Sur le plan humain son charisme est étonnant. Il dégage une force un respect et une gentillesse extrême rarement troublée par quelques coups de gueule tonitruants lorsqu'il s'énerve devant le conservatisme ou l'ignorance de ses jeunes disciples.

Ce qui surprend surtout ces jeunes professeurs qui ont connu les derniers mandarins de la fac, c'est d'abord bien sûr cette disponibilité, cette générosité et cet enthousiasme lorsqu'il parle des mathématiques. Mais c'est surtout la façon dont il en parle qui étonne profondément. Il y a là chez ce théoricien remarquable un comportement de mécanicien. Il met les mains dans le cambouis, démonte sous les yeux émerveillés les moteurs de la mathématique, montre comment ça tourne, fait ronronner les pistons de la convergence en laissant le plus possible de côté les grandes théories générales.

Il met vraiment de la vie dans la statique des théorèmes. Personne ne leur avait parlé en fac de vitesse de convergence, de rapidité de processus, d'accélération ou d'instabilité. Ils admiraient les théories comme des pièces de musée, sans oser trop les toucher. Ils avaient découpé des 'epsilon' en quatre pendant des années avec des baguettes précieuses et lui leur faisait découvrir une gastronomie incomparable. Leur vision des mathématiques et leur façon d'enseigner en furent complètement bouleversées.

Un jour Aristide lui apporte un sujet inspiré des méthodes qu'il nous a fait découvrir. C'est en fait, il le verra plus tard, une variante d'un procédé de Lagrange qu'il a redécouvert sur un champ particulier : l'approximation des racines carrées. Jean Devaert a l'extrême gentillesse d'apprécier son travail et de l'inclure dans une publication collective de l'équipe.

Aristide est sur orbite, dans ces années décisives il a trouvé un modèle idéal à suivre, un gourou sage et bienveillant, ainsi qu'un de ses terrains de jeu favori : l'étude des algorithmes. Cependant un événement important va bouleverser le tranquille quotidien dans lequel il se coule paisiblement.

La montagne aux écritures

La vie va entraîner Aristide loin de ses camarades de recherche et de ce travail d'équipe à jamais gravé dans son souvenir. Sa jeune épouse Angélique ayant réussi avec succès un difficile concours administratif doit rejoindre son premier poste à l'I.U.T du Creusot. Les voici donc en route pour la Bourgogne où ils passeront sept très belles années. La région est superbe, les gens attachants et de nombreuses amitiés se lient. Bientôt les voici parents de deux adorables filles et au jour où j'écris ces lignes c'est déjà l'anniversaire des vingt six ans de son aînée!

Les élèves de cette région sont très volontaires et attentifs. Tout comme le faisait Jean Devaert et à son échelle, Aristide essaie de les entraîner dans un tourbillon mathématique passionnant et réussit assez bien. Rien ne remplace la jeunesse ! Le temps passé, malgré plus de recul, de culture, d'expérience pédagogique et bien qu'il ait gardé grâce au sport une certaine vitalité, il constate aujourd'hui avec amertume qu'il est de plus en plus dur de passionner une classe en face de lui. Du moins est-ce l'impression forte qui le saisit, sans doute due à cette nostalgie du temps trop vite écoulé. Mais retournons dans ce passé ensoleillé.

Aristide continue à travailler mais maintenant en solitaire et sans documents sur les processus d'approximation. Un jour il trouve avec bonheur une belle technique générale permettant de faire converger plus vite une suite numérique donnée. Il l'envoie aussitôt à Devaert avec qui il essaie de rester en contact. Peu de temps après il s'aperçoit avec plus de confusion que de fierté qu'il vient en fait de retrouver le très classique procédé d'accélération d'Aitken et imagine la perplexité de Jean devant la lettre expédiée !

Il en est convaincu : un peu de naïveté, d'innocence, d'inculture peut être décisif dans une recherche. Cela peut permettre de s'aventurer sur des sentiers que des randonneurs avertis auraient délibérément négligés. Mais bien sûr, sans connaissances fondamentales, ce parcours ne restera qu'une simple ballade bucolique.

Sur le plan des connaissances, il a gardé cet appétit de savoir et de comprendre. Les nouvelles théories ne lui sont plus hostiles et il a au contraire une boulimie de découvrir. Une circonstance le pousse également dans ce domaine car parallèlement à son travail de professeur de lycée il assure également des cours de mathématiques à l'I.U.T, en génie électrique. Force est donc d'apprendre les subtilités de la transformée de Laplace, de revoir le calcul d'intégrales par la méthode des résidus, les séries de Fourier, etc…

L'année 1983 est à marquer d'une pierre blanche. Pour la naissance de sa deuxième fille bien sur, mais aussi pour un D.E.A de maths pures qu'il se met en tête de passer à trente quatre ans. Avec Jean Pierre, un collègue de Lycée, tout aussi passionné et amoureux de la mathématique ils s'inscrivent sur un coup de folie à l'Université Claude Bernard de Lyon. Six cent kilomètres par semaine pour découvrir émerveillés la théorie spectrale, les anneaux noethériens, la dimension de Krull, le mouvement Brownien. L'année sera belle mais dure ! Le diplôme est obtenu tout juste, grâce aux probabilités et un original mémoire d'algèbre.

Toute ces anecdotes sur le fil de sa vie n'ont j'espère pas trop découragé le lecteur. Mais cette narration s'inscrit de manière incontournable dans l'analyse du chemin futur. Nous arrivons heureusement au terme de ce premier parcours, au camp de base vers son Himalaya.

Ce subtil équilibre entre culture et inculture, Aristide le réalise pleinement à cette période de sa vie. On retrouve là les constantes premières : une certaine solitude, une soif de liberté, une envie d'apprendre, d'aller vers des régions inconnues, de dénouer les liens.

A cette époque il découvre Frison Roche et trois livres bien sûr le passionnent : La piste oubliée, La montagne aux écritures, Les rendez-vous d'Essendilène. Ces lectures d'adolescent attardé vont être décisives pour le premier pas accompli. Sans elles j'en suis sûr Aristide n'aurait sans doute jamais suivi la piste un peu folle de ses premiers calculs.

Comme les héros de ces romans il veut lui aussi au risque de se perdre emprunter le chemin inconnu de tous. Ici commence pour nous la véritable histoire.

On vous l'a déjà dit, Aristide avait retrouvé en solitaire le procédé d'accélération d'Aitken. Que dit ce principe essentiel bien que de démonstration relativement élémentaire ? Et bien en gros, si une suite numérique converge vers une limite l, on peut construire sous certaines conditions une suite auxiliaire bien choisie qui va converger vers la même limite l, mais beaucoup plus rapidement.

Un bel après-midi il lui prit la curiosité d'étudier à l'aide d'une simple calculatrice programmable (je crois bien que c'était une TI 81) le comportement de suites 'auto accélérées par ce procédé'. En bon analyste, après quelques tâtonnements il trouva la bonne ouverture pour cette exploration et les paramètres à observer. A sa stupéfaction, l'examen d'un certain quotient lui fit apparaître une constante familière liée directement à la base des logarithmes népériens. Il se souvient avoir remercié le ciel de lui faire découvrir ce qui pour lui semblait une vraie merveille : voir le nombre 'e' jailli tout droit des profondeurs du procédé d'Aitken !

(Malgré les années il faut porter au crédit d'Aristide qu'il a toujours gardé cette fraîcheur enfantine de s'étonner de ces occurrences magiques courantes en Analyse).

Il lui restait à expliquer ce phénomène, ce qui ne lui fut pas très compliqué vu son entraînement intense à l'époque pour ce genre de calculs. De cette approche il tira aussi un algorithme commode et rapide pour évaluer la fonction dite Gamma incomplète. Il y avait donc quelque part un lien subtil entre le procédé d'accélération d'Aitken et la fameuse fonction Gamma qui lui devenait de plus en plus familière de par son enseignement à l'I.U.T sur les fonctions spéciales.

Une des facultés que développe le mathématicien est cette aptitude particulière à reconnaître des similitudes dans des situations a priori sans liens particuliers. La décomposition en série apparaissant dans l'étude précédente lui renvoya un écho familier. Parmi les calculs d'une intégrale classique, il en connaissait un qui consiste à découper l'ensemble des réels en intervalles de longueur π, ce qui conduisait à une décomposition voisine de celle donnée par Aitken. Il eut alors l'idée d'appliquer ce principe de découpage pour évaluer la mystérieuse transformée de Laplace de l'inverse de la fonction Gamma, car apparaissait naturellement par cette technique la série mentionnée plus haut. L'ange de l'intuition l'effleura alors plus intensément et il ressentit la force de son aile légère.

Il en était certain maintenant, en se lançant dans cette voie il allait forcément tomber sur une formule intéressante, il y avait assez de richesse dans l'idée de départ pour assurer une suite heureuse. Cette conviction, cette envie d'arriver l'accompagna tout au long des méandres de ses calculs. Il tenait la piste, c'était sûr et il traînait derrière lui l'ombre du héros de Frison

Roche, dans le dédale du Ténéré. Nous passerons les détails de cette longue traque, le lecteur initié y verrait la trace de cet entêtement à avancer sans savoir où vraiment arriver. Aristide utilise toutes ses réserves, brûle tous ses vaisseaux, tout l'arsenal classique y passe : intégrations par parties, changements de variables, formule des compléments, commutation des intégrales, théorèmes de Fubini, de Beppo Levi, etc….

Il avance, avance inexorablement jusqu'à atteindre enfin une première oasis, une expression relativement agréable de cette transformée de Laplace. Mais il sent que là n'est pas vraiment le but. Ce n'est qu'une halte. Il reprend donc ses calculs et continue avec obstination à intégrer, à permuter les variables, pour voir sans fil directeur précis jusqu'où toute cette énergie déployée peut l'entraîner, pour la beauté du geste mathématique.

Enfin, et là aussi il se souvient avoir remercié le ciel encore plus intensément pour ce cadeau, les calculs s'éclaircissent et soudain surgit une formule claire, limpide, en un mot agréable au regard de tout mathématicien un peu averti. Il reste là à la contempler, surgie de sa feuille telle la Vénus mathématique chantée par le père d'Emmanuelle. Aristide en est quasiment sûr, personne n'a vu cette beauté avant lui. Je vous la donne donc, telle qu'elle lui est apparue :

$$\boxed{\frac{1}{\ln(p)} = \frac{1}{p-1} + \int_0^{+\infty} \frac{dx}{(x+p)[\ln^2(x)+\pi^2]}}$$

Il est vrai et il s'en aperçoit assez vite, un chemin plus direct permet d'obtenir cette égalité. Il suffit de prendre un contour dans le plan bien choisi, d'appliquer la méthode des résidus, et l'intégrale en question livre ses secrets. Mais encore faut il une nécessité quelconque qui pousse à s'intéresser à elle ! Il se rassure donc et se dit que lui seul à ce jour connaît l'itinéraire précieux qui conduit vers cette source claire. Il lui semble alors qu'il a atteint mon but, réalisé un de ses rêves d'éternel adolescent, mais comme on le verra bientôt il n'a fait alors que commencer sa quête initiatique.

Arrive l'été suivant la découverte. Aristide a rassemblé ses résultats essentiels, et les présente par l'intermédiaire d'un de ses anciens collègues à un professeur de la faculté Saint Charles. Son intention est de peut-être commencer une thèse, sur la base de ces premiers travaux.

Hélas la déception est rude. Il comprend vite à demi-mot que ses calculs ne sont que des bricolages, certes un peu éclairés, mais bien éloignés des terrains académiques de la recherche sérieuse. Il range donc un peu tristement son précieux cahier dans l'armoire aux beaux souvenirs et revient d'un cœur léger et apaisé vers sa tendre famille et ses chers élèves du Lycée. Suivent de très belles années où sa vie d'homme continue à se construire étapes par étapes, pendant lesquelles son parcours pédagogique se diversifie au gré des classes, qu'alternent exaltations et déprimes comme nous l'avons vu dans les pages antérieures.

Le cours du destin on le sait est tantôt vif comme un torrent impétueux, tantôt paisible et patient comme un fleuve méandreux. Il faudra donc attendre près de vingt ans pour que la belle au cahier dormant se réveille et révèle enfin à Aristide émerveillé toute sa beauté.

Les trompettes de cette résurrection avaient déjà retenti une première fois, on l'a vu tout au début, à Valladolid. C'est encore en terre espagnole que le deuxième coup du sort fut asséné.

Tournez la page et vous entendrez la voie puissante de Queen l'annoncer.

Barcelona…. !

Après ce bel épisode Bourguignon, Aristide revient dans le midi en 1986. Au cours d'une inspection son travail original est remarqué et il a la chance et le bonheur de se voir confier la préparation aux épreuves orales du CAPES interne de mathématiques. Ce travail le passionne aussitôt, il y retrouve l'écho des années d'I.R.E.M et essaie à son tour de communiquer son enthousiasme et son amour des mathématiques à mes collègues. Enfin quelques années plus tard on lui donne la charge d'une classe préparatoire aux écoles d'ingénieur, classe dans laquelle il s'apprête à achever sa carrière. Il n'a toujours rien perdu malgré le temps semble t-il de ces pulsions fondamentales qui l'ont toujours animé, de cette soif et cette joie d'apprendre, de comprendre, d'expliquer. Il continue donc à se cultiver, à revoir les théories qui pourraient s'évaporer par le manque de pratique, à découvrir de nouveaux champs, à imaginer encore et encore des sujets originaux ou des documents de synthèse pour ses jeunes collègues.

On pourrait cependant croire que le temps de la recherche est passé définitivement, mais un événement imprévu va venir bouleverser ce quotidien tranquille et relancer de manière inattendue Aristide vers cette piste oubliée.

C'est ici que l'histoire rebondit et devient vraiment intéressante.

Au début décembre 2005 Angélique parvient à décider son frileux voyageur de mari à partir pour un week-end à Barcelone, excursion organisée pour les personnels de l'Université de Toulon où elle exerce à présent. Le premier soir le hasard par le biais d'un serveur répartissant autoritairement les convives les voit réunis autour d'une petite table de quatre avec un couple charmant, deux professeurs d'Université : Vodcek chercheur en mathématiques et son épouse Micheline. Aristide ne connaît pas Vodcek mais il est aussitôt fasciné par ce personnage hors du commun. Il y a chez Vodcek un appétit de vivre, une aptitude à la communication, une générosité spontanée qui vous plonge aussitôt dans l'optimisme. La sympathie s'installe donc très vite surtout lorsque Vodcek découvre qu'Aristide est également matheux et oh surprise qu'il connaît un peu (très peu !), les approximants de Padé, son domaine de recherche privilégié. Le vin aidant, Aristide est grisé par ce climat convivial et se laisse aller pour briller un peu devant Angélique à évoquer ses essais de recherche sur la fonction Gamma. Le dîner et ceux qui suivirent, la visite à Barcelone ville éblouissante, tout fut idyllique pendant ce trop court séjour et comme il se doit dans ces conditions on fit la promesse de se revoir !

Sur tous nos chemins de vie il y a des sentinelles, elles attendent patiemment et sûrement notre passage. Elles ne sont pas surprises de nous rencontrer enfin, même si aucun rendez vous précis ne leur avait été signalé. Elles nous reconnaissent aussitôt sans jamais nous avoir vus et nous ne sommes pas étonnés de les trouver brusquement si familières, comme si nous nous connaissions depuis une éternité.

Cher Vodcek, grâce à toi Aristide a repris son bâton de pèlerin, il a repris le chemin qu'il avait avec un peu de nostalgie abandonné de longues années avant. Un ressort s'est déclenché dont tu as involontairement actionné le mécanisme. Sans doute simplement par ce regard chaleureux et bienveillant que tu portes naturellement sur les gens que tu rencontres et qui leur donne soudain force et surtout confiance.

De retour à Toulon Aristide se plonge dans le cahier des souvenirs. La reprise est un peu douloureuse, car il n'avait pas rédigé toutes les démonstrations et passe du temps à retrouver des preuves qui lui semblaient évidentes à l'époque. Mais les réflexes reviennent assez vite, il est surpris de voir que les idées se mettent à nouveau à s'enchaîner suivant un mécanisme bien familier. Comme on le dit en sport, il retrouve des sensations.

Très vite il obtient des choses qui lui semblent intéressantes : une approche originale des polynômes de Bernoulli par exemple. Les idées commencent à arriver naturellement, presque malgré lui au moment de dormir et le voilà parti pour quelques nuits blanches.

Vodcek lui a redonné confiance et un autre élément va jouer dans ce sens. Il y a vingt ans la toile n'existait pas. Aujourd'hui on peut d'un simple clic aborder les vastes terrains des connaissances planétaires. Par curiosité il cherche une quelconque trace de sa formule oubliée. Dans aucun catalogue, sur aucun site mathématique il ne trouve une quelconque expression de la constante d'Euler en parenté directe avec elle. Aristide est rassuré, personne n'a semble t-il trouvé son trésor gardé précieusement par quelque scorpion bienveillant.

Presque un mois a passé. A l'occasion du réveillon voilà nos deux époux en Camargue avec leurs amis de trente ans Patrick et Edwige.

Patrick a toujours été un moteur pour Aristide, un modèle, sur le plan du sport, des mathématiques, Aristide a toujours essayé de le suivre, et bien sûr de l'égaler quelque fois car il en est certain, il ne peut subsister d'amitié véritable sans un subtil équilibre des qualités et compétences. Aussi bien sûr, plus que par le champagne et le bruit de la fête, Patrick est vite saoulé par son ami qui lui relate dans le moindre détail la reprise de ses bricolages. Il lui faudra faire preuve de beaucoup de patience pendant tout ce séjour. Mais d'une de leur conversations, devant les arènes d'Arles je crois le matin du réveillon va surgir une idée qui sera décisive. Dans les calculs d'Aristide interviennent déduits de la formule initiale des coefficients particuliers. Il lui vient soudain l'envie de les écrire comme moments d'une mesure sur l'intervalle standard [0,1]. Un banal changement de variable conduit à cela et on obtient immédiatement ce nouveau regard vers ces constantes.

A nouveau Aristide ressentit de manière certaine, comme il y a vingt ans, la présence douce et rassurante de l'ange de l'intuition. Sa réalité s'imposa, car comment expliquer sinon le soudain bonheur qui illumina Aristide au moment où cette idée apparemment anodine lui venait à l'esprit. Ainsi pensait le grand Meaulnes, à l'approche du domaine mystérieux où il allait bientôt rencontrer Yvonne de Galais :

_Tant de joie, se dit-il parce que j'arrive à ce vieux pigeonnier, plein de hiboux et de courants d'air !...

Aristide était en fait resté fidèle et un peu prisonnier de sa vieille obsession d'obtenir de nouvelles expressions de la constante d'Euler. Aussi pensa t-il que l'intervention de polynômes orthogonaux reliés à ces moments pourrait donner une piste intéressante. Encore fallait-il trouver ces polynômes ! On a déjà évoqué l'entêtement du chercheur. Quoi d'autre a donc poussé un après midi de Janvier Aristide à se lancer dans la recherche de ces polynômes orthogonaux ? A bien réfléchir cette tentative ne pouvait être que vouée à l'échec puisque l'on n'a pas d'expression explicite simple des moments en question. Il alla cependant au charbon et heureusement pas comme il y a vingt ans avec sa simple calculatrice TI81 mais avec le puissant bulldozer qu'est le logiciel de calcul formel MAPLE. Mais quelle intuition ou simplement quel attrait du caché l'a fait persévérer dans les premiers calculs qui semblaient

impénétrables, et lui a fait entrevoir qu'il y avait au bout de ce tunnel un filon précieux ? Nous ne pouvons pas malheureusement suivre dans le détail le long chemin qu'Aristide suivit cet après-midi de Janvier. Cela découragerait bien d'un lecteur non initié aux beautés de l'Analyse mathématique. Contentons nous de dire, au risque d'en ennuyer plusieurs, qu'il détermina d'abord purement expérimentalement une première série de six polynômes orthogonaux. Puis examinant les coefficients de ceux-ci avec la patience d'un joueur de Sudoku il essaya de voir si une certaine régularité s'inscrivait en filigrane dans la toile de cette première esquisse et s'il pouvait déceler un quelconque code qui serait la clef des polynômes suivants. Aidé d'un outil remarquable trouvé sur Internet : l'encyclopédie en ligne des suites entières, Aristide parvint à casser ce code hermétique et trouva des formules simples pour évaluer cette fois tous les polynômes suivants. Il programma alors le calcul et vérifia l'orthogonalité qu'il devait atteindre. A sa grande joie, aussi loin que l'ordinateur pouvait pousser les calculs, cette relation d'orthogonalité était toujours vérifiée.

Ici se situe le grand clivage qui sépare la raison du mathématicien du bon sens humain courant. Un mathématicien n'est jamais satisfait de voir que quelque chose semble toujours fonctionner, il veut comprendre pourquoi cela marche et n'est pleinement content que lorsqu'il a enfin touché l'essence même du phénomène étudié. Il n'est pleinement rassuré et heureux que lorsqu'il a enfin la preuve tangible et clairement compréhensible que tout cela va effectivement continuer de manière pérenne. Ainsi bien qu'Aristide avait semble t-il trouvé la bonne clef, qu'il voyait se construire la famille des polynômes désirés et inespérés, il se consumait de ne pas pouvoir l'expliquer.

Cependant, en imaginant la suite des conséquences de cette hypothèse, si celle-ci se validait effectivement, il en déduisit un résultat intéressant concernant des approximants de Padé d'une fonction logarithme. Or ces approximants peuvent être obtenus par une voie plus classique. Aristide constata que ses résultats étaient en cohérence parfaite avec celle-ci et la présomption de justesse de son code fut donc confortée fortement. De plus il pouvait maintenant donner un nom aux polynômes surprenants qui avaient surgis de ses calculs, ils coïncidaient en effet trait par trait avec les polynômes de seconde espèce associés à ceux dits de Legendre.

Ici nous risquons définitivement de perdre nos derniers lecteurs non matheux peinant désespérément dans les méandres de cette enquête policière dans laquelle ils ont sans doute du mal à distinguer l'objet du crime, la victime, le ou les coupables et ce que sont les preuves en question. Nous ferons donc court en disant que malgré ses forts soupçons d'exactitude, Aristide n'avait toujours pas réussi à justifier, devant la haute cour de juridiction mathématique, la validité de sa méthode de calcul.

Le lecteur perspicace aura cependant remarqué un indice troublant : l'enquête d'Aristide l'avait conduit inexorablement vers les terres de son nouvel ami Vodcek : la théorie des approximants de Padé.

Or il faut savoir que le territoire mathématique est immense, que la théorie mentionnée ci-dessus n'occupe qu'une minuscule portion de l'Analyse, un des vastes continents de cette gigantesque sphère en expansion constante. Un grand nombre de professeurs de lycée ignore complètement son existence. Bref, c'est Monaco à l'échelle du système solaire. Il est donc extrêmement étonnant que quelques semaines seulement après avoir rencontré Vodcek, Aristide se promène déjà dans son jardin suite à une investigation commencée il y a vingt ans et dont le dossier est resté soigneusement fermé. Manifestement ce généreux polonais, grand buveur devant l'éternel n'était pas là par hasard.

Colombo mène la danse

Aristide avait une admiration sans bornes pour l'inspecteur Colombo. Nul doute, c'était lui qui avait reniflé le premier un alibi foireux dans l'affaire du grand théorème de Fermat et avait renvoyé Wiles à une réclusion forcée jusqu'à ce qu'il s'acquitte enfin de sa dette, et sorte glorieux et blanchi, grâce encore à notre fin limier. Oui Aristide en était certain, il y avait chez cet homme l'étoffe d'un mathématicien de génie, et si ses nombreuses affaires lui avaient laissé un peu de temps libre il est clair que les conjectures de Goldbach ou de Riemann n'auraient été qu'un jeu d'enfant pour lui.

Aussi, au grand désespoir de son épouse, Aristide cultivait le style de son inspecteur favori. Angélique se désolait donc jour après jour de voir partir pour le lycée un mari toujours mal coiffé, au volant de sa vieille Renault sans âge et cabossée qu'il se refusait obstinément à abandonner. De même, le traditionnel Chili qu'Aristide exigeait tous les samedi soir au 'Rancho' avant la séance de cinéma n'était plus très bien apprécié.

A la décharge d'Aristide il faut signaler que l'influence de l'inspecteur sur l'intellect de notre héros était remarquable. Chaque fois que notre enseignant bloquait sur un point un peu délicat d'une question, il invoquait son idole, et tout comme Sherlock trouvait inspiration dans le violon ou quelque substance puissante bien qu'illicite, Aristide ne manquait pas, par un mimétisme magique qui lui rendait soudain l'œil plus vif bien qu'à demi clos, de résoudre victorieusement l'énigme maligne. On comprend donc mieux pourquoi, pendant tous ces longs soirs où il cherchait inlassablement la preuve formelle de l'orthogonalité de ses polynômes, on voyait Aristide à sa table, affublé d'un imperméable jauni, se grattant la tête devant ses papiers brouillons tachés de sauce d'haricots rouges. Mais cette fois l'ennemi était rusé, et l'affaire se présentait mal.

Voyant que les choses s'enlisaient, Angélique une fois de plus essaya de faire réagir son époux. A force de persuasion elle arriva à le convaincre de s'inscrire à un cours de danse pour débutants, chose à laquelle Aristide s'était engagé depuis très longtemps mais dont il avait toujours su retarder l'échéance. Il se savait en effet, gauche, timide et maladroit et était sûr par avance d'être incapable de mémoriser le moindre motif chorégraphique, fût-ce celui de la danse des canards ou de la chenille. Mais l'Amour fait faire de grandes choses et heureusement pour Aristide le cours s'adressait vraiment à de grands, nous dirons même très grands débutants. Aussi notre ami fut-il agréablement surpris après quelques séances laborieuses, et de nombreuses répétitions à la maison, d'arriver à maîtriser le pas de base du rock et d'enchaîner quelques passes élémentaires. Etonnement aussi d'arriver à tenir dans ses bras sans le moindre trouble des femmes inconnues, certaines allant même jusqu'à dire qu'Aristide menait très bien la danse.

Ces séances donnèrent donc grande confiance à Aristide en même temps qu'elles le distrayaient et apportaient à son esprit une pause salutaire. Autre bénéfice notoire, le cours finissant trop tard, Angélique échappa enfin au traditionnel chili et le Rancho fut remplacé avantageusement par la cafétéria d'Ikea ou le Mac Do jouxtant le cinéma.

Tout ceci fut plus que bénéfique, aussi bien pour notre couple que pour la traque inlassable que menait le chef de famille. Aristide progressait et un premier indice l'entraîna bientôt sur une piste étonnante. Alors qu'il examinait l'évolution des carrés des normes de ses polynômes

pour la mesure de Lebesgue, il eut la surprise de voir soudain apparaître au dénominateur des fractions évaluées, la suite naturelle des nombres premiers, qui défilait en bon ordre devant ses yeux étonnés. Il faut préciser au lecteur non initié que ces nombres sont dits premiers, car ils n'ont pas de diviseurs propres et entrent dans la décomposition en produit de tout entier. Ce sont en quelque sorte les briques de base, les atomes des nombres élémentaires. Ils étonnent les mathématiciens depuis la haute antiquité car leur répartition sur la scène des entiers est des plus bizarres. On sait qu'il y en a une infinité et la connaissance de très grands nombres premiers est précieuse pour élaborer des méthodes de cryptage et protéger ainsi par exemple vos codes de carte bancaire. Leur répartition apparemment aléatoire est cependant étroitement liée, par l'intermédiaire de leur densité, à la célèbre fonction logarithme et on les soupçonne à l'heure actuelle d'intervenir de manière décisive dans les fondements-même de la physique des particules.

Aristide savait tout cela. Aussi l'apparition sur la scène de ces nombres le fascina et il pensa aussitôt à Alain Cones. La France est connue sur le plan mondial, et depuis très longtemps, pour être une pépinière de mathématiciens de génie. Alain est l'un de ceux là. Il est titulaire de la très prestigieuse médail-Fields, distinction équivalente à celle du prix Nobel, et qui n'est décernée qu'à des mathématiciens ayant obtenu, avant l'âge fatidique de quarante ans, des résultats de première importance. Cones l'avait décrochée à la suite de ses travaux de classification sur les algèbres non commutatives et travaillait maintenant, si Aristide avait bonne mémoire, sur la conjecture de Riemann et les théories de grande unification de la Physique. On disait qu'il avait presque abouti dans l'élaboration d'un modèle de mécanique quantique basé précisément sur une répartition particulière de ces nombres premiers.

Aristide était troublé, car les quantités qu'il avait examinées étaient en fait des intégrales qui pouvaient se traduire sur le plan physique comme mesurant des niveaux d'énergie. Il savait aussi qu'à la base de la toute nouvelle théorie des cordes, autre voie prometteuse vers la grande unification de la physique, il y avait une observation de Veneziano, concernant un parallèle étonnant entre certains niveaux d'énergie dans les interactions fortes et des constantes apparaissant dans des calculs purement mathématiques. Une simple observation, on vous l'a déjà dit, ne satisfait pas un mathématicien. Malgré tous ses efforts Aristide ne parvenait malheureusement pas non plus à expliquer cette intrusion des facteurs primaires. Une phrase lui revint soudain : « Qui cueille une fleur dérange une étoile », et il pensa un instant aviser Cones de sa découverte, mais un prof de lycée de province ne peut distraire ne serait-ce qu'un instant une étoile médail-Fields, du moins c'est ce que l'on avait appris à Aristide depuis son plus jeune âge. Il chassa donc vite cela de son esprit et se consola en pensant que l'explication était peut-être en fait élémentaire, sans doute une simple application du théorème de Wilson, en somme une banale propriété à la portée de tout arithméticien de base.

Les Vendredi de danse à deux se succédaient, et nos deux amoureux, sur les airs de 'return to sender' ou 'hound dog', enchaînaient avec élégance et enthousiasme les demi-tours, enroulés, traversées diverses. Un samedi matin où il devait se rendre au lycée pour surveiller le devoir d'anglais d'un collègue, Aristide se réveilla avec la bizarre impression qu'il s'était trompé grossièrement de polynômes. Il lui semblait qu'il avait calculé toute la nuit et que la lumière s'était clairement faite à un moment, malheureusement la mémoire lui faisait défaut, restait seul le souvenir de quelque chose d'essentiel qu'il ne fallait pas laisser passer. L'ange le suivit tout au long du trajet habituel et se pencha légèrement sur son épaule lorsque dans la classe Aristide sortit son précieux cahier et recommença ses calculs. Calmement il reprit le calcul de ses intégrales d'énergie, mais pondérées cette fois par la mesure qui l'avait mis sur la voie des polynômes de Legendre. Et là, soudain, il n'en croit pas ses yeux, les résultats coïncident

exactement avec ceux obtenus, au sens de la mesure de Lebesgue, pour les polynômes primaires associés.

Une égalité de mesures est un régal pour un analyste, il appelle cela goulûment une isométrie, et ce seul mot fait déjà saliver Aristide. Il le voit mais ne peut le croire. Lui Aristide, obscur professeur perdu dans une humble classe de province, devant ses élèves en train de plancher, vient de déceler une isométrie fondamentale clef sans doute de bonheurs indicibles pour le commun des mortels. Dans la voie lactée des transformations il a eu la chance d'apercevoir une pâle étoile qui n'a pas encore été nommée, identifiée.

De retour à la maison il s'efforce au cours du dîner lui l'agité, l'impatient, l'impétueux et bouillant Aristide, de garder tout son calme. Peut-être veut-il aussi retarder l'instant fatidique de la vérification numérique. Mais l'après-midi il fonce sur l'ordinateur et programme les procédures adéquates, la transformation, les deux normes. Il commence à tester et catastrophe, rien ne marche. Même pour les premiers termes alors que le résultat est lui, certain par une vérification théorique évidente. Ouf il se rassure, dans sa fébrilité il a mal défini une procédure, dans l'interface s'est glissée une variable affectée ! Enfin il peut tester le caractère isométrique pour la fonction sinus dont la transformée est abominable, ça ne peut pas marcher, il est impensable que les deux mesures coïncident, pourtant cela doit être, Aristide l'a bien prouvé ce matin ! Aristide valide la touche entrée, les calculs sont lancés et le verdict va tomber inexorablement.

Ouf, les deux résultats coïncident, jusqu'à six décimales, car vu les singularités des mesures, Aristide est obligé d'intégrer entre 0.00001 et 0.99999 pour que son logiciel de calcul daigne lui donner un résultat. Test réussi aussi pour la fonction exponentielle ! La formule est bonne. Comme Colombo notre professeur appelle sa femme. Angélique, littéraire pure, a du mal a saisir tous les détails mais comprend bien qu'il y a là une conjonction de calcul troublante. Cependant elle ne s'en émeut pas pour si peu et retourne vite à ses occupations. Réaction saine, normale, qui fait vite redescendre Aristide sur terre.

Qu'importe, Aristide est comblé, il va chercher une bière au frigo qu'il déguste tranquillement dans le salon. Face à lui son ami l'inspecteur, les pieds sur la table, lui sourit, un verre à la main.

« Mais non je t'assure Aristide, cette fois je n'y suis pour rien, ah mais quand je vais raconter ça à ma femme, elle ne va pas en croire ses oreilles ! Au fait donne-moi un peu l'adresse de ton cours de danse, cela fait trois fois qu'elle me relance à ce sujet. »

Aristide joue et gagne

Ravi de sa découverte, Aristide décida de la faire partager au plus tôt. Le bon (certains diront le mauvais) côté de l'ère informatique dans laquelle nous venons d'entrer est cette facilité de toucher rapidement et facilement par l'intermédiaire de la toile un public assez étendu. Le site de l'union des professeurs de spéciale était un terrain idéal pour échanger des points de vue mathématiques divers. Aristide compila donc rapidement ses derniers calculs, et par l'intermédiaire d'un collègue expert posta une note sur le forum du site décrivant les aléas et l'aboutissement des travaux que nous connaissons. Cet article fut téléchargé un nombre conséquent de fois, mais Aristide n'eut cependant aucun écho à cet envoi.

Mais nous devons au lecteur la vérité, et les attentifs l'ont déjà remarqué, lorsque Aristide envoya cette lettre, il n'avait toujours pas démontré que les polynômes obtenus étaient bien les secondaires de Lebesgue. Il avait seulement tiré de cette hypothèse une relation isométrique des plus intéressantes et était conforté par une forte intuition et les concordances numériques obtenues que tout cela s'expliquait simplement par le biais des approximants de Padé. Aristide qui était un peu joueur dans l'âme tenta donc un gros coup de poker : il gomma sans hésitation les passages concernant ses essais infructueux de démonstration et mit en place une phrase laconique où il annonçait sans trembler que la clef de la preuve résidait de manière évidente dans ces approximants.

Comment expliquer cet écart de notre ami, lui que l'on a vu depuis sa jeunesse respecter méticuleusement la rigueur, la droiture, la justesse de l'argument ? Un grand besoin de liberté certainement, l'envie de peindre à son tour affranchi du joug des canons classiques et vénérables. Mais il faut citer aussi l'exemple récent d' Apéry qui venait d'apporter à la communauté mathématique, par des tours de sublime magie dont l'académie interdit la pratique, une preuve étonnante d'irrationalité demeurée longtemps mystérieuse.

Rigueur et intuition, tout mathématicien est tenu de trouver le subtil équilibre entre ces deux fondamentaux de son art. Aristide, le très sérieux étudiant soixante-huitard faisait à plus de cinquante ans sa crise d'adolescent et revendiquait enfin la libre et légère plage du rêve sous les lourds pavés des maîtres sentencieux.

Hélas on ne se libère jamais complètement de sa morale interne gravée définitivement dans le disque dur de notre inconscient. Aristide comprit vite qu'il n'aurait de paix intérieure qu'après avoir obtenu une preuve décisive de ses affirmations, même si sa certitude sur la validité était maintenant quasi définitive. Il se remit donc au travail. Pendant quelques jours il se contenta de dresser mentalement le schéma de la preuve, notamment pendant son jogging régulier. Enfin un après-midi il se mit à sa table, avec des sueurs froides car il craignait de tomber sur des approximants qui soient seulement de type Padé, ce qui ne lui aurait pas assuré, vous l'avez bien compris, l'unicité nécessaire à ce qu'il affirmait. Heureusement tout se passa à merveille, au poil près, au degré demandé exigé, pas un de moins et pas un de plus ! De plus il voyait apparaître clairement une première généralisation, un couplage entre les transformées de Stieltjes suffisant pour étayer la délicate orthogonalité et le caractère isométrique associé. Il ne restait plus qu'à restructurer la note précédente et l'envoyer pour publication éventuelle à l'union des professeurs de spéciale.

Cette dernière épreuve effectuée avec succès, Aristide se sentit enfin prodigieusement libre et heureux. Comme il l'avait écrit en fin d'article, il n'était pas du tout sûr que son résultat soit vraiment original, et d'autres avaient sans doute avant lui abordé ces contrées numériques et poussé bien au-delà leur exploration, chaussés de bottes de géant. Mais ce qui ravissait Aristide, c'était ce chemin parcouru, qu'il se repassait en boucle inlassablement : sa première incursion dans le Ténéré, la vision de l'étonnante formule gravée sur la falaise abrupte, le long sommeil de cette belle endormie, puis la rencontre avec Vodcek, la remise en route du chercheur d'inutile, l'ange des arènes d'Arles, le cours de danse, Colombo… Ce parcours là c'est sûr n'appartenait qu'à lui, personne hormis Aristide n'avait jamais suivi cette piste étrange. Il était, c'était certain, le destinataire unique et privilégié de ces signes qui l'avaient mystérieusement et sûrement guidé dans ce long voyage initiatique. Sa quête achevée il pouvait enfin se reposer et passer le flambeau à ceux qui voudraient bien suivre la piste.

Il allait donc enfin reprendre paisiblement le cours de ses distractions favorites un peu délaissées, ses courses à pied, son jardinage, ses divers bricolages, réviser plus intensément ses figures de tcha-tcha-tcha, tangos ou passos divers, revoir ses bons vieux westerns de la dernière séance confortablement installé dans le canapé du salon, sirotant un non moins bon vieux whisky, lire et relire Tintin au Tibet ou La saga des gaffes de Gaston, bref tous les grands classiques qui l'accompagnaient et le ravissaient depuis sa jeunesse qu'il n'imaginait pas perdue et lui faisaient croire un moment que le temps s'était figé et que les années ne se dénombraient plus.

Cette année-là les élèves d'Aristide formaient une promotion assez exceptionnelle, aussi bien sur le plan du niveau que celui de l'attitude : intelligents, motivés, aimables, souriants, malicieux, bref resplendissants de jeunesse, de spontanéité, de joie de vivre et portant, ce qui ne gâchait rien, un regard indulgent sur leurs vieux professeurs. Aristide se devait donc d'être à la hauteur. Sa recherche fut l'occasion de montrer qu'il avait gardé un peu de fraîcheur et ils eurent la gentillesse de le croire sur parole et de colporter quelques bruits qui renforcèrent la légende de notre ami.

L'accueil des collègues fut mitigé une fois de plus. Il surprit souvent des regards goguenards, des rires étouffés, et plus d'un bel esprit lui demanda s'il pensait à la médail-fields. Heureusement il y eut aussi des encouragements sincères, des sourires complices, et des paroles amicales parmi ses plus fidèles.

Tout ceci pensait Aristide, allait l'aider à mettre un point final à son périple, à reprendre le cours normal de sa vie, sa tâche accomplie. Les nœuds étaient enfin défaits qui avaient été tissés il y a bien longtemps.

Suivre la piste

Dans les jours qui suivirent l’envoi de son article, Aristide commença à être hanté par une étonnante inquiétude. Il lui sembla que quelqu’un ou quelque chose au fond de lui était désolé de le voir ainsi arrêter brusquement sa recherche et s’évertuait à le convaincre de reprendre la route. Il avait beau argumenter que le résultat obtenu était certainement ultra classique et bien connu des spécialistes et qu’un de ses collègues lui enverrait bientôt une réponse dans ce sens, avec des références précises d’articles, il avait beau plaider un repos bien gagné et invoquer la nécessité d’être plus présent et disponible pour Angélique, rien n’y faisait. Quelqu’un qu’il n’identifiait pas lui faisait la tête, la morale, le harcelait sans cesse l’exhortant à se lever et marcher encore et lui parlait d’horizons insoupçonnés aux couchers de soleil flamboyants.

Devant tant d’insistance, de reproches et de promesses, Aristide finit par abdiquer. Après tout si c’était bien lui le sourcier, le découvreur, il se devait de pousser plus loin sans attendre la lourde caravane qui pouvait se perdre cent fois dans les sables du désert, le vent effaçant à jamais les traces de sa mystérieuse oasis. C’est donc presque joyeux qu’il reprit fébrilement un samedi après midi ses investigations.

Il commença par se familiariser avec l’opérateur dont il avait décelé le caractère isométrique. Cela était agréable, presque un jeu de construction, grâce au puissant logiciel de calcul formel qu’était MAPLE. Il n’avait qu’à programmer les calculs, presser le bouton, et les images apparaissaient qu’il observait attentivement.

Le tamis ne sert à rien à l’orpailleur si ce dernier n’a pas le tour de main et l’œil exercé. Parmi les cailloux brillants qui sortaient de l’écran (calcul ne signifie t’il pas cailloux ?), Aristide, par une longue et appliquée pratique de l’Analyse, avait appris à distinguer les paillettes précieuses. Il découvrit donc assez vite qu’une bizarre fonction logarithme apparaissait fréquemment dans sa batée. La suivant à la trace, pour deviner les motivations de ces intrusions répétées, il eut la stupéfaction de voir surgir une deuxième isométrie, cousine de l’originelle, et qui se combinait avec celle-ci dans une merveilleuse et concise relation de composition d’une beauté stupéfiante. Un nom lui vint aussitôt à l’esprit pour résumer l’action de cet agent reproducteur. Il baptisa cette fonction ‘réductrice’ et ne quitta plus cette imaginative enfant des yeux.

De ce jour les nuits d’Aristide furent lumineuses, l’ange de l’intuition le tirait maintenant par la main, l’entraînait de surprise en surprise, d’une source à l’autre, lui laissant à chaque rocher fendu juste un peu de répit pour goûter la fraîcheur indicible de ses découvertes. Tout s’accélérait et notre ami en était sûr, lui qui avait dans sa jeunesse déjoué bien des pièges, qui était rompu à la pratique de toutes les astuces et artifices nécessaires à l’étude des fonctions, non il n’y avait rien là de comparable dans son avancée. Aristide ne rusait pas, ne cogitait pas, ne souffrait pas, il suivait simplement, non, en fait il savait où il allait, il devinait avant la moindre vérification numérique ou théorique le cap à suivre, ce qu’il allait trouver. Il connaissait d’instinct le rôle de tous les acteurs de cette pièce inconnue comme s’il l’avait déjà vu se dérouler en d’autres temps lointains et que la mémoire lui revenait petit à petit.

Aristide quitta donc le pays des hommes civilisés et suivit la piste de longs mois. Quand vers avril il s’arrêta enfin, il s’aperçut avec stupeur qu’il avait tous les éléments de ce qui pouvait être une théorie naissante. Car que sont les théories, étoiles dans l’immensité des galaxies de

la connaissance ? Un premier germe essentiel, issu souvent de l'implosion d'autres nébuleuses, bientôt des premières ramifications, bras en spirales enracinant profondément l'œuf initial dans son nouveau cosmos, puis viennent planètes corollaires, ceintures d'astéroïdes des retombées numériques, et tout ce nouveau monde en expansion vient peu à peu communier avec d'autres chaos transitoires pour former des amas puissants et tranquilles pour quelque fragment d'éternité avant de se disloquer, d'imploser à leur tour inexorablement et d'ensemencer d'autre régions insoupçonnées de la science.

Oui à coup sûr Aristide tenait sa théorie, à laquelle il donna sans broncher l'appellation de 'théorie des mesures secondaires'.

Vous me direz, on le connaît un peu maintenant, Aristide a encore pété les plombs, ce héros Faustien dans sa quête de sa jeunesse perdue a complètement loupé au passage sa Marguerite et retombe maintenant en enfance. Il se la joue Géo Trouvetout, de son journal de Mickey, il donne des noms pompeux à des objets consternants de banalité. Le sac de billes et le bac à sable ne sont pas loin ! C'est vrai mes amis il y a un peu de cela, beaucoup peut-être même, mais vous savez aussi ce qui est écrit sur le bonheur promis aux simples d'esprits… .

Réalisant tant de chemin parcouru, tant de beautés entrevues, Aristide sentit la nécessité de bivouaquer et de relater le cours des événements. Il prit donc son stylo et ses fusains et reprit patiemment les étapes de sa marche, retouchant les esquisses grossières, rectifiant les distances approximatives, gommant les fausses pistes, balisant les régions dangereuses. Mais pendant ce long travail de reformulation, des idées nouvelles, tels des djinns malicieux du désert vinrent à nouveau le relancer vers des horizons plus larges.

Il s'était en effet limité dans son étude à des mesures à support borné, définies sur un intervalle clos, compact. Dans ces eaux-là il savait naviguer prudemment et ne redoutait pas le perfide écueil. Mais la curiosité lui fut donnée, plus forte que sa crainte, d'examiner des horizons sans limites, des densités se profilant sur des zones infinies. Comme on le dit vulgairement, il ne fut pas déçu du voyage. Surgirent de nouvelles conséquences, dans le cas notamment des mesures de Gauss et de Laguerre, avec une apparition remarquée du triangle harmonique de Leibniz et de splendides expressions de séries numériques ou intégrales diverses. Annexant ces nouveaux territoires, la théorie se fortifia donc un peu plus, se dressant maintenant comme un fier bastion dans ces sables sans frontières.

Mais vint alors l'inévitable et lancinante question : qu'allait faire Aristide de ses écrits, quelle révélation pouvait-il à son tour apporter et à quels hypothétiques habitants de ce désert allait il prêcher?

Mais voici qu'un nuage de sable s'élève à quelque distance du campement. Un cavalier zélé, un ami sûr et habile va bientôt rejoindre Aristide, guidé par son feu de camp. Ce messager fidèle sera le vecteur décisif, la réponse parfaite à son inquiétude, mais il va aussi l'entraîner vers des épreuves que notre héros ne soupçonnait pas.

Coming Out.

Autant Aristide était nerveux, bouillant, impatient, rêveur, autant son ami Tchang, professeur de mathématiques comme lui était calme, posé, flegmatique, prudent, cartésien. Il est vrai que Tchang de par ses origines asiatiques avait hérité de ses ancêtres de cet amour de la précision, du geste parfait, de la parole économe, et la calligraphie de ses cours au tableau ravissait les générations d'élèves qui avaient eu la chance de le rencontrer. Mais de surcroît, c'était un génie de l'informatique, discipline parfaitement adaptée à son ascétisme intellectuel, et aucun logiciel, fût-ce le plus récent ou le plus sophistiqué, n'avait de secret pour lui.

Alors qu'Aristide s'éloignait de plus en plus des contraignants carcans de sa discipline, Tchang renforçait son esprit dans un attachement à la rigueur pure et stricte prônée par les disciples de l'immense Nicolas (Bourbaki ndlr). Mais malgré ces divergences, et grâce un peu au principe fondamental de conservation du barycentre lors d'une affinité, leur amitié n'en avait pas été altérée. Tchang fut donc le premier auquel Aristide présenta son précieux carnet de bord et confia ses tourments sur la divulgation de ses cartes secrètes. Comme Aristide s'y attendait, son ami, avec sa modération et tempérance habituelle, n'accueillit pas les découvertes présentées avec un enthousiasme débordant. Mais il n'hésita pas un instant, il fallait qu'Aristide annonce ses résultats, et ce au plus large public possible, sans rien cacher de toutes les actions menées, de tous les artifices utilisés, bref Aristide se devait de sortir enfin du placard et faire sans hésitation ni gêne quelconque son 'coming-out'.

Nous savons notre ami assez timide bien qu'impétueux, et la perspective de cet étalage au grand jour de son intimité d'analyste ne l'enchantait pas trop. De plus il ne voyait toujours pas quel moyen employer pour cette divulgation. Tchang eut tôt fait de le convaincre que le chemin idéal passait par l'ouverture d'un site Web qu'il se proposa généreusement de lui construire, et où Aristide pourrait déposer régulièrement les avancées de sa longue quête.

Cela supposait un gros travail, de la part de nos deux amis, car le méticuleux et perfectionniste Tchang exigeait que le tableau exposé soit sans la moindre éraflure, sans le moindre coup de pinceau disgracieux. Aristide redoutait beaucoup cet exercice de style qu'il avait certes pratiqué avec excellence durant ses années de jeunesse mais qui, on l'a vu dans les pages précédentes, ne le passionnait plus. Après bien des hésitations et palabres sous la tente, Tchang emporta quand même la décision et la mécanique fut lancée. Suivirent alors de longues semaines éprouvantes, avec un échange intense de mails, où le moindre bug fut traqué avec obstination. Aristide apportait les briques, et Tchang les ajustait patiemment ou les renvoyait impitoyablement au maçon trop pressé à la moindre fêlure décelée.

Enfin, la cité qui se voulait radieuse, fut prête à accueillir ses premiers visiteurs. Aristide improvisa une lettre d'invitation, vite postée sur le forum des professeurs de spéciale, pour rameuter les premiers chalands. En voici in extenso la teneur, car elle nous décrit bien quels étaient les états d'âme de notre pauvre professeur à ce moment crucial de son épopée.

« Chers collègues, depuis six mois et malgré mon grand âge, un souffle de fraîcheur est venu dévaster mon quotidien. Cet esprit malin m'a tourmenté jour et nuit, allant jusqu'à m'imaginer en jeune chercheur, suscitant une grande inquiétude chez mes proches, un étonnement normal chez mes collègues, voire une franche hilarité parmi les plus goguenards. Heureusement beaucoup m'ont soutenus dans cette dure initiation, et m'ont aidés par leur

sympathie et leurs encouragements à poursuivre le chemin. Je remercie donc les Philippe, Alain(s), Charles, Olivier(s), Anne et bien tant d'autres sans qui j'aurais peut-être abandonné.

Les vacances approchent et je le sens, ma délivrance aussi. De mes vagabondages il me reste quelques modestes fleurs glanées dans le vaste champ de la mathématique (oui je sais, ça fait cliché). Je vous en livre quelques unes ci-après en espérant qu'elles vous donneront envie de faire un petit tour sur mon site Web qui s'ouvre ces jours ci grâce à la complicité et la générosité de mon ami Tchang ».

Suivaient quelques formules qui se voulaient alléchantes mais que je ne peux malheureusement inclure ici, mon éditeur ayant jugé que leur obscénité pouvait choquer un public non averti. Il ne restait plus donc qu'à attendre fébrilement les premiers invités.

A la grande joie d'Aristide, dès les premiers jours le compteur de visites des pages personnelles orange explosa. Bien sûr on était loin des scores des sites concurrents de Clara Morgane ou Ségolène Royal, mais Tchang ayant hésité à mettre des mots clefs trop politiquement ou polissonnement marqués, il fallait rester modeste. En tout cas cela suffisait au bonheur de notre ami qui revoyait s'allumer les tableaux lumineux des flippers de sa jeunesse sur accompagnement des joyeux claquements des parties gratuites.

Et puis disait Tchang, nous ne sommes pas encore référencés, il faut laisser aux moteurs de recherche le temps de trouver et d'analyser tes pages, cela va venir, sois patient. Et patient, Aristide ne l'était pas. Il scrutait donc désespérément le nom de son site ('mesures secondaires'), tous les soirs sur les Yahoo, Copernic, Oùestu, Voilà, Voici, et autres enquêteurs robotisés sans déceler la trace de son humble maison. Mais une nuit, lors d'une analyse avec Google, quelque chose d'étrange le fit sursauter.

A la trois cent quarantième page (oui, il cherchait très loin) il vit soudain apparaître son adresse sous l'enseigne d'une url bizarre, c'était : dark_Shangrila.com.

Interdit il ouvrit fiévreusement le site, pensant à quelque facétie d'un de ses élèves ayant placé un lien sur un jeu de rôle quelconque où un blog délirant comme il en fleurissait en ce temps. Mais voici ce qu'il vit :

Tout d'abord l'écran devint complètement noir et Aristide frémit à l'idée d'un virus sournois lancé à l'attaque de sa machine et se maudit de sa précipitation. Mais bientôt apparurent aux quatre coins de l'écran de petites spirales lumineuses tournoyant en sens inverse, et parfaitement synchronisés. Soudain des filaments argentés émergèrent de ces soleils et commencèrent, cette fois dans un chaos le plus désordonné à envahir la surface noire. Quelque part vers le centre ils semblèrent se rejoindre et débuta une danse frénétique de ces arcs de lumière tandis que du haut parleur commença à s'élever comme une longue plainte. Puis ce fut une musique étrange mais Aristide ne pouvait dire quels instruments la produisaient ni quel était ce rythme inconnu et prenant qui allait en accélérant, tandis qu'apparaissaient dans l'écheveau inextricable de fils brillants des formes surprenantes.

Au sommet de cette danse l'écran se mit soudain à clignoter violemment, suivant un rythme bizarre, aveuglant Aristide par ses passages incessants et aléatoires d'un éclat étincelant à une noirceur sidérale. Aristide sentit un vif lancement dans sa tête et allait se jeter sur le bouton d'arrêt du moniteur quand tout se calma et apparut la photo d'un paysage tranquille et familier. C'était quelque part en Provence certainement, il y avait ce long chemin de poussière dans la campagne aride, quelques arbres à peine, quelques collines au loin. Rien ne semblait

bouger dans cette scène mais Aristide distingua enfin quelques personnages sur cette route écrasée de soleil. Il distinguait mal mais il semblait qu'il y avait là deux femmes et un enfant qui avançaient lentement dans le décor. Aristide déplaça la souris vers la scène et une main apparut. Il cliqua dessus et il entendit alors l'écho d'une conversation. Les femmes se parlaient mais il ne comprenait pas leurs paroles, pourtant les mots lui étaient connus, de sa langue, mais quelque chose lui interdisait la compréhension. Une angoisse terrible le submergea alors, venant d'un lointain souvenir. Il voulut fermer la fenêtre, pour échapper à ce cauchemar renaissant mais sa main droite était paralysée. Heureusement l'image et le son s'évaporèrent d'eux même laissant place à cet étonnant message :

« Ne te place pas entre les deux miroirs ». Puis la page de recherche de google réapparût brusquement.

Le front ruisselant, le cœur battant à tout rompre Aristide restait prostré, la main crispé sur la souris. Il osa enfin bouger, et, soulagé de voir qu'il avait retrouvé sa motricité, il lança son explorateur windows sur la piste des fichiers temporaires. Mais malgré une recherche en profondeur, il ne trouva aucune trace de fichiers rattachés à l'url du site étrange qu'il venait de visiter. De même, une nouvelle quête sur google pour retrouver le site en question s'avéra complètement stérile, 'dark_Shangrila.com' avait complètement disparu de la toile. Tchang bien qu'habitué aux subtilités et tours étranges de l'informatique fut très décontenancé par ce que lui conta son ami et pensa à une blague de ce dernier. Mais comme toujours lorsqu'une explication rationnelle ne peut être trouvée, ils s'empressèrent d'oublier cet incident.

Les visiteurs continuaient de s'intéresser aux mesures secondaires, mais paradoxalement, aucun message d'aucune sorte ne venait en retour des consultations. Pourtant le mail d'Aristide était bien présent, bien que codé pour éviter les piratages, mais personne ne réagissait. Or statistiquement on sait bien que sur un groupe donné d'individus il y a toujours une proportion non négligeable de grincheux prêts à la critique, d'égocentriques tenant à donner leur avis sur tout, de délateurs zélés, de paranos criant au plagiat et de quelques ravis s'émerveillant de peu. Manifestement ces visiteurs ne pouvaient venir du monde des humains ordinaires et Aristide pensa avec nostalgie à David Vincent seul en lutte contre les perfides envahisseurs.

Un jour enfin le message 'vous avez un message' fit son apparition sur le menu de réception. Mais l'adresse fantaisiste mini.max@free.fr semblait indiquer un quelconque spam qu'il s'agissait d'éliminer au plus vite sans l'ouvrir. Mais juste avant de supprimer définitivement l'indésirable, Aristide lut dans l'objet du mail : 'Cantor's Paradise'. Cette évocation d'un des grands maîtres de l'Analyse et de la théorie des transfinis arrêta donc son geste et il ouvrit donc, un peu inquiet mais intrigué, ce bizarre courrier.

Le message était bref : il y avait en tête la citation que connaît bien tout analyste :

« Du Paradis que Cantor a créé pour nous, nul ne pourra nous en chasser »

Puis, plus bas, ces quelques mots : « Tu vas devoir choisir le tien »

Enfin, au bas de la page, cette énigme : « vas de ma part chez la belle près des lieux de ton enfance. Tu devras trouver seul son nombre. Les deux premières clefs annoncent des révolutions. La dernière série est ton chiffre fétiche qui te suit depuis toute éternité. »

_ Mais qu'est ce que ça veut dire ?

L'exclamation incontrôlée d'Aristide fit trembler les murs de la maisonnée endormie. Il faut dire qu'il y avait de quoi secouer l'esprit le plus enclin à croire au fantastique, et le grand Paco Rabanes lui-même en aurait été tout retourné.

Ce qui avait ébranlé Aristide, bien sûr c'était l'allusion à ce numéro particulier, qui ne pouvait être connu que de lui et de rares proches. Oui, Aristide, comme tout un chacun en fait souvent l'expérience, avait décelé ce 15 récurrent qui semblait le poursuivre, l'accompagner dans toutes les grandes étapes de sa vie, déjouant les lois classiques des séries. Numéros des maisons qu'il avait occupées dans diverses régions, date de sa rencontre avec Angélique, numéro de son dossard lors de sa première victoire, clé de sa carte bancaire, etc...Mais il s'agissait là d'une chose intime, d'une des nombreuses occurrences que l'on rencontre dans la vie et que l'on peut croire un instant marquée d'un quelconque signe, mais on reste le seul à en être étonné et à garder cela dans un coin de mémoire.

Il écarta vite aussi sa première tentative d'explication raisonnée, il ne pouvait s'agir d'une blague de ses potaches car le rendez-vous programmé avait une chance infime de voir aboutir la rencontre entre le professeur et ses espiègles élèves. Car qu'est-ce qu'une farce réussie sans la vision jubilatoire du seau tombant sur la tête ou du visage effaré de qui vient de s'asseoir sur le coussin péteur ? Non, si une blague avait été préméditée, les indices auraient été plus précis, moins aléatoires, conduisant sûrement notre homme vers un lieu clair où, cachés prudemment et armés de leurs téléphones portables, les coupables auraient attendu en gloussant le moment d'immortaliser la scène qui serait ensuite divulguée abondamment sur Youtube. Car ces enfants du troisième millénaire, gauches comme des albatros sur les terrains de jeu que les professeurs affectionnent, redoublent d'ingéniosité revancharde dans ces domaines où le wifi est roi et que n'aborde le papyboomer qu'avec grande anxiété.

Le message était donc sérieux et il fallait d'urgence découvrir ce nombre de la belle, exercice qui aurait ravi plus d'un gothique, mais la classe d'Aristide n'en comptait pas cette année. On se doute aussi que l'envoi d'une demande d'explication à mini.max@free.fr n'eut pour seule réponse que le traditionnel 'Return to Sender' indiquant une adresse inconnue.

Il se lança donc seul, avec la dextérité qu'on lui a vu exercer dans les entreprises de ce genre. Le début était assez enfantin, on n'était plus au moyen âge, et ce nombre avait de fortes chances d'être un numéro de téléphone, commençant par 04.94 puisque la dite belle était du coin. Pour les révolutions, il y en a un certain nombre, mais grâce au chiffre fétiche connu, et comme dans tout codage à clef révélée, Aristide n'eut pas de mal après quelques tentatives infructueuses, à trouver les nombres manquant : 68.89. Le reste était un jeu d'enfant grâce aux annuaires électroniques inversés. Il y avait bien quelqu'un au bout de cette enquête : Fanny Volterra. Cartomancie. 12 rue basse. 83200 Toulon.

C'était bien une rue du pont du las, quartier où Aristide avait vécu, de son enfance à ses années d'étudiant, tout se tenait donc bien et il n'y avait plus qu'à rencontrer la belle.

Content de lui Aristide se mit à fredonner une chanson de Julien, idole de son Angélique, dont les paroles de Roda Gill semblaient avoir été écrites pour lui tout seul maintenant :

_ Pour que la belle arrive il faut avoir gagné

_ Dans un excès de confiance avoir perdu après

_ Adieu les téléphones, les rendez-vous plombés

_ Adieu toutes les autres, la belle est arrivée….

Fanny.

Aristide avait gardé un fond méfiant, conséquence implacable de son apprentissage de la rigueur en mathématiques. Ainsi disait-il souvent à ses élèves, pour les initier à l'esprit critique : méfiez-vous de la virtualité, vous correspondez pendant des mois avec Ingrid, divine blonde étudiante à Stockholm, et le jour tant espéré de la rencontre débarque à l'aéroport un barbu de 120 kilos. L'argument était de poids. Aussi Aristide, s'étant rendu à l'adresse indiquée et ayant poussé le bouton de la sonnerie de la porte de Fanny ne fut il pleinement rassuré que lorsqu'il la vit enfin, en chair et en os (nous dirons plutôt bien en chair) devant ses yeux. Devant lui se tenait en effet une grande femme blonde, la quarantaine environ, perchée sur de hauts talons, dans une jupe qu'Aristide trouva un peu courte. Elle lui sourit, avec un bonjour interrogatif.

_ Vous êtes certainement Fanny, je viens de la part de Cantor.

_ Cantor ? … Ah oui, Cantor, entrez donc, mais je vais devoir vous faire attendre un instant, je dois vérifier quelque chose, asseyez vous donc.

Il la vit se diriger vers un bureau dont elle ferma la porte, puis Aristide entendit qu'elle décrochait un téléphone, mais la conversation qui s'entama n'était pas audible. Sur la gauche du bureau il y avait une porte légèrement entrebâillée, Aristide distingua une sorte de table haute allongée, recouverte d'une grande feuille de papier blanc. Cela semblait un lit de clinique. Ce lit improvisé était encadré de deux grandes psychés, dont l'une était cachée par une draperie noire, évitant ainsi cette chute infinie en abîme du reflet. Lorsque ses yeux furent habitués à l'obscurité de la pièce, Aristide distingua sur le mur en tête du lit un grand poster de ce qui devait être Fanny plus jeune, en cuissardes noires, les bras croisés sur ses seins nus. De chaque côté du poster pendaient des cravaches et martinets divers et des objets que l'innocent Aristide ne pouvait connaître, car ses fantasmes érotiques ne dépassaient pas ceux du monde ambigu des héroïnes de la comtesse de Ségur.

L'ouverture brusque de la porte fit sursauter Aristide comme jadis dans les salles d'attente des docteurs de ses maladies infantiles.

_ Entrez monsieur Eigenheimer, nous devons parler, et excusez moi pour ce contretemps.

La salle était vaste contrairement à la petite pièce qui la jouxtait. Sa décoration était assez hétéroclite : un vaste globe terrestre, une statue Egyptienne très kitch, une bibliothèque sans âge. Sur le mur derrière le bureau où avait pris place Fanny, un grand tableau qui fit sursauter le professeur. C'était assurément le paysage qu'il avait entrevu sur le site de dark_Shangrila.com et Aristide le reconnût aussitôt car l'image n'avait cessé de le hanter depuis cette nuit là. Cependant il y avait quelque chose d'insolite : une inversion de l'orientation, une symétrie parfaite, comme il est courant dans la photocopie de certaines œuvres célèbres. Fanny remarqua son trouble.

_ Vous aimez cette toile, cher monsieur ? C'est un cadeau de Cantor, juste avant son départ.

_ Oui il est très beau, un peu naïf certes, mais son atmosphère est très, très prenante.

_ Que vous a dit au juste Cantor, Aristide ?

_ Presque rien en fait, il a seulement été question d'un choix que je devrais effectuer.

_ Oui je sais, tous ceux qu'il m'envoie viennent pour cela mais vous me semblez pourtant différent des invités habituels.

_ Pour être franc la nature de ce choix m'échappe encore totalement, et en venant ici j'espérais avoir des éclaircissements, que sont venus chercher ceux qui m'ont précédés ?

_ Une réponse bien sûr.

_ Une réponse, oui je m'en doute, mais à quelle question ?

_ A la seule essentielle de toutes nos existences, mais que l'on finit par oublier jusqu'à ce que l'on se réveille une nuit, étonné de ce corps lourd que nous habitons ou qui nous possède, de ce lustre au plafond, de l'aboiement de ce chien au loin, étonné simplement d'être étonné de vivre, d'être conscient d'apparaître soudain dans les pages de ce livre dont on ne connaît ni l'auteur ni l'intrigue ni le moindre lecteur.

_Je comprends, j'ai connu cela, quelquefois seulement, mais il est vrai que la surprise était telle à chaque fois que j'étais plus enclin à en sourire que d'y réfléchir, puis je me rendormais aussitôt et le matin tout était à nouveau clair. Mais la question elle-même a-t-elle vraiment du sens, et s'il existe comment peut on trouver la réponse ?

_ Il y a deux voies essentielles pour cela, on le sait depuis la mémoire des hommes, celle de la matière et celle de l'esprit. Dès leur conception même elles furent diamétralement opposées. Le choix que vous devrez faire est celui du chemin à emprunter pour accéder à la cause et au projet ultimes, à la plus haute des connaissances, et pour cela je peux vous aider, comme j'ai essayé de le faire pour tous ceux qui sont déjà venus dans ce but.

_ Comment le faites vous, quel est votre rôle et jusqu'où va votre pouvoir dans cette entreprise ?

_ Si vous choisissez la voie de la matière nous travaillerons dans la pièce à côté, les progrès sont rapides et certains sont euphoriques car c'est un chemin de descente, mais le risque de chute y est vite terrible. Dans ce bureau je peux vous aider avec les cartes de Jacob, Cantor m'a initié à leur pratique depuis l'age de six ans et j'y suis assez experte. Par cette approche par contre, les commencements sont assez abrupts.

En disant ces mots Fanny avait saisi un grand jeu et déployé celui-ci en éventail. Aristide vit que les dos, glacés, étaient différents. Les uns étaient argentés et reflétaient à la perfection tout le décor de la pièce, les autres étaient d'un noir sidéral mais milles couleurs ondoyaient sur leur surface au gré de l'inclinaison que leur donnait l'accorte pythonisse.

Voilà qui ne m'avance guerre pensa Aristide en songeant aux miroirs du boudoir. Puis, songeant à son maître Colombo il questionna à nouveau.

_ Certains ont-ils réussis avant moi ? Comment avaient ils pris leur décision ?

_ Tout homme vient à une césure du monde, car lorsqu'il naît il n'y a rien après lui. Quelle folie et quel orgueil de se croire soudain un acteur privilégié de ce moment, de penser que le futur peut dépendre de nos choix. Ce principe anthropique que nous adoptons tous avec le plus grand naturel est pourtant contraire à toutes les lois de l'isotropie du temps et de l'espace

que ces mêmes hommes ont cru déceler. Dés notre entrée en scène nous héritons alors d'une orientation, d'une inclinaison naturelle, Cantor appelle cela le 'spin originel', et les actions de toute notre vie sont conditionnées fortement par cela. Jusqu'ici aucun de ceux qui sont venus ici n'a eu la moindre hésitation et ne m'a demandé un avis quelconque, je me suis contenté de les accompagner sur le chemin retenu mais aucun hélas n'a pu voir le bout de sa quête.

_ Pourquoi tous ces échecs ?

_ Il y a un cruel paradoxe. On ne peut accéder à la vraie connaissance qu'après avoir visité entièrement les deux voies, mais le problème est qu'on ne peut les emprunter à la suite l'une de l'autre ! Tous ceux qui ont essayé l'enchaînement ont du abandonner et pourtant grandes étaient leur bravoure et leur désir. Beaucoup l'ont payé de leur vie ou ont sombré dans la démence, les moins éprouvés, ceux qui se sont arrêtés à temps, ne reviennent cependant jamais à un état normal.

_ Ont ils été nombreux, étaient ils tous désignés anonymes comme moi ?

_ Rominakian, ce nom vous dit quelque chose ? C'était un des plus doués.

Rominakian, oui bien sûr Aristide connaissait ses théories d'avant-garde sur les normes chaotiques, et surtout il avait eu le bonheur de lui parler un court instant, à Valladolid, dans le hall près de la machine à café à l'occasion d'une pause entre deux conférences. Il revoit cet homme en sari, souriant et discret, presque timide.

_ Vous voulez dire que sa fin tragique… ?

On avait retrouvé dans un Hôtel de Berne, l'an passé, le professeur Rominakian pendu face à une armoire à glace de sa chambre, un rétroviseur de voiture encastré dans son front. Le seul indice sérieux qu'avait pu obtenir la police suisse est que cette voiture était une DeLorean DMC -12.

_ Oui, et pourtant, après notre travail sensoriel j'étais presque certaine que lui pouvait enfin réussir la synthèse, mais son esprit l'a trahi à la septième présentation des cartes.

_ Mais pourquoi l'enchaînement des deux voies est-il si périlleux ?

_ L'approche matérielle est un travail souterrain. Celui qui s'y engage avec moi plonge vers les racines même de son être, vers les nœuds originels créés au big-bang de sa naissance avec les fils tissés par ses ancêtres. S'en approcher trop peut perturber gravement l'orientation du spin primordial et mettre en danger la stabilité des rails d'avenir dont on ne doit pas s'écarter. La fluctuation est alors telle que je deviens impuissante à donner un éclairage sur le sens du futur. Même Rominakian qui par sa religion était familier de la notion d'impermanence n'a pas supporté la perte de ses certitudes. Quand à celui qui choisit la voie de l'esprit, si tôt arrivé au sommet de l'échelle est prit d'un vertige devant le gouffre qui le sépare des origines et est ravagé par un sombre désespoir face au néant dont il a pris conscience. Il ressent alors l'irrésistible appel de sa chair, mais comme un plongeur qui néglige les paliers de décompression indispensables il ne sort pas non plus indemne de cette aventure.

_ Vous avez aussi des exemples célèbres de ces accidents ?

_ Le plus récent est un politique influent mais je n'ai pas le droit de vous révéler son nom car il était venu ici avec une fausse invitation de Cantor. Il voulait faire un marché avec moi, un

espèce de donnant- donnant disait il. Son échec a précipité son parti dans un cyclone. Par contre je peux vous parler de Salvador qui était aussi remarquable et que j'ai connu à mes tous débuts.

Aristide vit en un éclair apparaître la moustache et les yeux exorbités de l'immense Dali. C'était clair maintenant, tant de génie et de démesure s'expliquaient naturellement par cette descente en apnée imprudente. De même que ce centre du monde qu'il s'obstinait à placer dans la gare de Perpignan était une allusion évidente à cet appartement de Fanny dont il était sorti porteur de mille visions fulgurantes qu'il ne pouvait plus restituer qu'en éclats de folie.

_ Oui, c'est évident, le grand Dali, et je viens enfin de comprendre ses montres molles.

_ Non vous n'y êtes pas Aristide, je vous parle d'Henri, j'étais trop jeune du vivant de Dali.

_ Henri Salvador ?

Aristide n'aurait jamais imaginé une seconde que l'interprète de 'Juanita banana' ou 'Zorro est arrivé' avait été en d'autre temps un initié des grands mystères du monde, mais beaucoup de bizarreries de l'artiste s'expliquaient maintenant clairement sous cet éclairage. Il se rappela d'une phrase de l'artiste lors du mondial de pétanque, avant la finale. A un journaliste qui l'interrogeait sur ses chances de succès il avait répondu accompagné de son rire légendaire : « Vous croyez vraiment qu'à mon âge je veux encore baiser madame Fanny ? ». Assurément il y avait là une réminiscence de son passage ici et un message fort et profond.

_ Oui, Henri, et d'autres chanteurs sont venus après lui, Adamo, Balavoine, Julio, leur côté ibérique les prédestinait à l'expérience.

_ ? ?? Adamo est belge il me semble et Balavoine...

_ Je pensais que vous saviez voir au-delà des apparences monsieur Eigenheimer, Hergé aussi était belge, mais ses albums contiennent une grande part de secrets qu'il a patiemment décodé. Relisez vos classiques Aristide.

Aristide perdait un peu pied et allait de surprise en surprise mais après tout Salvatore avait une voix d'extra terrestre et était passé subitement de paroles à l'eau de rose à 'Inch Allah' , Balavoine s'était soudainement métamorphosé en héros et on connaît sa fin tragique, quant à Julio, son obstination à crier qu'il n'avait pas changé et son obsession de ne montrer qu'un seul de ses profils aux caméras pouvait aussi s'expliquer par un accident dans le boudoir aux inquiétantes psychés de Fanny. Et Hergé ? Oui, Aristide se rappela soudain ce fait qui l'avait tant intrigué : dans les 'cigares du pharaon' quant Tintin rencontre ce prince du désert qui connaît toutes ses aventures, on voit un serviteur présenter au héros un des albums du célèbre reporter dont la couverture est celle d'objectif lune ! Or ami lecteur replonge-toi dans la chronologie des éditions, et tu seras bien étonné, tout comme Aristide. De même lorsque le traître Wolff se décide au sacrifice pour racheter ses fautes et va se jeter hors de la fusée, n'est il pas invraisemblable de l'entendre dire : 'peut être un miracle me permettra t-il de survivre' ? C'est certain Hergé avait voyagé dans le temps, sans aucun doute par les cartes de Jacob et avait eu connaissance bien avant John Glenn des singuliers mystères entourant notre globe.

Mais soudain Aristide se vit tomber en vrille de la terrasse du gratte ciel, traverser la verrière et atterrir mollement dans la bâche confortable prévue pour sa chute programmée, sous les applaudissements de ses amis. L'ami Colombo venait de faire son travail en arrière plan et

son verdict surgissait tout droit du plus profond de l'intellect : 'game over'. C'était clair d'un seul coup, il était au cœur même d'une farce colossale dont il allait bientôt faire les frais s'il ne se ressaisissait pas très vite. Comment avait il pu se laisser berner ainsi ! Le malaise pendant la visite du site la nuit passée : sans aucun doute une basse fréquence nocive ou quelque message subliminal effrayant glissés dans le fichier wave. Le numéro fétiche que pratiquement lui seul devait connaître : il n'était pas nécessaire pour l'attirer chez Fanny, un cheval de Troie avait pu facilement substituer à la page officielle de l'annuaire inversé une page factice et Aristide aurait donc pu taper sur ce leurre n'importe quelle combinaison de chiffres, il aurait vu de toutes façons la même adresse apparaître inévitablement.

C'était donc cela, et il craignait maintenant de voir la porte s'ouvrir brusquement sur toute l'équipe d'Arthur, caméras et micros aux poings ou voir s'engouffrer de la rue la cavalcade joyeuse de Patrick Sébastien avec plumes et orphéons au complet. Comment avait il pu être si naïf, si crédule, il s'était vu un instant Néo face à l'énigmatique matrice et terminait petit bonhomme en mousse. Restait un seul espoir auquel il pouvait encore s'accrocher, cette débauche d'effets spéciaux ne s'expliquait pas encore complètement, le transparent Aristide n'avait ni trop d'amis ni d'ennemis et personne parmi ses proches ne lui en voulait assez ni ne disposait d'assez de moyens pour organiser un tel déploiement médiatique. Mais l'inspecteur intraitable lui asséna le coup de grâce : Obispo, oui, ce ne pouvait être que lui, non content de faire monter Aristide sur la scène il avait tenu que ce souvenir ne soit pas qu'un feu de paille dans la mémoire du professeur et il lui avait programmé un magnifique feu d'artifice dont le bouquet final n'allait pas tarder à s'embraser. Aristide était K.O et Fanny le vit défaillir sur sa chaise.

_ Je comprends que vous soyez secoué par ces révélations cher Aristide, mais vous avez tout votre temps pour prendre votre décision, vous en savez suffisamment maintenant, faites le bon choix et revenez me voir au plus tôt car le chemin sera long et délicat.

Aristide faillit exploser mais réussit à se contenir, il ne fallait pas ajouter à son ridicule par un comportement outrancier. Il réussit enfin à se lever et dignement il prit congé de son hôtesse. Il sortit dans la rue, ébloui par la soudaine lumière, étonné de ne pas entendre encore la clameur de la dérision le poursuivre. Puis il se mit à courir, éperdument, à perdre haleine, droit vers les collines.

La tentation d'Aristide.

Les jours qui suivirent furent très agités. Tchang analysa consciencieusement le site et l'unité centrale de son ami. Effectivement il y avait eu piratage, tout les messages qu'aurait du recevoir Aristide étaient détournés adroitement et aléatoirement vers une adresse email personnelle de Mylène Farmer ou de Philippe Devilliers, ce qui entraîna d'ailleurs par la suite des échanges assez surréalistes entre ces deux personnes. Tchang décela aussi des traces évidentes d'intrusion dans l'ordinateur de son ami, mais elles étaient si légères et subtiles qu'il lui fut impossible de retrouver et d'éradiquer définitivement ces parasites dangereux. Tout cela confirmait le complot, et il suffisait donc de tout oublier pour que la vie reprenne son cours, tranquillement, comme il plaisait à notre ami. Mais il n'en fut hélas pas ainsi.

Chaque nuit en effet, inlassablement, Aristide était hanté par le petit boudoir et les formes généreuses de Madame Volterra. On vous a déjà parlé de la sévère dichotomie qui dans la libido de notre ami séparait depuis son plus jeune âge l'Eve tentatrice des origines et la Virginie des Eden inaccessibles. Toutes les nuits donc, Eve en la personne de Fanny faisait le forcing et suggérait à notre innocent professeur des aventures en lieu clos et sucré prometteuses de mille délices inconnus et qui le laissaient au matin dans une grande frustration et une confusion extrême, quelquefois même exténué et ahuri d'avoir appliqué frénétiquement le théorème de Madona et cent corollaires divers qu'il n'avait jamais soupçonnés.

Il devenait urgent de réagir car l'amusante fable que Fanny lui avait contée risquait de se muer en une tragique et réaliste obsession dont Aristide ne pourrait plus s'échapper. Il fallait donc rencontrer à nouveau la belle si on voulait éviter de se faire dévorer chaque nuit par la bête née des désirs secrets et inavoués. Du moins était ce une de ces bonnes intentions dont on sait que l'enfer est pavé mais Aristide n'avait rien trouvé de mieux pour apaiser son trouble grandissant. Encore fallait il imaginer un stratagème pour retourner chez Fanny sans risquer de se trahir, faire semblant de gober encore la saga des élus et être ensuite assez habile pour désamorcer la bombe sans perdre pour autant son âme. Ce dilemme était tout aussi délicat à résoudre que celui du compromis entre esprit et infrastructure mais c'était un défi doublement excitant.

Bien entraîné par ses récentes recherches, l'intellect d'Aristide se mit donc activement à l'ouvrage pour éluder la difficulté et élaborer un plan. Notre homme connaissait ses classiques et en particulier la célèbre expérience de diffraction des atomes. Quelle onde d'innocence devait donc chevaucher Aristide pour, permettez moi l'expression, réussir à passer simultanément par les deux fentes étroites ? Après une intense cogitation la solution lui apparût dans toute son évidence. Le mercredi suivant il prit donc décidé et parfumé le chemin menant à la rue basse. Il sonna timidement à la porte et Eve descendit de son septième ciel, toujours aussi troublante et souriante.

_ Bonjour Aristide, je craignais de ne plus vous revoir, entrez donc.

_ Soyez rassurée, vous avez beaucoup occupé mon esprit ces derniers temps.

_ Avez-vous fait votre choix, et par où commençons nous ?

_ C'est simple, je voudrais vous connaître Fanny.

_ Bien, mais soyez plus précis, parlez-vous au sens biblique.

Aristide n’osa pas répondre qu’il était autant attiré par les dessous de ses cartes que par les atouts de ses dessous, mais il le pensa très fort.

_ J’ai beaucoup réfléchi ces jours ci sur le sens d’une vraie connaissance, et il m’est apparu qu’elle ne peut être obtenue à l’issue d’un parcours solitaire, et ceci quelles que soient les qualités, l’abnégation et la motivation du chercheur. Vos qualités de guide et d’initiatrice sont certes remarquables, je n’en doute pas, mais il me semble que la réussite dans notre entreprise nécessite un engagement à un niveau supérieur de votre entière personne. Vous devrez également vous mettre en danger et progresser ou régresser suivant le vécu de l’expérience sur le même rythme que moi. C’est me semble t-il le seul moyen de parvenir à joindre les deux bouts opposés mais inséparables de notre univers.

_ Adam et Eve l’ont essayé avant nous Aristide, cela ne leur a guère réussi. Cantor m’a appris l’extrême prudence et le détachement. Ce que vous me demandez est hors de mes attributions. Et vous-même avez-vous quelque expérience tangible de votre théorie ?

_ C’était il y a très longtemps, à mes débuts d’enseignant, une élève un jour m’a confié au début d’un cours une immense détresse. J’étais moi-même en ce temps là sur des rives indécises, en grand danger de naufrage. Je n’ai pas fait cours ce jour là. Nous avons parlé pendant toute l’heure, au milieu des élèves affairés à des affaires futiles. Personne n’était étonné, ni eux, ni nous, et la gravité des mots échangés ne dérangeait ni les uns ni les autres, une terrible intimité se dévoilait à mots couverts au milieu de cette assemblée d’une indulgence plénière. Quelqu’un quelque part attendri par cette écoute réciproque, a fait fondre un peu de ce mal qui collait à nos jours angoissés. Ce fut l’un de mes meilleurs cours car j’avais appris bien au-delà de ce que j’avais moi-même révélé.

Une autre fois aussi, un peu plus tard, un mal étrange m’avait frappé dans une ville lointaine où j’étais seul. Le cœur broyé à chaque mouvement je me traînais à grand peine, craignant une issue fatale. Je revois cette rue, cet instant. Soudain il était apparu, marchant vers moi comme vers un noyé. Un ancien élève, que je reconnus à peine, d’une de ces classes où je m’investissais peu, il essayait disait il de toujours pratiquer les conseils que je leur avais donnés, et il me les rendait, calmement, ces mots qu’il avait gardés précieusement, et chacune de ses paroles me redressait, me libérait, faisait lâcher prise à cette oppression qui me harcelait depuis des jours et moi je bénissais intérieurement ce petit prince d’innocence et je recevais à genoux le pardon de mes indifférences coupables.

Pendant qu’il parlait, Fanny avait commencé à étaler les cartes de Jacob. Au moment même où il se taisait elle retourna prestement la dernière, on y voyait deux enfants jouant sous la pleine lune, sous le regard d’une licorne.

_ Je serais avec vous Aristide, partons il est grand temps.

A ce moment ils surent qu’ils étaient purifiés, sans l’avoir même demandé. Leur voyage dura plusieurs semaines.

Elle lui apprit les mystères des fleurs et des parfums secrets et lui montra les variantes pour mener la danse. Il lui conta mille histoires insolites, de Théon de Smyrne à Abel et lui enseigna les précieux polyèdres. Ils parlaient sans tabous, se frôlaient du regard et se regardaient nus sans honte.

Elle sut le retenir de dévoiler le drapé noir du miroir au boudoir et il la rattrapa d’une main quand elle glissa soudainement, au neuvième échelon de son échelle de Jacob.

Du moins est ce l’histoire qu’Aristide raconta à Angélique quand il revint vers sa fidèle épouse.

Car ainsi sont le cœur et la chair des hommes et grande la clémence des femmes.

Le mail à Wendelin.

Après sa parenthèse enchantée Aristide fut tenaillé par un double remord. Celui, bien sûr de s'être éloigné dangereusement de sa douce Angélique, mais aussi d'avoir délaissé complètement ses recherches en cours pour d'autres découvertes plus charnelles. Mais nous le savons courageux et déterminé, aussi les pages de son cahier intime et les draps de sa couche légitime vinrent vite s'inscrire les marques d'une rédemption résolue. Cette interruption avait donc été bénéfique sur les deux tableaux.

La théorie progressait, mais malgré l'efficacité de Tchang qui avait enfin pu faire le ménage et éradiquer jusqu'au dernier virus, nul commentaire ne venait en retour. Rien de précis non plus du côté de Vodcek qui s'était engagé à faire connaître son travail auprès d'éminents collègues à l'occasion d'une conférence internationale à Lille. Les réponses avaient été évasives, et Aristide se désolait de ne pas savoir s'il s'était vraiment aventuré dans un domaine nouveau ou s'il enfonçait des portes largement ouvertes depuis longtemps. Cependant les résultats obtenus semblaient aux yeux de notre ami de plus en plus merveilleux, si bien qu'il doutait de plus en plus de l'originalité de son avancée. Il était évident que d'autres avaient déjà suivi cette piste là. Mais qui pouvait le renseigner à ce sujet?

Un matin les pièces du puzzle qu'il constituait patiemment, semaine après semaine fusionnèrent enfin et Aristide aperçu clairement l'œuf original d'où naissaient ses calculs. C'était limpide, net, harmonieux, il y avait tout simplement deux schémas de fractions continues en parallèle, l'un classique donnant les réduites successives de la transformée de Stieltjes de la mesure, l'autre donnant les densités et réductrices des mesures secondaires successives telles que les avait définies Aristide. Ces schémas se rejoignaient et complétaient à la perfection et pourtant leurs natures étaient profondément différentes, car le premier avait tout son sens à l'extérieur de l'intervalle d'étude, alors que celui de notre ami était défini précisément à l'intérieur de ce même intervalle. Cette fusion dans cette opposition troubla fortement Aristide, n'y avait il pas là une évocation évidente des deux miroirs dont il fallait éviter d'être l'arbitre, comme le lui avaient fortement conseillé les farceurs de dark_Shangrila.com ?

Farceurs sans doute, oui, mais quel hasard ou quelle intuition magique dans le choix de cette injonction, il y avait de quoi être étonné reconnaissons-le.

Aristide n'y tenait plus, il fallait qu'il sache le fin mot de tout cela. Il en venait à penser que quelque médium ou un diabolique système informatique lui dictait étape après étape, à son insu, toutes les démonstrations clefs, tous les éclaircissements. Car tout lui était donné par fulgurances, sans effort apparent. Non, Aristide ne comprenait pas d'où lui venait cette lucidité, cette vivacité, lui qui se sentait souvent si lourd et poussif, déjà étreint fermement par les glaces de l'âge.

Mais souvent aussi, dans des éclairs de lucidité, il se rendait compte de la petitesse de ses pas, il lui suffisait de sortir de son monde, d'aller un peu glaner sur le net quelques pages des grands maîtres des mathématiques, vénérables anciens ou fringants et géniaux contemporains et notre ami était près de tout déchirer et jeter vite aux oubliettes son attendrissant cahier de devoir de vacances. Aussi décida t-il d'une opération suicide, au figuré bien sûr, qui l'éclaircirait définitivement sur son malheureux sort. C'était évident, il suffisait de contacter

une grosse pointure, l'inaccessible et prestigieux Alain Cones par exemple, et de lui demander un avis éclairé sur son travail en cours.

Au temps où Internet n'existait pas, il était très téméraire d'aller au contact de telles personnalités, car même une banale lettre nécessitait un engagement physique redoutable, une mise en danger de celui qui avait l'audace d'écrire et ne parlons pas d'une conversation téléphonique. Avec le courrier électronique, rien de tout cela, les échanges deviennent totalement impersonnels, irréels, disons le mot approprié : virtuels.

Un résumé fut donc vite rédigé, avec un petit mot d'introduction plein de respect et d'humilité, et Aristide était près à contacter Alain l'illustre médaillé. Mais l'histoire, on vous l'a dit, est facétieuse et vous allez en juger. La veille d'envoyer son message voilà que la France est mise à l'honneur par l'attribution d'une nouvelle médail-Fields à un jeune virtuose des chemins aléatoires, j'ai nommé Wendelin Werner. (Ah si on avait gagné autant de finales de coupe du monde de foot que de médail-Fields !). C'est la première fois en fait qu'un probabiliste se voit décerner cette distinction et justement les travaux d'Aristide touchent un peu à ce domaine. Aristide curieux consulte les archives sur ce nouveau venu. Il y découvre une personnalité étonnante, au sourire éclatant, un vrai physique d'acteur. Mais d'ailleurs acteur il l'a été tout jeune, avec un rôle dans 'La passante du sans souci'. C'est décidé, c'est lui que doit contacter notre Aristide, et non pas le trop distant Alain. Il est donc nécessaire de modifier le mot d'introduction, l'adapter à la personnalité de Wendelin. Apparemment ce dernier a un bon sens de l'humour et c'est donc cette voie que choisit Aristide pour contacter sur la toile cette inaccessible étoile. Voici de mémoire ce qu'il écrivit :

« Cher Maître vénéré, je suis un humble paysan mathématicien de la vallée de Touh-long, prés de la méditerranée. En binant mon maigre champ de patates j'ai vu soudain resplendir dans les feux du couchant les pétales d'une indicible fleur. Si vous avez la bienveillance d'y accorder un bref instant d'attention, il est presque certain que celle-ci vous semblera sans doute une vulgaire herbe. Cependant quelque génie facétieux, se gaussant à l'avance de ma déconvenue, me pousse à solliciter votre précieux avis. Je n'ose l'espérer mais une réponse de votre auguste personne me délivrerait sûrement de mes tourments, même si elle était du type : (honorable vieillard, j'ai apprécié l'enthousiasme avec lequel tu laboures ton jardin, mais garde dorénavant ton ardeur pour ton épouse et les travaux de bricolage de ta maison), oui, cela me satisferait grandement et je dirais partout que l'incomparable Wendelin Werner m'a remis sur le chemin de la sagesse. »

Suivaient bien sûr les traditionnelles formules de politesse et Aristide alla même jusqu'à le féliciter pour sa prestigieuse distinction. Au moment d'appuyer sur le bouton d'envoi il hésita bien un peu, mais c'était si facile de se saborder ainsi, dans la dérision totale, et l'irréparable fut commis.

Aristide ne reçut bien sûr jamais de réponse de Wendelin, on espère pour lui que son courrier est parti directement à la poubelle, balayé par un anti-spam efficace. Cependant quelques jours après, à sa grande stupéfaction arriva dans sa boîte un mail du grand Alain Cones lui-même. Je cite encore de mémoire :

« Cher Monsieur Eigenheimer, c'est avec grand intérêt que j'ai pris connaissance de vos derniers travaux sur votre site personnel. L'apparition des nombres premiers dans ces intégrales d'énergie corrobore mes dernières avancées sur le modèle d'hydrodynamique quantique que je suis en train de perfectionner. Je sollicite donc votre accord pour les citer dans ma prochaine publication. Pouvez-vous également me faire parvenir une preuve plus

détaillée de la convergence vers la mesure de Tchebychev de deuxième sorte que vous mentionnez dans le chapitre 6, il me semble qu’il y a là une ouverture vers la théorie des super cordes qu’il faudrait analyser plus à fond. Très cordialement. Alain Cones. »

Aristide se refusa cette fois à écouter Colombo qui criait ‘gare aux gros rires’, et l’on peut donc toujours voir aujourd’hui le message encadré sur un des murs du hall d’entrée de notre ami, à côté de la vitrine aux coupes.

Il préféra donc penser et cela était logique, que Wendelin était un quelconque Emile Ajar, fabriqué de toute pièces par un Garry-Cones désireux de récupérer malgré l’âge fatidique passé une deuxième médail-Fields. D’ailleurs ces initiales même ‘w.w’ n’étaient elles pas la marque d’une farce de potache et ce rôle au cinéma avec Romy Schneider, non mais, à qui voulait on faire croire cela ?

Parenthèse Tibétaine.

Le mois de Juillet arriva enfin, apportant son lot de vacances éternelles et un repos bien mérité pour notre valeureux guerrier. Traditionnellement elles commençaient par un séjour dans les Alpes, où Aristide situait l'Eden originel, et où il pouvait étancher sa soif de courses vers les sommets. Le 15 du mois avait justement lieu une classique à Risoul, au pourcentage impressionnant car empruntant à rebours la piste noire de la station, montée hallucinante dans les éboulis suivie d'une descente vertigineuse vers la vallée. Cette course commençait à avoir une certaine réputation et on voyait chaque année le peloton grossir et accueillir même des raiders venus exprès de l'étranger, italiens, belges, signe d'un prestige certain. Cette année là les journaux annonçaient même la probable participation d'une délégation venue du lointain Tibet.

Ce matin là donc, Aristide s'échauffait sur l'aire de départ, un œil anxieux vers la cime impressionnante qu'il allait devoir atteindre et ce malgré un entraînement minimaliste pour cause des préoccupations diverses que l'on vous a contées. Juste avant le départ il fut surpris par un groupe de coureurs en maillot rouge, gesticulant joyeusement en venant à sa rencontre. Il allait s'écarter de la piste quand ils fondirent sur lui, le submergeant soudain de viriles tapes dans le dos et d'accolades chaleureuses. Abasourdi notre ami ne savait que répondre aux exclamations qui fusaient, dans une langue qui lui sembla être de l'espagnol et où revenaient sans cesse des enjoués: Oh Cesaro, Hombre Cesaro!

Le coup de sifflet le libéra de leur étreinte et tout le monde alla se ranger précipitamment sur la ligne de départ. Aristide devina sur le maillot de ses amis inconnus un fier taureau et l'inscription Real Cadaquès. D'un seul coup le silence se fit, pour le traditionnel briefing, puis en l'honneur des Tibétains un des leurs s'avança pour une longue prière psalmodiée sensée demander indulgence et protection aux divinités de la montagne que ces audacieux allait oser fouler. La corne des hauts sommets himalayens remplaça bien avantageusement le classique coup de sifflet libérateur et ne dénotait pas dans ce décor. La horde sauvage jaillit sous la banderole et se perdit rapidement dans les premiers lacets à la vue des spectateurs.

Dès les premiers hectomètres, avec sa longue expérience, Aristide sentit que cela allait être dur et qu'il devrait souffrir pour s'accrocher. Refoulant cette pensée négative il s'appliqua à calquer sa foulée sur un des tibétains qui lui semblait être dans un rythme similaire au sien, puis il pensa à Angélique qui l'attendait lisant dans la voiture, et enfin il essaya de ne penser à rien, de n'être que ces jambes, ces bras tendus vers ce but dérisoire mais nécessaire qu'il s'était imposé une fois de plus, de n'être attentif qu'à ce chemin de pierrailles, qu'à ses frères de course avec qui il allait communier, dans la souffrance, la lutte et le respect partagés. Un air de rock survient brusquement dans sa tête, 'Return to Sender' s'incruste en lui et gagne en volume, tandis qu'il entend aussi 'Et le danseur dit à la danse, qui commence ?'. Ses pensées s'affolent, que vient faire Zarathoustra dans cette course ? Aristide le sait, il est en sur régime, un coup d'œil au cardio le confirme, 201 !, il faut se calmer d'urgence, car même si son cœur a l'habitude de naviguer sur des fréquences élevées, il sait qu'il est là dans sa zone rouge, celle de tous les dangers. Quarante trois minutes d'ascension, la crête se profile enfin, tout près, on aperçoit les bénévoles tendant les godets, l'ami Tibétain est toujours là, ils se sourient, ça y est on l'a fait, on est passé de l'autre côté. Au moment où ils basculent Aristide est soudain ébloui par un éclat de lumière venu d'un sommet en face, oui il se souvient, c'est une des grandes structures adonisées qu'un artiste local a fait déposer il y a deux ans sur diverses cimes du parc des écrins et qui s'illuminent ainsi au gré de la course du soleil, points

acérés de repère et de mémoires essentielles. Décidément me voilà encore entre deux miroirs sourit intérieurement notre homme, il va falloir être vigilant.

Ah la merveilleuse et bienveillante plongée vers la vallée, Aristide en prend plein les yeux, savoure sa barre énergétique et cherche tranquillement la bonne allure à adopter, surtout ne pas être euphorique, gérer encore l'effort, penser au petit replat en bas, juste avant l'arrivée. Le Tibétain, lui, a décidé de porter son effort, il allonge visiblement la foulée et creuse vite l'écart, Aristide hésite un peu puis le laisse filer, bientôt son concurrent n'est plus en vue, absorbé par un virage. Aristide court seul, personne derrière non plus, il adore ces moments de solitude intense, ce silence seulement troublé par l'impact léger de ses chaussures. Mais d'un coup vient un bruit sourd, familier des montagnards, un éboulis s'est déclenché, assurément tout près, voilà d'ailleurs la poussière qui monte juste derrière le prochain virage. Aristide y arrive, le franchit, la longue ligne droite qui plonge vers le petit bois en bas sur la gauche est barrée par un rail fumant de rochers. L'obstacle est facile à franchir, au loin bien plus bas un groupe de coureurs qui détale, mais lui, où est il donc passé ? Aristide s'arrête brusquement, remonte le chemin jusqu'à l'éboulis, voit le Tibétain qui gît en contrebas. Il le rejoint quand celui-ci se relève, ouf rien de cassé, une belle écorchure oui, mais Aristide court toujours avec un mouchoir de tissu, un peu d'eau et la blessure est vite soignée. Ils remontent maintenant, s'aidant mutuellement sur la dangereuse pente et reprennent leur challenge interrompu. Après quelques foulées complices l'homme des hauts sommets déploie à nouveau ses jambes et avec un grand sourire et un amical geste d'adieu dévale à toute allure le chemin et se perd bientôt à l'horizon. Après la redoutable reprise du faux plat, à la sortie de la forêt, la banderole d'arrivée est enfin là, ondulant joyeusement dans le vent. Aristide arrête le chrono, une heure vingt, bon pas trop mal après tout, et rejoint Angélique qui l'attend inquiète au ravitaillement.

Aristide lui sourit, heureux, un temps de récupération et ils rejoignent bientôt la voiture, ils ne s'attardent pas car Angélique veut aller visiter Ceillac et Saint Veran. Ils vont quitter le parking quand un homme surgit au devant d'eux en courant, le crâne chauve, vêtu d'une longue tunique jaune. Essoufflé il frappe à la vitre et leur tend en souriant un coffret noir laqué enveloppé dans une étole blanche. C'est pour vous Aristide, un petit souvenir de la part de Tchaï-Bé, il a eu un petit malaise à l'arrivée mais tenait absolument à vous transmettre ceci. Ils n'eurent pas le temps de remercier que déjà le filiforme moine était loin, il semblait voler au dessus du sol.

Perplexe, Aristide ouvrit le beau coffret. A l'intérieur il y avait un bonnet Tibétain sur lequel était déposé une paire de lunettes bizarre, avec des verres sombres mais chatoyants sur une monture en carton. On aurait dit ces lunettes que l'on emploie pour observer les éclipses ou des rares essais de télévision en 3D. Il y avait aussi un message, calligraphié à l'encre de chine. « Pour quand tu seras enfin rendu à Shangri-La. (Le bonnet c'est pour ta collection personnelle !) »

Ils restèrent sans voix, ahuris par ce mystère renaissant. Le reste de la journée ils essayèrent de mettre tout cela entre parenthèses, de remettre à plus tard les tentatives d'explication. Le lendemain, Angélique en ouvrant le journal local découvrit la photo du départ de la course. Elle appela vite son mari, Chéri, tu es superbe sur la photo, regarde en première ligne au départ. Aristide prit la feuille et faillit défaillir, il était sur la photo mais ce n'était pas lui, mais quelqu'un en maillot rouge sur lequel se dressait un taureau. Frénétiquement il consulta le classement, il lut en vingt troisième position : Cesaro Alvarez. 1h 12. Real Cadaques.

Aristide infiltre Wikipedia.

Face au mystère on connaît la réaction d'un esprit cartésien, surtout lorsque celui-ci a pour coach le célèbre Colombo en personne. Aristide scruta donc pendant des jours la trace de son sosie sur Internet. Cesaro Alvarez apparaissait bien sur les classements de multiples courses, toujours sous les couleurs du même club, et dans des temps similaires aux performances d'Aristide. Nul doute que s'il n'avait porté secours à Tchaï-Bé , Aristide aurait passé la ligne d'arrivée avec son clone, provoquant ainsi une grande confusion.

Concernant les lunettes, Aristide fit quelques tentatives timides et imprudentes, mais il constata vite qu'elles ne lui permettaient pas de distinguer mieux les éruptions solaires, ni les protubérances à travers les vêtements de ses collègues du sexe féminin. Il les rangea donc un peu déçu dans leur précieux étui. Pour le bonnet, c'est vrai qu'il en avait déjà de beaux spécimens, comme tout à chacun : bonnet d'âne de ses devoirs et enseignements ratés, bonnet défiant les embruns du commandant Cousteau, celui d'Obispo, acquis chèrement au Zénith, et maintenant bonnet de la sagesse ultime délivré par le grand Lama en personne avec l'étole en prime. Aristide décida donc de s'arrêter de cogiter en rond et se jura de ne plus chercher la moindre explication logique. Le reste des vacances fut heureusement d'une banalité rassurante.

A la rentrée débarqua dans le lycée de notre ami un jeune enseignant prénommé Mario, issu tout droit de la prestigieuse école normale supérieure. Mario était marseillais d'origine italienne mais n'avait rien de très latin. Calme, posé, d'une élégance rare chez un professeur, il avait plutôt un côté Irlandais et évoquait à Aristide ces héros de l'Ouest légendaire qu'il avait tant admiré dans les salles obscures de son enfance. Il en avait d'ailleurs aussi le caractère, froid justicier prêt à affronter seul et avec flegme les pires hors la loi ou toute l'armée de Santa Anna en personne. S'étant intéressé aux fondations que bâtissait patiemment Aristide, il trouva là une cause perdue digne d'un engagement honorable. Aristide craignait que son jeune et brillant collègue ne trouve rapidement une faille dans le fortin qu'il s'efforçait de dresser mais heureusement il n'en fut rien, la base semblait bien solide et saine.

Un matin Mario entra dans la salle des professeurs avec un air encore plus martial et décidé que d'habitude. Il avait trouvé un plan pour son nouvel ami : rien ne servait de rester planté là en attendant comme dans le désert des tartares des émissaires qui ne viendraient jamais, il fallait bannière au vent chevaucher vers le vaste monde au-delà et forcer l'auditoire. Le moyen idéal qu'avait trouvé Mario s'appelait Wikipedia. Pour les néophytes, Wikipedia est un projet d'encyclopédie universelle, via le net, dont les articles peuvent être à volonté écrits, modifiés ou supprimés par n'importe qui. Pas d'expert donc, aucun comité de lecture officiel, seuls des bénévoles qui contrôlent les éventuels actes de vandalisme, piratage ou mégalomanie inhérents à cette totale liberté d'expression. On comprend que ce laxisme entraîne beaucoup de critiques du côté des puristes et perfectionnistes, et ils sont nombreux pour décrier cette construction anarchiste. Or il faut constater que Wikipedia fonctionne, et même assez bien. Après tout la vie elle-même n'obéit elle pas un peu aux mêmes règles de libre arbitre et d'intervention individuelle ? Et le zéro défaut dans une encyclopédie officielle n'est jamais assuré, d'autant plus que la connaissance fluctue et évolue. Les écrits des plus grands génies de la mathématique ne sont pas exempts de petits ou gros écarts avec la rigueur de l'axiomatique actuelle, mais qui s'est pourtant construite grâce à eux. Et quel chercheur n'a jamais trouvé de bug dans un article académiquement répertorié et labellisé sur lequel il

voulait s'appuyer imprudemment ? Bref ne jetons pas la pierre sur cet essai de création collective et souhaitons lui un franc succès. Mais revenons à notre implacable Wyatt Earp.

L'idée était simple, il fallait ouvrir une page intitulée 'mesures secondaires', sur laquelle Aristide inscrirait la trame de ses résultats essentiels. Mario se proposait de lancer l'affaire puis de lui donner quelques rudiments de TeX, langage nécessaire pour transcrire ses formules mathématiques. Il poussa Aristide par les épaules et en dix minutes la page était effectivement lancée, avec lien adéquat vers le site d'Aristide.

Mais Aristide était on le sait timide et respectueux des règles. Il déchiffra donc attentivement le soir venu la charte des bons usages de Wikipedia. Un des articles le cloua net :'no personal research!'. Notre cher professeur était effaré, il venait de se rendre coupable d'une violation de domicile, d'une intrusion forcée, il n'était maintenant qu'un squatteur qui allait avoir la honte d'être traqué et débusqué, jeté impitoyablement de ce nid encyclopédique douillet. Mario qui malgré son jeune âge avait déjà une idée nette de ce qu'était 'the struggle for life', le rassura en lui disant que le but était précisément de solliciter des réactions et qu'après tout, ce qui allait être écrit avait peut être vocation de devenir encyclopédique.

Aristide continua donc à inscrire sa page sans états d'âme et il poussa même le crime jusqu'à la faire traduire en anglais par Colline, une dévouée et généreuse collègue de son lycée. Restait à attendre les réactions, et c'était là aussi une expérience passionnante d'étudier comment fonctionnait la machinerie Wikipedia. Hélas pour Aristide, il n'y eut pas plus de commentaires sur le fond du contenu que de messages sur son site personnel. Certes il y eut des interventions, des ajustements, mais elles permirent surtout de prouver encore une fois que les français étaient plutôt gouvernés par la raison, alors que les anglo-saxons l'étaient par le protocole. En effet sur la page française on vit fleurir des modifications du plan, de la structure de l'article, de la mise en place, du choix des liens, alors que sur la version anglaise étaient traqués avec rigueur la moindre écart par rapport à l'étiquette : dessin des parenthèses, fautes d'orthographes ou de syntaxe, le tout accompagné de grandes interrogations sur les appellations, du style : 'ces polynômes secondaires sont ils bien des polynômes ?'. Aristide comprenait enfin le sens caché du 'to be or not to be', enraciné dans les souterrains de la nature 'so british'.

Enfin, après quelques mois d'intense agitation plus rien ne bougea et les pages d'Aristide glissent toujours, furtives, silencieux sous marins tranquilles, dans les eaux profondes de Wikipedia.

Et c'est ainsi que grâce à Wyatt Earp lui-même, Aristide entra dans la libre encyclopédie.

La formule égarée.

Les semaines suivant la rentrée Aristide continua par bouffées d'inspiration à noircir de formules les pages de son cahier. Puis la source sembla enfin se tarir. Lorsqu'il se retourna alors, le professeur vit le chemin parcouru. C'était un beau parcours, avec des imprévus déroutants, des belvédères ensoleillés et des raccourcis vertigineux. Oui se dit Aristide chantonnant 'and it is my way' , mais je me dois de le faire connaître aux autres et surtout aux jeunes qui veulent entrer dans la carrière mathématique. Une fois encore il fallut donc remettre la caravane en route. Mais cette fois, c'était une voie purement pédagogique qu'il fallait emprunter. Avec frénésie notre ami se lança donc dans un harassant travail de synthèse et compilation, il tenait à expliquer chaque étape, chaque hésitation, les fulgurances décisives, les coups du sort heureux, bref toute la longue marche que nous lui avons vu mener dans les chapitres précédents.

En moins d'un mois, exténué mais heureux, Aristide avait achevé son manuscrit de 250 pages qu'il intitula 'La formule égarée'. Il y avait au total six grands chapitres, et le livre s'ouvrait sur une belle citation d'Umberto Eco dans Baudolino : « Et puis, tu voudrais mettre dans la tête de tes futurs lecteurs qu'il existe un Gradale là haut parmi les neiges et la froidure, et le royaume du prêtre Jean dans les terres torrides ? ». Quand à la dernière page, après la révélation des deux schémas de fraction en miroir, elle se terminait par ces mots de Dino Buzzati dans le K. « _Compris quoi dit Stefano piqué. _Compris que je ne te pourchassais pas autour de la terre pour te dévorer comme tu le pensais. Le roi des mers m'avait simplement chargé de te remettre ceci »

Toutes ces choses étaient forts belles pensait Aristide, mais il restait à les faire diffuser. Il ne doutait pas de la réussite de cette entreprise, son histoire était unique, il n'avait jamais lu auparavant dans la littérature classique un ouvrage présentant une telle originalité. Il contacta donc avec enthousiasme les grands éditeurs scientifiques, Bréal, Ellipses,Vuibert et bien d'autres. L'attente ne dura pas, très vite arrivèrent les premières lettres types de refus poli, et les impolis ne daignèrent même pas accuser réception de la demande.

Le coup était rude, mais notre ami avait de la constance. Il entendit parler des éditions de l'Harmattan qui donnaient leur chance à des illuminés de son espèce et il reprit aussitôt espoir. Las, le manuscrit ne lui fut même pas renvoyé, malgré le chèque adéquat qu'il avait joint pour cette opération. Tout espoir semblait maintenant perdu. Aristide se résigna donc comme il l'avait fait il y a vingt ans, à ranger ses précieux calculs dans l'armoire aux souvenirs. La vie reprit son cours, Angélique retrouvait enfin un mari plus présent, et les accords de 'return to sender' firent à nouveau résonner la salle de danse. Oh, Aristide jetait bien encore quelques coups d'œil sur le compteur de visites de son site, et quelques nuits dans ses rêves il reprenait bien une suite de calculs interminables, mais cette fois ceux ci n'apportaient rien d'autre le matin venu qu'un lancinant mal de tête à traîner toute la journée.

Mais quelques mois plus tard….

Un bref coup de téléphone, dans le style concis qu'affectionne Vodcek dans ces échanges immatériels : « Aristide bonjour, Vodcek, il faut que tu viennes après demain au congrès OPSFA qui va se dérouler sur le campus de Luminy, au CIRM, je te verrais la bas, prépare un résumé de tes travaux ». L'affaire était relancée.

L’homme bleu dans le train.

La veille de se rendre sur le campus, entre Marseille et Cassis, la Scénic neuve d’Aristide décida tout net de garder ses vitres avant désespérément ouvertes, mouvement qui fut aussitôt repris à l’unisson par toutes les Scénics de sa génération, obligeant Renault à rappeler tous ses fidèles clients et Aristide à prendre le train pour se rendre à Marseille.

Heureusement Aristide adorait prendre le train. Les wagons de chemin de fer avaient été souvent pour lui dans le passé des occasions d’aventures uniques dont il gardait précieusement le souvenir. Par exemple c’était dans un de ceux là qu’il avait connu jeune étudiant et en toute innocence sa première (et rassurez vous, ce fut la seule) expérience de la drogue. Ce jour là dans le wagon déjà bien rempli où Aristide était occupé comme à chaque voyage à déchiffrer consciencieusement son cours de mathématiques entra pour s’affaler sur la banquette un de ces typiques hippies qui fleurissaient dans ces années là. Aristide absorbé n’y prêta guère attention. Mais soudain il fut distrait par un effluve d’une singulière saveur, suave, sucré, comme il n’en avait jamais senti auparavant. Aussitôt les autres occupants du wagon, hommes murs et virils se dressèrent avec ensemble en rigolant pour évacuer précipitamment le wagon. Aristide qui était, on vous le rabache assez, très innocent, était cependant assez vif et intuitif. Il comprit donc aussitôt de quoi il devait s’agir et s’empressa de jaillir lui aussi du compartiment.

Tout comme le génial Dali rassasié par des micro sommeils le temps d’une chute de pièce de monnaie (qui lâchée par le dormeur le réveillait aussitôt par le bruit de sa chute une fraction de seconde plus tard), Aristide fut enchanté et comblé pour toute sa vie par cette fugitive bouffée de schnouff , et dans sa grande sagesse il décida que cette connaissance était amplement suffisante pour ne pas mourir idiot.

Dans le registre ‘courte mais bonne’, Aristide aimait à évoquer une autre scène. Ici encore notre héros est absorbé par ses cours (oui il n’aimait pas perdre son temps), et seul avec lui dans le wagon, deux jeunes, à peu près de son age, qui devisent gaiement sur leurs centre d’intérêt principal :girls, girls, girls. Entre alors à la station suivante une superbe jeune créature, digne des héroïnes de Wolinsky, qui prend place sans complexe dans le compartiment. Aussitôt nos deux professionnels de la drague rivalisent de lourdeur pour intéresser la sublime blondinette qui ne s’en émeut pas pour si peu. Cela l’amuse en fait, tout comme cela distrait Aristide qui échange des sourires polis et complices avec la créature de rêve. Bientôt hélas pour la gent masculine, la biche traquée mais pas farouche voit arriver son arrêt. Sitôt descendu Aristide est stupéfait de voir nos deux comparses s’extasier sur le brio avec lequel notre brave étudiant a mené et réussi sa drague, en silence, tel James Bond dans sa meilleure forme, les yeux plongés dans ses documents secrets, ne les levant que pour recueillir les œillades désespérées de la belle alanguie. Vraiment nos deux amis n’ont jamais vu une telle maîtrise, une telle mesure de l’attitude, légèrement désinvolte mais suffisamment attentive qui fait de vous le Don Juan parfait. Voila donc comment dans ce microcosme ferroviaire, Aristide a été ce jour là le séducteur parfait qu’il ne sera jamais plus. Nous en sommes certains, les deux témoins de cette scène d’anthologie n’ont plus oser approcher une fille qu’en tenant dans la main un précieux bouquin de topologie algébrique et Aristide a hanté pendant des années durant les rêves secrets d’une sublime voyageuse inconnue.

Mais après ces glorieuses et touchantes évocations, voyons ce qui se passe ce matin là, dans le train qui conduit notre Aristide vers son destin. Il a pris place dans un compartiment désert, et consulte tranquillement les documents qui résument ses travaux. Mais soudain entre un homme de haute taille, revêtu d'un grand burnous bleu, la tête enrubannée d'une longue étoffe blanche. Il prend place juste en face d'Aristide et lui sourit. Aristide est fasciné par cet homme bleu du désert, que vient donc faire ce Touareg d'un autre monde, d'un autre temps dans ce wagon ? Il tient lui aussi un livre dans lequel il s'absorbe vite. Le voyage se passe ainsi, nos deux lecteurs solitaires échangeant juste quelques regards qui se veulent amicaux. A la station Blancarde, juste avant le terminus , Aristide somnole. Il distingue à peine l'homme bleu qui se lève, le touche légèrement à l'épaule et s'incline vers lui, pour un au revoir des plus civilisés, accompagné de quelques brèves paroles aux sonorités aimables. Aristide se rendort, pour pas longtemps, car voilà bientôt la gare Saint-Charles. Au moment de sortir il aperçoit sur le siège vide en face de lui le livre oublié par l'étranger. Il s'en saisit pensant qu'un quelconque indice lui permettra de le renvoyer à son singulier propriétaire et descend précipitamment sur le quai.

Au buffet de la gare, Aristide s'accorde une pause avec petit café et un croissant. Il en profite pour parcourir rapidement le livre égaré. Mais hélas il ne discerne que des caractères arabes totalement inconnus de lui. Seule la mise en page et quelques motifs géométriques placés ça et là laissent à penser qu'il s'agît d'un recueil de sourates Coraniques ou de poèmes orientaux. Bah, Géronimo saura bien me traduire ça pense Aristide, souriant à l'idée de revoir plus tôt que prévu ce compagnon de marathons. Puis il range le précieux manuscrit dans son porte document et file droit vers les escaliers de Saint Charles.

L’énigmatique Paco.

La conférence inaugurale du congrès était prévue à 10 heures, aussi Aristide avait il beaucoup de temps devant lui et il avait donc décidé de faire tout le trajet à pied. Une telle virée aurait découragé plus d’un conférencier bedonnant, mais notre ami n’avait il pas déjà surmonté la terrible distance des 100 kilomètres de Millau et puis c’était aussi là l’occasion de faire un excellent entraînement tout en douceur. Les rues de Marseille, il les avait souvent vaillamment foulées en course, c’est pourquoi en avançant dans la ville il revoyait encore les points de ravitaillement, le tour du vélodrome dans le cirage lors du marathon de 2003, l’arrivée au sprint du semi dans les jardins du Prado, cette fille encore, au visage d’ange, que suivait et encourageait avec angoisse son père en vélo. Mais c’étaient là des souvenirs récents. De même bien après Mazargues, à la sortie de la ville lorsque la route commence à monter, Aristide revoyait le long peloton des quelques douze mille concurrents lancés à l’assaut du col de la Gineste, dans cette course mythique de Marseille Cassis où, rappelons nous, il avait eu le bonheur de côtoyer un moment la foulée du légendaire Alain Mimoun.

Bientôt ce fut la bifurcation vers Luminy, puis au bout du long chemin des écoliers l’arrivée sur le campus. Aristide pensa avec émotion qu’il n’était pas revenu dans ces lieux depuis prés de 30 ans. Trente ans, le chiffre était effrayant mais l’angoisse se dissipa vite. Les lieux n’avaient pas trop changés. Des bâtiments nouveaux bien sûr mais il retrouva assez vite les locaux de l’IREM où il avait découvert émerveillé il y a bien longtemps la magnifique mathématique du professeur Jean Devaert. Il monta l’escalier puis se lança dans le long couloir obscur sur lequel s’ouvraient les salles de travail où s’activaient alors les différentes équipes. Ce couloir, il l’avait souvent revu en rêve durant son séjour en Bourgogne, rêves tristes d’exil loin de ses joyeux camarades qu’il avait laissés à jamais derrière lui.

Mais bizarrement Aristide adorait ces pèlerinages vers les lieux du passé. A chaque fois la nostalgie inévitable devant le gouffre des années laissait rapidement la place à une douce euphorie qu’Aristide ne pouvait expliquer. C’était comme une renaissance, un nouveau printemps qui s’offrait à lui, prometteur d’un avenir encore plein d’imprévus. Il lui semblait que dans ces endroits familiers planait une énergie résiduelle, oui c’est comme si on le reconnaissait, si les arbres, les chemins, l’horizon, les pierres lui étaient reconnaissants de ce retour aux sources, et c’était bien une véritable source de Jouvence dans laquelle il se ressourçait à chacun de ces éternels retours.

En haut de la butte, sur la droite, Aristide vit le panneau annonçant le CIRM, puis le fléchage vers la conférence. Timidement, comme à Valladolid il se plaça au fond de l’amphithéâtre, observant attentivement les arrivants. Il n’avait pas cette fois de carte d’accès et avait même craint un moment de se faire refouler à l’entrée de la salle, car Vodcek n’était pas encore arrivé. Mais tout se passa bien, à part quelques regards suspicieux ou vaguement condescendants de quelques jeunes participants académiquement badgés.

Mais en consultant le programme du congrès, une montée de panique submergea notre ami. Déjà l’intitulé même des communications était impressionnant, de même que les titres des intervenants et Aristide en connaissait certains de réputation, mais de plus, comme dans tout colloque international l’anglais était la langue imposée. Il se préparait donc à déguerpir à toute allure de cet amphithéâtre lorsque Vodcek fit son entrée, un peu en retard, et démarra aussitôt son discours inaugural.

Etonné Aristide s'aperçut qu'il tenait le choc. Il avait en effet avec lui les qualités de synthèse et de concision des brillants orateurs, leur faiblesse dans la pratique d'un accent tonique typiquement british, et enfin les conséquences fructueuses du long entraînement aux techniques d'analyse qu'il s'était imposé tous ces derniers mois. Il resta donc scotché sur son banc, jusqu'à l'heure du time- break.

Pendant la pause il parvint à rejoindre son ami Vodcek, qui le présenta aussitôt à quelques chercheurs de ses amis auxquels il avait confié les premiers travaux d'Aristide. Conformément à la célèbre règle des signes sur les amis de mes amis, Aristide reçut un accueil des plus chaleureux de la part d'André Gamus et d'Alphonse Ronceveaux et notre héros en fut tout ragaillardi. Mais malheureusement, manifestement absorbés par leurs recherches ils n'avaient pu jeter un coup d'œil attentif sur les formules de notre ami.

Midi venu, Aristide s'en alla manger un sandwich dans la pinède alentour, côtoyant de petits groupes d'étudiants. C'était la période des partiels et certains discutaient ferme brandissant les sujets qui les avaient tourmentés toute la matinée. Aristide fut tenté de s'approcher et s'inviter à ce qui pour lui était depuis toujours une fête, de partager le pain et le vin de la mathématique. Il lui revint cet enthousiasme qui était le leur à l'époque, en était il toujours ainsi chez les jeunes générations, y avait il encore cette soif de comprendre, de découvrir ce qui était caché, de relier les champs, de savourer la difficulté d'une preuve qui semblait insaisissable puis qui s'offrait soudain, après des heures ou des jours d'une traque tenace. Il se rappela aussi cette joie qu'il avait eu lorsque, à 35 ans, ayant rejoint la fac avec son ami Jean Pierre pour décrocher un précieux DEA, il s'était retrouvé un après midi, assis dans les couloirs de l'université de Lyon, attendant de passer les oraux avec de beaucoup plus jeunes que lui qui ne lui manifestaient apparemment aucune ségrégation d'âge.

Mais depuis peu, chaque année en entrant dans sa classe, il lui semblait que la mer avait encore un peu plus reculé, que la vague s'éloignait inexorablement, comme lorsque enfant il sentait le sable s'enfuir entre ses doigts de pied. Aussi il n'osa pas ce jour là aller à la rencontre de sa jeunesse enfuie.

L'après midi la conférence reprit. Dés le début de l'exposé de Paco, professeur à l'université de Madrid, Aristide fut interloqué car Paco parlait de choses qu'il connaissait, de problèmes qui bien sûr dépassaient complètement notre ami, mais il y avait là une terre familière, qu'il avait déjà foulée, innocemment, sans comprendre les chemins qui l'avaient conduit vers elle. Mais c'était clair maintenant, cet homme discret en bas sur l'estrade, lui connaissait les réponses à toutes ses interrogations.

A la pause, Aristide s'approcha de Paco en train de discuter, essayant de deviner si celui-ci parlait français. Il allait abandonner l'idée de l'aborder quand le truculent Vodcek arriva et devançant ses intentions l'entraîna vers l'oracle. Oh, Paco, je te présente Aristide, oui tu sais je t'ai parlé de ces travaux, allez je vous laisse discuter il faut que j'aille m'occuper de la visite des calanques. En voyant Aristide, Paco esquissa un petit mouvement de surprise, une infime expression d'inquiétude traversa son regard mais que notre ami ne perçut pas, trop occupé par les questions essentielles qu'il devait maintenant poser. A toute allure, confus comme devait l'être un paysan exposant sa peine devant le chêne de Saint Louis, Aristide survola les grandes lignes de son résumé, quémandant à chaque point si tel résultat était du domaine classique. Comme il l'avait toujours craint ou deviné secrètement, les réponses tombaient : oui, oui, oui bien sûr, c'est cela oui, oui c'est connu.

Aristide fair play souriait, oui bien sûr, d’autres étaient passés avant lui. Mais vacillant dans les cordes il sentit une éponge fraîche sur son front tandis que quelqu’un le repoussait vigoureusement au milieu du ring.

_ Oui, je m’en doutais bien, mais là, cette formule d’isométrie, vous êtes vraiment certain qu’elle soit répertoriée ?

A son tour Paco sembla hésiter, étonné de la réaction d’Aristide.

_ Ah, non, je ne crois pas, je n’en suis pas sûr.

Aristide retrouvait sa respiration, il enchaîna aussitôt.

_ Et cette formule de covariance, et l’interprétation matricielle ?

_ Non, il faudra vérifier, je ne suis pas sûr de ce point.

Vodcek arriva, stoppant l’échange intense en émotions, car tout le sort de plusieurs mois de travail se jugeait à cet instant.

_ Alors Paco, qu’en penses tu ?

_ Oui, il faut voir, il doit y avoir matière à une petite note, tu verras avec lui.

Paco promis à Aristide de lui envoyer les références des points classiques que notre ami avait redécouvert dans sa longue errance solitaire. Puis on se dirigea vers le repas. Aristide était perplexe. Il n’avait pas été mis KO, c’est sûr, il avait marqué quelques points, mais c’était clair, les résultats concernant la convergence vers la mesure de Tchebychev étaient classiques. Pas très vieux d’après Paco et Gamus, vers les années 80, Aristide entendit Obispo les chanter, oui c’était dans les années 80 qu’il avait découvert sa première formule, la source de tout, sa formule égarée. Mais enfin il restait un espoir, peut être un des chemins de traverse qu’Aristide avait emprunté était resté vierge avant lui, et il voulait encore y croire.

Pendant le repas Aristide n’osa plus questionner Paco, d’ailleurs celui-ci le fuyait un peu manifestement. Paco resta très discret, presque effacé, attitude contrastant singulièrement avec la verve gargantuesque des autres compagnons de Vodcek. Sans doute ne voulait il pas peiner plus Aristide, c’est ce que se dit notre héros. Pourtant un incident aurait du le frapper. A la fin des agapes, la serveuse pourtant expérimentée renversa une tasse de café sur Paco. Celui-ci réagit très vivement, comme si un attentat contre sa personne avait été ou allait être perpétré. On vit à nouveau cette ombre d’inquiétude traverser son regard. Mais là non plus Aristide ne le vit pas.

A la fin de la journée, Aristide eut encore le bonheur, toujours grâce à Vodcek, de pouvoir discuter un moment avec Alphonse et André. Là, autour d’une table de pique nique, sous le champ des cigales, Aristide connut un bref mais intense moment de Paradis. Il était là, humble caravanier en train de discuter avec des princes du désert qui l’écoutaient parler, bienveillants, des pays qu’il avait entrevus, et ils avaient la gentillesse de sourire à ses rêves d’enfant. Il leur laissa bien sûr un exemplaire de son livre ‘la formule égarée’ dont ils seraient sans nul doute les rares et seuls lecteurs. Puis il prit congé, rapidement, car il pensait avoir déjà trop abusé de leur indulgence. Il s’en voulut d’avoir tant parlé de lui puis il oublia et repartit, comme Lucky Luke, dans le soleil couchant.

Géronimo.

Le lendemain de la conférence, Aristide muni du parchemin de l'homme bleu se rendit au plus vite à l'échoppe de Hassan M'madi, ancien ingénieur qui s'était reconverti d'abord en écrivain public, puis avait fini par ouvrir un cyber café où l'on pouvait également téléphoner avantageusement vers les pays du lointain Maghreb et accessoirement déguster si l'envie vous prenait de succulents loukoums ou de délicieuses dattes confites. Hassan était également tout comme Aristide grand amateur de courses de fond et c'est sur l'une d'elle que leurs destins s'étaient croisés. A vrai dire ce n'était pas cette fois du grand fond, simplement un dix kilomètres, mais pas n'importe lequel, celui du championnat de France cuvée 2002, à St Just St Rambert, petite localité à proximité de St Etienne.

Aristide était arrivé sur les lieux porteur d'une sourde appréhension. Pourtant sa saison avait été exemplaire et il était une nouvelle fois largement en tête du challenge Spiridon. Mais il s'était mis dans la tête de représenter dignement son club et de pulvériser son record personnel sur cette distante. La pression était donc montée, peu à peu. Ajoutons à cela un rêve quelques jours avant l'échéance où Aristide voyait son grand père le dissuader de faire cette course. Bref notre ami n'était pas dans son assiette et bien que la couse ait lieu le soir, en ce début du mois de Juillet, il transpirait déjà abondamment sous la banderole du départ. Négligeant tous les indicateurs de prudence, Aristide se lança à fond dès le début du challenge et ne tarda pas à se mettre dans le rouge, mais ne portant pas ce jour là le précieux compte coups de cœur, il ne mesura pas l'ampleur des écarts. Au premier tour il eut juste la force d'esquisser un petit geste à Angélique, qui voulait dire malheur aux vaincus. La course était bien ratée, plus question de penser au record, simplement il fallait tenir, tenir malgré la souffrance et terminer. Au septième kilomètre il eut encore le souvenir d'une bassine pleine d'eau où les gladiateurs trempent une éponge pour apaiser leur front brûlant, puis le trou noir, ou presque. Aristide revoit un paysage, de longs troncs d'arbre sur le bord de la route, il entend encore Francis un camarade Spiridonien lui crier de s'arrêter, puis lui bloquer soudain les bras. Mais Francis n'est pas aujourd'hui sur la course, il est à Nice à plus de 500 kilomètres de là, qu'importe, Aristide se débat, lutte contre cet ami venu soudain lui saboter la course, il veut terminer, d'ailleurs il voit la ligne tout près, il arrête le chrono, il a fait sans doute un bon temps, peut être un podium…

Soudain il se réveille, Ko debout devant la tente des secouristes. Il demande où il est, ce qu'il lui est arrivé. Il est tombé parait il, tout près du huitième kilomètre, mais non, Aristide ne voit aucune trace de chute sur son corps, juste ses deux avant bras abondamment griffés. Bientôt arrive un docteur goguenard, c'est lui qui a vu arriver Aristide porté à bout de bras par le grand Hassan M'madi.

_ T'as pris une sacrée claque hein mon gars s'esclaffe le toubib hilare.

Non mais il est fou pense Aristide, il ne voit pas que je vais y passer, car pour notre ami c'est sur, il a dépassé la dose autorisée, et bêtement, pour la gloire inutile de quelques secondes en moins sur un palmarès que personne ne lira jamais, il va disparaître de la surface de ce monde, c'est sur il s'est fait exploser le cœur et va terminer sa course ici, loin de sa région, ne plus revoir ses filles, sa femme qui l'attend là bas sur la ligne d'arrivée, et ce toubib qui rigole non c'est fou !

Les secouristes veulent l’asseoir de force, Aristide résiste, veut rester debout. Le docteur professionnel le félicite :

_ Vous avez eu la bonne réaction, vous vous allongiez et vous partiez aussitôt dans les pommes mon gars, bon je vois que ça a l’air d’aller mieux, asseyez vous quand même un peu maintenant.

Aristide reste là à grelotter dans une couverture, les minutes lui semblent des heures, il ne comprend toujours pas pourquoi on ne l’évacue pas vers l’hôpital, pour essayer de soigner cet infarctus qu’il s’est fait si stupidement. Enfin arrive une voiture, on l’emmène vers la ligne d’arrivée, encore quelques contrôles, tension, pouls, et Aristide est libéré, à son grand étonnement. Il n’arrive pas à croire qu’il n’a rien, rien qu’une grosse claque qu’il a du mal à encaisser. Soudain une voix crie derrière lui.

_ Eh numéro 124, tu t’en es sorti ?

Aristide se retourne et voit Hassan, aussitôt il comprend que son sauveur est devant lui.

_ Combien je t’ai fait perdre de minutes dis, tu dois m’en vouloir de m’avoir trouvé sur ton chemin.

_ Oh ça faisait un bout de temps que je te filais, tu m’avais lâché à l’épongeage mais je revenais sûrement, et puis je t’ai vu commencer à tanguer, comme un oiseau blessé.

_ C’est toi qui m’a laissé ces marques au bras, tu as une sacrée poigne, mais dis donc tu ne te coupes jamais les ongles ?

_ Tu m’en as cassé deux, j’aurais du mal à bien jouer de l’aoud dimanche.

_ En tout cas mille merci collègue, sans toi j’avais droit au fossé, ou pire. Comment c’est ton nom ?

_ Hassan M’madi, mais sur les courses on m’appelle Géronimo.

_ Géronimo ???

_ Oui, tu aurais préféré Ben quelque chose ?

_ Non, mais c’est marrant non Géronimo, ça vient de quoi ?

_ Un jour j’ai été interviewé sur un podium par un journaliste plus que bavard qui n’arrêtait pas de me poser des questions. J’étais crevé et un peu sonné, un peu comme toi aujourd’hui, et puis sa tête ne me revenait pas, alors je lui ai répondu par bribes, juste quelques mots. Comme je ne lui renvoyais pas la balle le monsieur s’est fâché et pour faire de l’humour il m’a baptisé Géronimo, tu devines que ça m’est resté, maintenant tout le monde m’appelle comme ça. Et toi monsieur 124, comment t’appelles t’on.

_ Aristide, Aristide Eigenheimer.

_ Ouh là, ça craint ! Bon si tu veux bien je t’appellerai ‘celui qui rêve en courant’

_ D’accord mon frère, après tout nous avons échangé nos sangs n’est ce pas ?

_ Si mon frère le dit….

Ainsi s'était déroulée la rencontre entre ces deux farouches combattants et leur amitié ne cessa de grandir à chacune de leurs magnifiques chevauchées.

Mais nous terminons juste cette évocation quand Aristide entre dans la boutique de son ami, quelque part près du cours La Fayette plongeant droit vers le port.

_ Tiens, Aristide, ça faisait longtemps, tu viens encore me relancer pour ton fameux marathon de Cabriès ?

_ Bonjour L'indien, non, aujourd'hui j'ai besoin des lumières de l'éminent savant Hassan M'madi.

_ Oh là, cela va te coûter cher, n'oublie pas que nous sommes entrés dans le Ramadan, précise ta requête.

Aristide sort le livre énigmatique et le présente religieusement à son ami.

_ Oh-Oh, c'est du sérieux, à qui as tu volé ça Roumi ?

_ Tombé du camion comme on dit à Marseille, en fait plutôt égaré dans le train, par un Touareg. Qu'en penses tu Hassan ?

_ Cela ressemble à un recueil de poèmes, il est question je vois de Omar Khayam, célèbre poète et mathématicien, tu connais je pense ?

_ Bien sûr, quelle élégance dans ses équations du troisième degré, et ses quatrains du Rubayat !

_ Oui, « Ils nous ont raconté quelques fables, puis ils se sont enfoncés dans le grand soleil de la mort ! »

_ Tu connais tes classiques Hassan, mais que vois tu encore dans ce livre ?

_Apparemment il y est question d'une épopée, dont le héros est Omar, mais il y a des passages en Arabe ancien, que je ne domine pas très bien, il me faudra sans doute consulter Ibrahim, et justement je joue aux dominos avec lui demain soir, cela fait trois semaines que nous avons commencé la partie, cela devient récurrent avec lui. Je vois aussi des passages très bizarres, on dirait une forme de transcription musicale, il y a vraiment matière à se creuser la tête. Si c'est un stratagème pour me priver de sommeil avant le semi de Toulon je te préviens tu cours à l'échec, même avec une tendinite aux deux chevilles je te mets cinq minutes dans la vue ce coup ci.

_ Rassure toi, je te promets de t'aider de passer enfin sous la barre des une heure trente si tu me donne les clefs de ces contes, et promis je ne te ferais pas le sprint final.

_ Toujours vantard Aristide, mais je retiens ta proposition. Reviens lundi prochain à la fermeture du magasin, j'espère que je pourrai t'éclairer. En attendant mon frère allons prendre le thé et quelques loukoums.

Les miroirs d’éternité.

Passons rapidement sur l’impatience du bouillant Aristide tout au long de la semaine et retrouvons-le à nouveau le lundi suivant en compagnie du très sage Géronimo. Aristide adorait les moments complices passés avec son vieil ami, à deviser sur mille choses futiles ou fondamentales. Mais il redoutait l’accompagnement gastronomique inévitable de ces palabres. Hassan était en effet fin cuisinier et avait surtout un penchant évident pour les sucreries raffinées de la pâtisserie Orientale. Comme Aristide avait un tempérament d’ascète et un très petit appétit, les joutes oratoires tournaient donc généralement vers le dessert à l’avantage du rusé Géronimo. Mais pour un juste équilibre des rencontres, le généreux Hassan avait aussi feint de croire que le délicat limoncello apporté rituellement à ces occasions par son ami, était une liqueur pur fruit, ne portant nulle trace de cet alcool formellement interdit par la religion de ses aïeux. Aristide retrouvait alors sa verve victorieuse tandis qu’Hassan sombrait lentement dans la vision des jardins aux milles délices.

Mais ce jour là la table était vide de toute tentation terrestre et Aristide était venu les mains vides. L’enjeu était important, il fallait mobiliser au mieux toutes les facultés, et dés les premières paroles il fut clair que l’affaire était effectivement délicate.

_ Ce que tu m’as apporté est bien singulier, mon ami, et même un peu inquiétant si on se réfère à l’injonction dès la deuxième page : « Que nul ne continue cette lecture, s’il n’est décidé à affronter sincèrement son image véritable, sous le jugement des aigles de vérité. »

_ Oui, cela me serre le cœur !

_ Arrête tes jeux de mots à deux sous et écoute plutôt la suite, un peu plus loin il est question d’un périple étrange aux confins du désert. Je te traduis le début :

« Au vingtième jour du troisième mois, la lourde caravane conduite par Omar Khayam s’était perdue dans une tempête de sable. Lorsque les esprits du vent se calmèrent, une haute montagne se dressait devant eux. Ils bivouaquèrent ici et des éclaireurs furent envoyés pour repérer des points d’eaux. La nuit venue les guetteurs virent d’étranges lueurs courir sur les sommets et l’on entendit de sourds tambours tout autour. Ceux qui purent dormir furent assaillis de sinistres cauchemars. Au matin beaucoup s’enfuirent imprudemment cherchant vainement dans les dernières étoiles la route de l’oasis d’El Mansour. Seuls quelques braves avec à leur tête Omar Khayam le magnifique allèrent à la rencontre de la montagne inconnue. Bientôt un étroit défilé se profila sur son flanc. Ils s’y engagèrent sans peur, et du haut des monts de grands hommes vêtus de bleu les regardaient s’avancer. Lorsqu’ils furent au milieu du long couloir, ceux-ci refermèrent la route du retour derrière eux, faisant chuter une pluie de lourdes roches. Après un passage encore plus étroit, où les hommes ne pouvaient progresser qu’un à un, ils débouchèrent enfin sur une large oasis verdoyante. Une foule d’hommes de femmes et d’enfants s’affairait à des tâches agraires mais aucun ne leva la tête au passage de l’escorte d’Omar. Mais soudain apparût un groupe de cavaliers avec à leur tête une amazone, c’était la princesse Zahia qui régnait sur ce territoire vierge du nom de ‘Shangrila’.

_ Oui, bon c’est Brigadoon ton histoire, rien de bien original.

_ Attends la suite, je te fais grâce des vingt quatrains décrivant la beauté de la princesse et l’accueil fastueux réservé aux étrangers. Il est dit ensuite que Omar Khayam et ses hommes

restèrent plusieurs mois au sein de ce petit royaume, échangeant avec ravissement leurs connaissances dans tous les domaines des arts, des sciences, et de la poésie. Tu devines aussi bien sûr que Zahia et Omar furent rapidement séduits l'un par l'autre tant leurs qualités et leurs charmes étaient grands.

_ Bon, passons, c'est du Bolliwood que tu me montres.

_ Tu n'es pas patient ! Comme gage d'affection, Zahia révéla à Omar l'existence de deux précieux livres blanc et noir où étaient inscrits toute la sagesse et l'histoire de son peuple. Avant de s'unir à l'homme qu'elle avait choisi, la princesse elle-même lui fit la lecture sous la lune naissante du premier verset, celui de l'éternel commencement. Ecoute bien maintenant Aristide :

« Quand le dernier grain de sable fut pesé, lorsque l'ultime corde fut ajustée, alors se firent face les deux miroirs d'éternité. Lui, l'étincelant, le vif argent, le fluctuant, l'instigateur de toutes les errances, et l'autre le mat, le noir profond, le constant, celui qui garde la trace de tous les commencements. Alors s'ouvrit à nouveau, sous les accords célestes et syncopés, la danse généreuse des rencontres indécises des fils de lumière. Sur les onze lignes de la partition s'alignèrent, venant du point des origines perdues, les germes impondérables, aussitôt dispersés par les spirales d'or aux confins du champ cosmique. Au premier des treize soupirs, celui que l'on ne peut décrire jeta soudain sur le glacis sombre un épais rideau d'un noir somptueux, et la mémoire du monde fut protégée à jamais. La danse reprit alors, incertaine et désorientée, tandis que se cristallisaient peu à peu les notes fragiles de la partition. »

_ ……… ?

_ Et oui, Aristide, cela est bien surprenant, non,

_ Je savais les poètes imaginatifs, mais là l'intuition fait déborder la coupe du Graal, ton livre blanc sent un peu trop 'science et avenir junior' et je flaire encore le canular. Qu'y a-t-il encore sur tes manuscrits de la montagne vivante ?

_ Après ce passage, apparemment une transcription musicale, Ibrahim a longtemps buté dessus mais il a trouvé des transpositions plausibles avec tes notations d'infidèle. Il faudra que tu testes ça chez toi, avec un synthétiseur informatique, il y en a plein en téléchargement gratuit. Pour le reste ça tourne un peu vinaigre, je fais court encore : La princesse Zahia avait un frère nommé Nadir, d'une grande beauté également. On raconte qu'il trouva un matin dans un oued asséché un disque métallique entouré de fuseaux de cuivre. Sur cette assiette étonnante était gravée l'inscription : 1953. Sault-Experiment. On dit que de ce jour Nadir devint ombrageux et changeant. Un matin il disparut avec le plus fidèle compagnon d'Omar Khayam, trois chameaux et le livre noir sacré que Zahia n'avait pas encore dévoilé à son élu.

_ Y est il fait mention quelque part du contenu de ce livre ?

_ Oui, il est dit qu'il contient aussi une musique clé de l'énergie noire, celle de l'oubli éternel. Mais elle ne peut être jouée que combinée avec les accords des origines, ceux du livre blanc. La floraison qui découle de cette fécondation est celle du printemps céleste, celui qui n'a jamais encore été.

_ Oui, bon mais moi dans tout ça, qu'est ce que je dois faire ? Il n'y a là rien de précis pour retrouver la trace de l'homme bleu du train !

_ Pour cela mon ami, ‘celui qui rêve en courant’ devra le découvrir tout seul. En attendant prends ces quelques dates de mon pays, tu en auras besoin pour me suivre dimanche sur le semi car je n’ai pas envie de te porter à nouveau jusqu’aux secours.

De retour chez lui, Aristide courut vers son ordinateur et se procura vite quelques logiciels de transcription musicale, puis il se mit au travail. Il savait que ce serait long et peut être décevant, mais il se lança quand même dans la programmation et testa différentes clefs de transposition, jouant intuitivement sur les rythmes, les amplitudes, les intervalles de notes ou les accords fondamentaux. La maison retentit donc bientôt de mélodies bizarres qui auraient ravis les amateurs de musique concrète, mais qu’Angélique apprécia peu. Aristide aussi commençait à souffrir singulièrement de ses tentatives et une nausée commençait à poindre, conséquence inévitable de la navigation sur ces flots discontinus. Mais soudain, alors qu’il était prêt à renoncer, sortit des hauts parleurs un air frais et tonique, qu’Aristide reconnut aussitôt avec stupéfaction : C’étaient assurément, sur un rythme envolé, les premières notes de ‘Return to Sender’.

Presque aussitôt un message tomba dans la boîte de réception du courier. Le cœur battant Aristide lut : Fanny.Volterra@free.fr.

Le message était court : Grand danger, il te faut rencontrer Cantor, tu le trouveras rue des vanniers à l’Estaque, au bout de Marseille.

Marius, Fanny et Cesaro.

Arrivé à l'Estaque, Aristide chercha longtemps la rue des vanniers. De manière évidente il retardait cette rencontre et se perdait à plaisir dans le labyrinthe de ce quartier si pittoresque, traînant les pas, s'attardant sur le moindre banc s'ouvrant au loin vers la mer . Mais il savait confusément que la lumière allait bientôt se faire, éclairant sans aucun doute une sombre galéjade à laquelle il ne pouvait plus cette fois échapper. Ainsi il ne fut pas trop étonné que son errance aléatoire l'amène enfin sur le lieu redouté du rendez vous. Au bout de la ruelle, juste avant la remontée vers les quartiers nord, Aristide distingua une petite échoppe avec une devanture en bois peint, richement colorée. Sur le haut de la porte une enseigne, encadrée de deux dragons entrelacés et quand il fut assez près pour lire il déchiffra 'Shangrila'.

Le rideau de perles fit un doux tintement, dérangeant un chat paisible ronronnant sur une étagère. Aristide s'avança dans la demi obscurité de ce qui semblait être un bazar, droguerie ou épicerie d'un autre âge à en juger par les objets divers disposés ça et là. Moulins à moudre le café, chasse-mouches, lessiveuses en aluminium, jouets mécaniques des années 60, savons de Marseille dans leur boîte en bois, une pile de vieux journaux de mickey, bouteilles de limonade à l'ancienne, bref de quoi régaler une armée d'avides brocanteurs ou de nostalgiques écologistes. Sur le mur au dessus du comptoir deux grandes photos encadrées, un peu fatiguées par le temps et les remontées de brise humide. Sur l'une d'elles, adossé à une barque, un souriant trentenaire coiffé d'une casquette de marine et tenant dans ses bras une petite fille. Sur l'autre, les mêmes personnages apparemment, courant sur le sable poursuivi par un garçon plus âgé. Aristide s'approcha pour vérifier ce que son inconscient lui hurlait, c'était bien lui, à l'âge de 12 ou 13 ans et l'inscription au bas du cliché le confirmait : Plage de Lestaque. Juillet 1960. Marius, Fanny, Cesaro.

Sur ce fait la porte de l'arrière boutique s'ouvrit lentement et Aristide vit surgir de l'ombre, glissant vers lui comme sur des patins, une petite dame plus très jeune, aux traits ridés asiatiques.

_ Excusez moi Monsieur, je faisais un peu de rangement dans la remise et je ne vous ai pas entendu, que me vaut l'honneur de votre venue ?

_ C'est moi qui vous prie de m'excuser Madame, en fait je ne veux pas d'article particulier, bien que tous m'enchantent particulièrement, mais je suis venu pour rencontrer Monsieur Cantor.

_ Ah, c'est donc vous Monsieur Aristide, j'aurais dû m'en douter mais vous voyez ma vue a bien trop baissée, il faudra bien que je me décide à affronter cette opération de la cataracte. Oui, mais Marius n'est pas là cet après midi, il est à la pêche, vous le trouverez sans doute près de la jetée, vers où sont étalés les filets, c'est vrai qu'il ne tient jamais en place, je ne l'ai pas vu se reposer un seul jour depuis qu'il a pris sa retraite il y a plus de vingt ans.

_ Excusez mon indiscrétion, mais quel était son métier ?

_ Ah ça, il a longtemps navigué, sur presque tous les bâtiments, mais jamais trop longtemps non plus.

_ Il était donc si instable, ou querelleur ?

_ Marius Cantor est le plus gentil des hommes que j’ai pu rencontrer dans ma vie, non mon garçon, simplement il était le pilote du port, tout près, à Marseille, et il n’a donc jamais vu les horizons lointains.

_ Ces photos sur le mur, c’est lui et ses enfants ?

_ Fanny est sa fille, mais le gamin c’est Cesaro, le fils d’un vieil ami, vous avez certainement du les croiser Aristide, mais Marius vous en dira plus, il est temps que vous alliez au devant de lui, il n’est pas bon à l’homme de rester trop longtemps dans les ténèbres.

Marius remercia la petite chinoise si aimable, et se dirigea à grands pas vers la jetée avec, roulés dans un petit sachet, quelques inestimables exemplaires de l’illustré ‘coq hardi- je serais’, cadeau somptueux de la reine mère de Shangrila.

Les quais étaient presque déserts à cette heure de la sieste et Aristide le repéra vite, affairé à réparer un panier. A son approche Marius Cantor releva la tête, ôta sa casquette découvrant sa chevelure blanchie et le regarda arriver gravement.

_ Bonjour Monsieur Cantor, je suis vite venu vous voyez.

_ Fais moi plaisir Aristide, ne me vieillis pas trop, appelle moi Marius, cela sera beaucoup plus simple pour tout t’expliquer, mais d’abord laisse moi t’offrir une bière, j’en ai mis au frais dans ma cabane.

_ Comme vous voulez Marius, je vous suis.

Ils entrèrent dans la petite cabane, un peu isolée des autres baraques de pécheurs. Cabane toute simple mais confortable, comme celle qu’Aristide enfant se désolait de ne pouvoir construire dans le jardin de ses parents. Elle sentait bon la lavande, était bien éclairée, décorée à l’ancienne avec goût et simplicité, mais sur la petite table au milieu reposait un ordinateur portable surmonté de deux antennes en spirale enroulées en une opposition étrange. Pendant que les mousses magiques jouaient à se faire peur sur le bord des verres, Marius commença à parler.

_ J’ai beaucoup de choses à te dire Aristide, des choses bien singulières, mais on t’a habitué ces derniers temps à supporter ce que je dois te révéler aujourd’hui.

_ Alors, c’est bien une vaste blague, n’est ce pas, mais qui tire les ficelles, et pourquoi ?

_ On peut voir cela comme ça, car la création est emplie d’humour, dont l’homme n’apprécie pas toujours le second degré, mais l’instigateur, non, je ne le connais pas vraiment hélas, et je crains qu’il reste à jamais invisible à nos pauvres yeux.

_ Qui est Cesaro, pourquoi me ressemble t-il tant ?

_ Cesaro est ton frère jumeau, tu t’en doutais bien, non ? Et c’est moi qui l’ai élevé. Allez, il faut bien revenir au tout début, ne m’interromps pas trop pendant un moment si tu veux bien car c’est une longue histoire. Elle débute juste à la fin de la dernière guerre, quelque part en Provence, pas loin du mont Ventoux, mais je n’ai pas le droit de te situer plus les lieux. Pendant le conflit les scientifiques des deux camps s’étaient lancés dans une course haletante pour découvrir l’arme qui pouvait être décisive pour la victoire. Hitler a manqué de peu la bombe atomique, mais il y avait aussi des expériences sur les hautes énergies

électromagnétiques, on parlait d'un rayon mu aux effets dévastateurs et certains ont même évoqué des essais de 'soucoupes volantes'. Les russes et américains ont chacun de leur côté consciencieusement démonté les usines secrètes des allemands, puis les scientifiques ont de part et d'autre patiemment analysé et développé de terribles secrets. En France on découvrit près de Toulon, dans la base souterraine de la presqu'île de Saint-Mandrier, une bizarre machine électromagnétique, formée de centaines de rudimentaires bobines de Rümkoff, avec d'autres composants et circuits inconnus par les savants. Une équipe formée de militaires et scientifiques les plus brillants fut constituée, qui commença à analyser les plans. Pour protéger d'avantage ce secret, il fut construit une base souterraine, quelque part en Provence, où tout ce contingent emménagea avec le précieux matériel. J'avais vingt ans à l'époque et étudiant en physique nucléaire et mécanique ondulatoire, je fis partie de l'expédition. Après un an de travail nous avions bien avancé dans l'étude de l'inversion brutale de champs électromagnétiques. On mettait en rotation des roues aux rayons aimantés dont on inversait la polarité, suivant des schémas discontinus ou périodiques. Un système symétrique était monté en parallèle pour suppléer ou contrebalancer les champs du premier. On espérait si ce système miroir était convenablement ajusté pouvoir isoler enfin un des pôles magnétiques, même sur un court instant, à un échelon moléculaire. Mais un jour où avait été programmé une expérience d'accélération brutale des disques, le labo entier explosa et fut complètement désintégré. On ne retrouva pas la moindre trace des hommes et du matériel. Le sol était vitrifié sur un cercle parfait. Quand l'explosion a eu lieu ton père venait juste de quitter le labo pour aller chercher une bobine de rechange. La défection d'un solénoïde lui a sauvé la vie.

_ Je comprends pourquoi il emportait toujours avec lui ce petit anneau de cuivre rougi, il nous disait que c'était son fétiche.

_ Après ce dramatique accident il a du quitter le centre, il était devenu claustrophobe, ne parvenait plus à dormir. De plus, il se passa beaucoup de choses bizarres, des témoins affirmèrent avoir vu des disques étincelants apparaître et disparaître brusquement au dessus du lieu de l'explosion, et surtout il y eut d'étonnants troubles de personnalité dans le personnel. L'aumônier du camp se mit à jouer au poker et défroqué partit monter un tripot puis un bordel à Sao Paulo et trois légionnaires affectés à la sécurité désertèrent pour devenir moines dominicains.

Quelques mois après vous naissiez, Cesaro et toi, jumeaux parfaits, comblant vos parents. Mais vers votre troisième année une inquiétude grandissante se fit jour. Cesaro pleurait et se languissait tout au long des journées, sans que rien ne puisse le consoler et toi Aristide tu vivais de terribles terreurs nocturnes. Ton père et ta mère se désolaient, aucun médecin ne pouvant leur donner la moindre explication rationnelle. Un jour pour les vacances j'emmenais Cesaro au bord de mer, en ce temps là nous n'avions pas encore d'enfant avec ma femme et c'était là une bonne expérience de tester nos dispositions pour la dure tache parentale. A notre grande surprise Cesaro fut rayonnant de bonheur pendant tout le séjour et à notre retour ton père nous apprit que tu avais dormi paisiblement toutes les nuits. Mais sitôt réunis vos troubles redoublèrent. Il me vint alors une idée subite, suite à des travaux que j'avais récemment développés et je proposais à ton père de faire une recherche de champs magnétiques dans votre maison. L'intuition était plus que bonne, vous dégagiez tous les deux de puissants courants totalement inversés, et qui changeaient et fluctuaient chaotiquement dés que vous étiez à proximité. Tu devines la suite je pense Aristide ?

_ Nous avons donc été séparés, dans notre intérêt.

_ Oui bien sûr et tu te doutes que l'épreuve fut dure de votre côté. Les liens d'amitié étaient forts entre nous et nous étions bien sûr d'accord pour prendre Cesaro avec nous, comme notre propre fils. Mais ta mère ne pouvait s'y résoudre. Un après-midi pourtant après une crise violente entre vous deux je restais à la maison avec ton père et Cesaro pendant que ma femme et ta mère t'emmenaient pour une longue ballade dans la campagne. Au retour la raison l'avait emporté, la séparation était décidée.

_ Ce tableau, cette angoisse, c'était donc ça !

_ Plus tard Fanny est née, ton père et ta mère venaient bien sûr régulièrement voir ton frère, mais on ne vous a jamais plus mis au contact l'un de l'autre et votre mémoire vous a oublié.

_ Les miroirs cachés, je comprends enfin aussi la métaphore.

_Non, là tu n'y es pas encore. Il faut que je t'éclaire plus. Après ces événements je menais une enquête sur les personnels présents sur le site le jour de l'explosion. Je découvris alors de nombreux cas de naissances gémellaires avec des symptômes d'évolution similaires à ceux que vous aviez connus. Mais très peu avaient survécu ensemble au-delà de leur quatrième année : morts subites, accidents ou disparitions inexpliquées furent leur sort tragique. Il était alors évident que quelque chose de fondamental dans la transmission de l'espèce avait été perturbé lors de l'accident sur la base. Cependant je n'avais aucune explication scientifique précise à ce sujet, les seules pistes étaient les relevés précis de champs magnétiques autour du labo disparu que l'on avait jour après jour consciencieusement consignés et les mesures identiques que j'effectuais régulièrement sur vous deux et ton père.

_ Le magnétisme explique bien la faculté de certaines espèces d'oiseaux et poissons à migrer sur des distances incroyables, mais pour le comportement humain ? Et comment une perturbation pouvait elle se transmettre aux enfants ?

_ Il m'a fallu des années pour envisager une plausible explication, et ceci grâce aux avancées considérables de la science. En 1953 James Watson venait à peine de mettre en évidence la structure en double hélice de l'ADN et la théorie des cordes n'avait pas encore vu le jour. Ce n'est que vers les années 80 qu'après d'épuisantes études où je m'efforçais d'assimiler pas à pas les éléments de ces théories naissantes qu'une hypothèse se dessina.

_ Mais, n'étiez vous pas pilote du port, Marius ?

_ C'était ma couverture car je continuais à travailler pour l'armée, et puis les pilotes se relaient, tu t'en doutes, je travaillais donc à mi-temps et j'avais suffisamment de loisir pour étudier. Un jour, après avoir dévoré un article sur l'univers miroir, je sentis que je tenais une piste. Je te résume très grossièrement : la théorie des cordes dans laquelle la notion de particule élémentaire fait place à celle plus abstraite et poétique de corde vibrante conduit à un modèle mathématique de notre univers que nos sens ne peuvent imaginer, bien au-delà de celui de la relativité d'Einstein. Dans cette théorie de topologie algébrique utilisant des espaces à 11 dimensions ou d'avantage, notre réalité ordinaire se perd inexorablement. Le développement purement mathématique fait entrevoir des univers surprenants mais néanmoins cohérents et une vérification expérimentale de cet imaginaire semble actuellement hors de portée. Cependant l'interaction entre la physique mesurable et cette géométrie pure d'un autre monde n'a jamais été aussi forte dans le passé. La symétrie miroir est un de ces enfants merveilleux.

_ Je vous suis à peu près Marius, j'ai lu 'l'Univers élégant', mais que vient faire l'ADN ici ?

_ J'ai l'intuition que notre expérience a provoqué une onde infinitésimale dans l'océan des brames d'univers, une sorte d'effet papillon qui s'est propagé aux confins de l'espace puis est revenu amplifié, véritable tsunami céleste. Deux brames se sont alors frôlées, donnant naissance à un trou noir engloutissant tout le laboratoire. Pour l'ADN, je suis persuadé qu'il existe une autre double hélice, dont les constituants font partie d'un univers miroir du nôtre.

_ Des anti-particules dans notre être même ? Impossible !

_ Je t'ai dit existence, pas présence, il y a seulement un couplage, une complémentarité nécessaire.

_ Avez-vous quantifié ce que pourraient être ces échanges, et les rapports de masse?

_ Dans l'univers miroir il y a inversion des distances, des mesures, des densités fondamentales, l'alpha rejoint l'oméga, l'infini fait place au zéro. Grâce aux derniers résultats sur la tension initiale des cordes j'ai pu estimer le niveau d'énergie intervenant, il est considérable, il semble dérisoire en masse mais tu connais la loi de conversion en puissance.

_ Combien devrait donc peser cette hélice imaginaire ?

_ 21 grammes.

_ 21 grammes ? Vous voulez dire que…

_ Appelle-là comme tu veux, cela ne changera rien. Il est aussi nécessaire pour sa stabilité que cette hélice soit en rotation constante, le sens de celle rotation est en principe immuable durant toute une vie, on en hérite en naissant.

_ C'est ce que vous appelez le spin originel m'a dit Fanny ?

_ Oui, il pèse sur nous durant toute notre existence, mais certaines circonstances peuvent apparemment l'inverser brusquement et ce sens originel lui, n'est pas transmis par nos pères.

_ Qu'explique encore votre théorie ?

_ Beaucoup de choses, vu les bizarreries des espaces temps intervenant. Les prémonitions, les impressions de déjà vu, les coups de folie des sages et les conversions spectaculaires.

_ Pourquoi pas les apparitions et les ovnis pendant que vous y êtes Marius?

_ Ne plaisante pas Aristide, les connaissances en ce domaine sont plus avancées que tu ne crois, mais il y a un grand antagonisme dans la motivation des chercheurs, rien ne filtre, rien n'est publié, mais c'est un silence lourd comme avant un orage dévastateur.

_ Vous voulez dire que d'autres travaillent sur la même hypothèse ?

_ Quelques uns, oui, tu as rencontré Paco n'est ce pas, rassure toi il est de notre camp, mais certains oeuvrent vers d'autres buts que la connaissance.

_ Y at-il un rapport avec dark_Shangrila.com ? Qui se cache derrière ce sigle ?

_ Je t'ai parlé du destin tragique des jumeaux, un cas pourtant a échappé à ce sort funeste bien que les enfants n'aient jamais été séparés, et tu les connais bien, tu les a croisés il y a deux ans à Ollioules, lors d'une conférence après la parution de leur dernier livre.

_ Non …? Vous voulez dire les frères Bogdanov ?

_ Ce sont bien eux, nous les avons souvent rencontrés Paco et moi, mais nous n'avons pu nous accorder, eux veulent aller voir à tout prix derrière le miroir des origines et nous pensons que cela sera fatal pour le futur de cette humanité. Nous avons pu heureusement les bloquer sur la transcendance du nombre d'or.

Un moment ils restèrent silencieux. Marius remplit à nouveau les verres, puis Aristide reprit.

_ Que vient faire ma formule dans tout ça ? Et que signifie au juste Shangrila ?

_ Tu connais la théorie ondulatoire, et la dualité onde corpuscule. Chaque particule a sa fonction d'onde associée, qui décrit sa probabilité de présence en un temps donné. Dans l'univers miroir tu as vu que les densités étaient inversées, l'expression de la mesure secondaire que tu as donnée traduit exactement la fonction d'onde de la particule jumelle.

_ Mais ce n'est plus une densité de probabilité !

_ Non, bien sûr mais c'est ce qui donne cette liberté d'expansion ou de rétraction quasi infinie, et si tu la normalises, comme tu l'as fait, tu induis naturellement une évolution qui converge vers un état stable.

_ La mesure de Tchebychev ?

_ Oui, j'ai vu que tu as abordé aussi la notion d'équinormalité, tu ne seras pas étonné si je te dis qu'elle permet d'interpréter le raccordement ponctuel des brames.

_ La mesure de Dirac a donc une réalité physique ?

_ Tu en es vraiment surpris ?

_ …. Et Shangrila ?

_ Depuis la nuit des temps les hommes ont senti confusément ces choses étranges. Relis la bible, le Coran, pense à Moïse, devines tu le ballet des derviches tourneurs ? Certains ont plus que d'autres ressenti cette intuition ou ont été pris dans un de ces chocs ponctuels de brames où passé et avenir se mélangent. D'où leurs visions fulgurantes. Celle d'Omar Khayam est, tu l'as vue, la plus remarquable et le livre noir perdu nous aurait fait gagner des années de recherches intenses. C'est en son honneur que notre groupe de recherche a choisi ce nom de 'Shangrila'.

_ Qui y travaille ?

_ Paco, Cones, Vodcek, Igor Slonovitch, Tchaï-Bé, et bien d'autres.

_ Wendelin Werner ?

_ Non, lui il est avec les Bogdanov !

_ Et Fanny, n’a-t-elle pas eu de sœur jumelle ? Vous étiez bien sur le site le jour de l’accident ?

_ Fanny est née beaucoup plus tard, les effets s’étaient atténués, mais elle a été touchée aussi, elle a hérité du don de voyance. Avec l’aide de Tchaï-Bé nous avons mis au point les cartes de Jacob, et l’aide de Fanny nous a été précieuse, beaucoup d’intuitions sur notre théorie sont nées de ses analyses.

_ Qu’est devenu Cesaro ?

_ Lorsque Fanny est devenue jeune fille, la fraternelle amitié qui les unissait s’est changée en un amour passionné. Je craignais et espérais cela tout à la fois. Il y avait une chance que tout se passe bien, mais la dualité de leurs spins était trop fragile, la passion devint destructrice et ils durent se séparer. Fanny se perdit un temps dans les bas fonds de Toulon jusqu’à ce que Tchaï-Bé la retrouve et l’aide à se reconstruire, pas à pas, mais le chemin est encore long, tu en as jugé par toi-même. Cesaro, lui, a intégré le laboratoire de physique mathématique de Paco, à Madrid. Tu devines le trouble de Paco à qui je n’avais jamais parlé de toi, lorsqu’il t’a vu débarquer à Luminy !

_ Et ces lunettes que m’a données Tchaï-Bé, à quoi servent elles ?

_ Elles vont servir bientôt pour une expérience des plus intéressantes. Elles sont faites d’un nouveau matériau qui piège la lumière par un nano réseau subtil. On parvient déjà grâce à lui à dissimuler de petits objets en deux dimensions.

_ La cape d’invisibilité de Harry Potter ?

_ Oui, c’est comme cela que les journaux de vulgarisation l’ont décrit. Mais dans l’univers miroir, elles devraient au contraire révéler les choses cachées. Il est prévu de se rendre sur le site de l’explosion le mois prochain. Grâce à un accélérateur électromagnétique et des antennes spéciales un peu comme celles que tu vois sur mon ordinateur, Tchaï-Bé est persuadé que nous pourrons voir apparaître, grâce aux lunettes, des hologrammes de la deuxième hélice.

_ Des âmes piégées dans cet enfer électromagnétique ? C’est Dantesque !

_ Rassure toi, nous savons qu’ils ont survécus, tous, nous avons pu communiquer par des médiums, les propos échangés enlèvent tout soupçon de supercherie et Fanny en a eu la confirmation lors de la montée avec Rominakian, mais celui-ci n’a pas supporté la révélation, il tenait à passer au-delà du miroir et n’a pas eu la patience d’attendre. C’est pour cela que nous essayons d’empêcher les Bogdanov d’aller dans cette direction. Voilà, maintenant tu sais tout ou presque, est ce que cela va mieux à présent Aristide?

_ Oui.., non.., je crois finalement que j’aurais préféré une vraie bonne blague, cela me dépasse trop, je mélange un peu tout maintenant, ce que j’ai imaginé, ce qui est arrivé, les causes, les conséquences, j’ai le vertige, quel est le vrai sens de tout cela ?

_ L’avenir va peut être te l’apprendre bientôt Aristide, si tu as le courage de continuer. Prends connaissance de ce papier, puis détruis le, il y est inscrit la date et le lieu de l’expérience. Prends quelques jours d’un repos total puis décide toi. Pour ma part je t’attendrai encore et toujours à Shangrila.

Epilogue.

Il s'est levé ce matin de très bonne humeur. C'est mercredi, jour de son entraînement principal, ses quinze kilomètres sur les contreforts du Baou, au dessus de la ville. Dans quelques jours c'est le semi de Toulon sur lequel il va retrouver tous les copains, les récents, ceux du club et les anciens, les individualistes comme il l'a longtemps été avant de rejoindre la fédération. Avant-hier il a enfin reçu à son Lycée les tirés à part de sa première publication scientifique, sous le label de la très prestigieuse académie des sciences. Publié, lui, à deux ans de la retraite, cela lui semble irréel, non possible. Ils s'en étaient passés des événements en quatre ans, depuis la fameuse conférence de Valladolid. Elles avaient donc vraiment une âme ces formules, du moins avaient-elles pris une vie propre et s'étaient multipliées magiquement à partir de la toute belle, celle des années 80. Comment la réalité avait-elle pu se dégager de cette fiction ?

Pendant qu'il attaque les premiers lacets, après le parking de Chateauvallon, il part dans une de ces longues rêveries qu'il affectionne particulièrement. Tiens, comment ce brave Aristide aurait-il annoncé l'acceptation de son article à sa classe. Il le voit s'approcher du préfabriqué, une grande enveloppe à la main. Les élèves l'attendent sagement assis. Aristide entre, sourit mystérieusement à l'assemblée en agitant l'enveloppe. Ecoutons-le pendant qu'il examine sa missive:

_ Docteur Aristide. Docteur Aristide ! Vous vous rendez compte ! Ils m'ont retrouvé. Cela devait finir par arriver avec ma manie de venir tous les jours au lycée dans ma DeLoreane DMC 12. Enfin il faut être beau joueur, et puis un salaire de prof ne permet pas de renouveler souvent sa réserve de gigawatts !

Quelqu'un a-t-il sur lui un canif, un coupe papier, une lame, quelque chose de vif, de pur, de tranchant ?

Surpris les jeunes se regardent, un du dernier rang fait circuler vers l'estrade un opinel.

_ Antoine Lovighini, je vous rappelle que les armes de quatrième catégorie sont interdites dans cette enceinte, de même que ce passe-montagne que vous vous obstinez à porter par tous les temps, enfin je passe pour cette fois.

Aristide sort avec dévotion une liasse de documents et commence à lire calmement.

_ Docteur Aristide, nous avons le plaisir de vous faire parvenir les tirés à part de votre article qui vient d'être publié dans le dernier volume des comptes-rendus de l'académie des sciences.

Puis très furieusement :

_ Qui a dit que des tirés à part c'est très grossier ? Non messieurs, il faut lire un peu jeunes gens, c'est un terme technique d'imprimerie, sous le sigle TAP, ah ça vous fait rire ! Non monsieur Faruggia ce n'est pas la tapette géante de la cité de la peur, allez je vous donne le terme anglais, ça fera plaisir à madame Colline votre professeur de langues : 'Offprints of your article', ça en jette plus non ?

_ Ah mes enfants vous réalisez ? Que va dire mon ami Ramirez Stolen demain matin, là-bas à Caracas, dans son hamac : « Eh Conchita, apporte le café et lé courrier. Ma qué ! Ouné magnifico article d'El Señor Aristide, una grandé découverta sour les polynomes qu'est sont orthogonaux ! Conchita, apporte la tequila, vamos à la bodega ! Ah Aristide Amigo mio, t'ou n'as pas changé grand coñ! »

_ Et mon ami Igor Slonovitch, vous l'imaginez aussi demain dans sa casbah ?

Un doigt se lève.

_ Vouaiy ! Il a dit dans sa casbah ! Non, toujours étourdi mes enfants, non dans son is-ba bien sûr ! J'entends d'ici crier mon vieux copain Igor.

« Camaraaaade ! Révolutionnairrre article de gigantesque professeur Aristide sur orthogonalité grands polynômes. Nathalia, apporte caisse vodka et balala Ik (excusez moi) Ha ! Voy, Voy, Aristide cite même livrrre à moi Editions Mir de Moscou, oooh pauvre Russie,… que perrrsonne ne lit plus depuis les années 1960 ! Il faut fêter ça, qui veut fairrre parrtie rroullette russe avec moi, Sarkovitch ? Non ? Déjà engagé avec Spoutinik ? Bon, d'accord j'irrais pleurer tout seul ma joie. »

_ Eh mon ami Begnini, demain à Florence, dans la Spaggheteria d'où l'on aperçoit le Campanile, vous l'entendez ? Non Dechavanne, ce n'est pas l'acteur bien sûr, c'est un de mes collègues coureur qui s'appelle comme lui.

« Ma qué Aristido, toua ôssi tou as été nommminé, la vida es magnifico, tou va faire l'amour divinement maintenant à toto les bella donna ! »

_ Oui, c'est vrai, il a tendance à parler un peu comme l'autre mais enfin on s'y fait vous savez.

Trente minutes d'ascension, il est en forme et passe le sommet au moment de la dernière tirade. C'est maintenant la facile plongée vers son quartier. Combien de rêves, de doutes, d'espoirs sur ces chemins. Combien d'intuitions, de preuves élaborées en courant sur ces éboulis, combien d'hésitations sur les choix fondamentaux de sa condition humaine, combien de tentations et de renoncements, de projets futiles et de désirs sérieux. Tout en bas la ville s'étend, à l'assaut de la mer. Un gros bateau entre lentement dans le port. Au loin une barque rapide a quitté le quai, une fois de plus. Un air lui revient en tête : 'Return to Sender..'

Tchao Aristide pense t-il, merci pour tout et bons voyages.

Du Paradis que Cantor a créé pour nous….

La vérité si je mens.

Si un lecteur courageux ou indulgent est parvenu jusqu'au bout de ce délire, il est en droit d'obtenir des réponses à des questions qui s'imposent naturellement :

_ Aristide n'est-il qu'un personnage de fiction ?

_ Si c'est un avatar, au même titre que des milliers qui circulent et prennent vie sur 'second life', qui se cache derrière lui et quelle est la part du réel dans toutes ces aventures ? Ou bien encore est-ce le sigle d'un collectif de mathématiciens subversifs ?

_ La formule d'Aristide est-elle juste et existe-t-il vraiment une 'théorie des mesures secondaires' ?

_ Quelqu'un a-t-il aperçu notre ami à Valladolid, à Luminy, ou courant aux côtés d'Alain Mimoun sur les pentes de la Gineste?

_ Les Bogdanov ont-ils vraiment tenté de voir au-delà du miroir des origines ?

_ C'est qui cette Fanny ? (Question personnelle de la femme de l'auteur !)

Bref quelle est la part du vrai, du virtuel, de l'invention, du sérieux, du dérisoire dans tout cela ?

Alors ? Pure galéjade ou soupçon de vérité ? La réponse est au bout d'un clic de souris...

Ouvrez par exemple le moteur GOOGLE et tapez : Igor Slonovitch, ou Rominakian, ou encore Ramirez Stolen, vous serez surpris je pense.

Pas convaincu ? Allez sur Wikipedia voir si y rode le sous-marin jaune d'Aristide.

Ah, ça y est, vous tenez la piste, alors vous pouvez accéder aux résultats des courses, mais qui est ce mystérieux Cantor, ce Vodcek, et ce Paco, ou encore Ronceveaux et Gamus ? Là c'est beaucoup plus dur, c'est vrai mais ne vous découragez pas.

Cependant attention, ne vous égarez pas trop sur la toile, car vous risquez de tomber vous aussi sur le redoutable site de dark_Shangrila.com et de devoir à votre tour faire face à vos angoissants souvenirs enfouis.

De même il se peut que surgisse au détour d'un surf imprudent une invite engageante :

Fanny Volterra : voyance et relaxation. Massages sur table de Pythagore, études locales des formes indéterminées, techniques de dominations, accélérations de convergence. Recherches du point G et des lignes de niveau. Alors là effacez immédiatement toute trace de votre passage car Colombo lui-même aura du mal à convaincre votre compagne qu'il ne s'agit là que d'innocents termes de mathématiques pures !

Et surtout ami lecteur prends garde toi aussi à bien choisir ton Paradis…